Pabut XXXIV 59 (7

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TOME SEPTIEME.

J 3311

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Françoiſe, & des Académies de Lyon & de Nancy.

TOME SEPTIEME.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.

A PARIS,

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HUITIEME ÉPOQUE.

L'EMPIRE GREC.

DÉTRUIT PAR LES TURCS.

LES MEDICIS A FLORENCE. — FERDINAND ET ISABELLE EN ESPAGNE.

Depuis le milieu juſques vers la fin du quinzieme ſiecle.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès des Turcs depuis Othman juſqu'à Mahomet II. — Priſe de Conſtantinople.

DEPUIS que Michel Paléologue avoit chaſſé les Latins de Conſtantinople en 1261, cet empire, déjà ſi foible avant les croiſades, également déchiré par les Chrétiens, par les Turcs,

Etat pitoyable de l'empire grec depuis Michel Paléologue.

par ſes propres membres, ne conſervoit qu'un beau nom, ſur le penchant de ſa ruine. L'eſprit monacal y ſembloit éteindre les rayons du ſens commun; de petites idées ſuperſtitieuſes ſervoient de regles au gouvernement, & n'arrêtoient pas le cours des grands crimes. Andronic, fils de Michel Paléologue, ſe laiſſa perſuader que, Dieu protegeant l'empire grec, la marine étoit abſolument inutile. On abandonna donc cette reſſource, la plus avantageuſe, la plus néceſſaire. Qu'arriva t il? des pirates ravagerent d'abord le pays; les Turcs l'inonderent enſuite.

Un grand nombre de Turcs s'étoient réfugiés dans les montagnes, pour ne pas ſubir le joug des Tartares mogols. Ils reparurent au commencement du quatorzieme ſiecle, ſous la conduite d'Othman dont la poſtérité regne encore, & à qui l'empire des Ottomans doit ſa naiſſance. Les conquêtes rapides d'Othman frayerent la route à celles de ſes ſucceſſeurs. Orcan, ſon fils, déjà maître d'une grande partie de l'Aſie-mineure, venoit fondre ſur la Thrace, lorſque Cantacuzene, collegue de l'empereur Jean Paléologue I, lui donna ſa fille en mariage pour l'arrêter. Cantacuzene, qui avoit uſurpé l'empire, finit

Othman releve les Turcs.

Orcan, ſon fils, gendre de Cantacuzene.

par ſe faire moine. Jean Paléologue, après avoir mendié inutilement du ſecours en Italie, & s'être ſoumis au pape Urbain V, fut réduit en 1370 à faire un traité honteux avec Amurath, fils d'Orcan, auquel il paya tribut. Le ſultan avoit paſſé le détroit, avoit conquis Andrinople, & répandoit par-tout la terreur. Il établit la milice des Janiſſaires, telle qu'on la voit encore de nos jours. Un Chrétien transfuge l'aſſaſſina. Bajazet, ſon fils, ſurnommé *Ilderim* (le Foudre), fut encore plus redoutable. Les conquérans ne dégénerent ordinairement, que lorſqu'ils goûtent en repos les fruits délicieux de la conquête.

Amurath rend Conſtantinople tributaire.

Tout l'empire grec ſe réduiſoit preſque à l'enceinte de Conſtantinople. Cependant la diſcorde y régnoit toujours. Andronic, fils aîné de Jean Paléologue, ſe révoltoit contre ſon pere, qui l'avoit condamné à perdre les yeux. Les Génois, devenus par leur marine les maîtres du commerce, & même d'une partie de la ville, fomentoient ces diſſenſions. L'empereur fut deux ans priſonnier. Ayant recouvré ſon autorité, il entreprit de fortifier Conſtantinople; mais Bajazet lui envoya ordre de démolir les ouvrages, & les ouvrages furent

Troubles à Conſtantinople fomentés par les Génois.

demolis. Quel préſage d'une ruine inévitable & prochaine !

Les princes d'Europe marchent contre Bajazet I.

Cependant les progrès du Turc en Europe alarment, excitent à la guerre les princes chrétiens. L'élite de la nobleſſe françoiſe accourt ſous les ordres de Jean Sans-Peur, alors comte de Nevers. Sigiſmond, roi de Hongrie, & depuis empereur, commande l'armée. Il aſſiege Nicopolis ſur le Danube. Bajazet vient, examine : il voit que ſes ennemis n'ont que du courage, ſans prudence ; il les attire dans une embuſcade, & remporte une grande victoire en 1396. On lui reproche le maſſacre de preſque tous les priſonniers ; mais les François lui en avoient donné l'exemple avant la bataille. C'étoit le tems où la France étoit en proie à la fureur des factions ſous Charles VI : l'humanité n'y étoit guere plus connue que chez les Turcs.

Ils ſont défaits à Nicopolis en 1396.

Manuel Paléologue mendie des ſecours de toutes côtés.

Déjà Conſtantinople eſt aſſiégée. Manuel Paléologue, fils & ſucceſſeur de Jean, achete une apparence de paix, en ſe ſoumettant à un tribut annuel de dix mille pieces d'or, en s'obligeant à laiſſer bâtir une moſquée, & à recevoir un cadi, qui devoit juger les Turcs domiciliés dans la ville. Voyant enſuite ſe former un nouvel orage, il part : il

donne le ſpectacle de la foibleſſe à l'Italie, à la France, à l'Angleterre ; implorant le ſecours de tout le monde, ne trouvant perſonne en état de le ſecourir, quoique l'eſprit des croiſades ſubſiſtât avec tant d'autres folies. Un conquérant tartare fut ſon unique reſſource.

Tamerlan ſe déclare contre Bajazet.

Timour ou Tamerlan, que l'on dit iſſu de Genghiz-Kan par les femmes, né ſans état dans la Sogdiane, (aujourd'hui le pays des Usbecs) doué du génie, des talens & du courage qui forment & exécutent les grands deſſeins, avoit déjà ſubjugué la Perſe, les Indes & la Syrie. Les ennemis de Bajazet, Muſulmans & Chrétiens, l'attirerent dans l'Aſie-mineure, comme un héros ſeul capable de les délivrer. Il envoie des ambaſſadeurs au ſultan, & le menace de la guerre, s'il ne reſtitue ce qu'il a pris aux uns & aux autres. Bajazet marche contre lui, le joint près d'Ancyre en Phrygie (Angouri), & perd, en 1402, une fameuſe bataille, où périrent, dit-on, plus de trois cents quarante mille hommes. Le ſultan reſta priſonnier. Selon les hiſtoriens orientaux, il fut traité généreuſement par le vainqueur, au lieu d'être enfermé dans une

Il le bat & fait priſonnier.

cage de fer & foulé aux pieds, comme on le raconte ordinairement.

Les Turcs ſe ſoutiennent cependant.

La défaite des Turcs ne leur fit perdre que des hommes, ſoit que Tamerlan trouvât trop de réſiſtance dans leur bravoure, ſoit que d'autres motifs l'appellaſſent loin de l'Aſie-mineure. Manuel ſe croyoit cependant hors de péril. Il détruiſit la moſquée de Conſtantinople; il reprit quelques places. Des guerres civiles, allumées entre les fils de Bajazet, fortifierent ſes vaines eſpérances. Mais après la mort de Mahomet I, qui avoit détrôné & fait mourir ſon frere Moyſe ou Muſa, Amurath II, fils de ce Mahomet, aſſiégea bientôt Conſtantinople. Il leva le ſiege pour étouffer la révolte de Muſtapha ſon frere. Il s'empara enſuite de Théſſalonique, ſoumiſe depuis peu aux Vénitiens. Conſtantinople ſe vit menacée plus que jamais.

Amurath II menace Conſtantinople.

Le Grecs rompent l'union faite avec l'égliſe romaine.

Manuel étoit mort ſous l'habit de moine. Jean Paléologue II, ſon ſucceſſeur, ſe jetta, comme nous l'avons raconté, entre les bras des Latins. Il crut acheter leurs ſecours en ſe réuniſſant à leur égliſe: il n'y gagna que la haine de ſes ſujets. A ſon retour en 1440, il trouva le peuple ameuté par les moines, furieux de ce qui s'étoit fait à

Florence. Les évêques de ſa ſuite, déteſtés comme des infideles pour avoir ſigné l'union, ſe rétracterent la plupart; & lui-même il perdit beaucoup de ſon zele, quand il ceſſa de la croire utile à ſes intérêts. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le caractere ſophiſtique & ſuperſtitieux des Grecs, ſur l'autorité des moines parmi eux, ſur les raiſons particulieres qu'ils avoient de haïr les papes, ſur la conduite des anciens croiſés à Conſtantinople, on n'aura pas de peine à concevoir les raiſons qui perpétuerent le ſchiſme.

Huniade arrête Amurath.

Cependant Amurath faiſoit la guerre en Hongrie, où régnoit Ladiſlas VI, roi de Pologne, que les Hongrois avoient couronné, au préjudice du jeune Ladiſlas, fils poſthume de l'empereur Albert. Le célebre Jean Huniade, à la tête des armées hongroiſes, arrêta ce terrible conquérant. Il le força de lever le ſiege de Belgrade; il le battit en pluſieurs rencontres & le réduiſit à demander la paix. Ladiſlas & Amurath jurerent en 1444 une treve de dix ans. Celui-ci, dégoûté de la fortune, remit le ſceptre à ſon fils Mahomet II; mais une noire perfidie des Chrétiens l'arracha de ſa retraite, malheureuſement pour eux.

Abdication du ſultan.

Treve rompue indignement avec les Turcs.

Les Turcs, ſe repoſant ſur la treve qu'ils obſervoient religieuſement, avoient porté leurs forces en Aſie. Ce fut une raiſon de les attaquer, parce qu'on crut facile de les vaincre & d'en délivrer l'Europe. Le cardinal Julien Céſarini, légat d'Eugene IV, homme violent & fourbe, qui s'étoit ſignalé dans la croiſade contre les Huſſites, perſuada que le traité avec les Turcs n'obligeoit point; qu'il étoit nul, impie, étant conclu ſans l'approbation du pape; & que l'on pouvoit, qu'on devoit même le violer. Eugene confirma ce jugement, ordonna de rompre la treve, délia Ladiſlas de ſes ſermens, ſelon l'uſage établi à Rome depuis pluſieurs ſiecles.

Faux principe des Chrétiens d'alors.

Par quel incroyable aveuglement, cette maxime abſurde qu'*on ne doit pas garder la foi aux hérétiques, aux infideles*, avoit-elle triomphé des premiers principes de la conſcience & de la raiſon? Comment ne voyoit-on pas que, ſi la doctrine du parjure réuſſiſſoit dans quelque occaſion paſſagere, elle conduiſoit néceſſairement aux ſuites les plus funeſtes? qu'elle autoriſoit les ennemis à ſe jouer de même des ſermens; qu'elle détruiſoit la foi publique; qu'elle rompoit les liens de la ſociété, & ſubſtituoit au droit des gens le brigandage & la

ſureur ? Les Chretiens eurent tout lieu de ſe répentir de leur trahiſon.

1444. Amurath les défait à Warna, & abdique encore.

Tranſporté d'une juſte colere, ne reſpirant que la vengeance, les Turcs prient Amurath de ſe remettre à leur tête ; car ſon fils Mahomet étoit trop jeune. Il marche contre les ennemis, les défait à Warna en Bulgarie, & Ladiſlas eſt tué dans cette bataille avec le cardinal Julien. Une choſe plus étonnante eſt de voir Amurath vainqueur, abdiquer l'empire pour la ſeconde fois.

Scanderberg enleve l'Albanie aux Turcs.

Il fut encore arraché de ſa retraite par les exploits de Géorge Caſtriot, ſurnommé Scanderberg, (*ſeigneur Alexandre*), fils d'un prince d'Albanie, autrefois l'Epire. Ce jeune héros, emmené pour ôtage après que ſa patrie eut été conquiſe, élevé dans la cour d'Amurath, étoit parvenu à ſes bonnes graces par des talens & une valeur extraordinaires. Ayant appris la mort de ſon pere, il réſolut d'enlever aux Turcs la ville de Croie, capitale de l'Albanie. Il commandoit quelques troupes. Un ſecrétaire de la cour paſſa près de ſon camp. Il le contraignit de ſigner un ordre au gouverneur de Croie, pour que la place lui fût remiſe. Ce faux ordre eut ſon effet. Scanderberg maſſacra la garniſon, & attira ſous ſes drapeaux les habitans du

pays. Il profita ſi bien de l'avantage que lui donnoient les montagnes, qu'Amurath ne put jamais le vaincre. Le ſultan mourut en 1451. Son fils devint la terreur des Chrétiens.

Mahomet II, ſucceſſeur d'Amurath II.

Mahomet II, qu'on peint ordinairement de couleurs ſi odieuſes, joignoit aux vices des conquérans, à l'injuſtice & la cruauté, une grandeur d'ame, une prudence & des lumieres qui méritent des éloges. Il ſavoit pluſieurs langues, il aimoit les arts, il cultivoit l'aſtronomie; deux fois il avoit montré une rare modération, en voyant ſon pere ſortir de la ſolitude pour remonter ſur le trône. Trouveroit-on ſon égal parmi les princes contemporains? A l'âge de vingt deux ans, il exécuta le grand projet de ſes peres: il s'empara de Conſtantinople en 1453.

1453. Siege de Conſtantinople.

Le ſiege de cette capitale offre des objets intéreſſans. La haine théologique agita les Grecs juſqu'à la derniere extrêmité: ils combattirent néanmoins avec le courage du déſeſpoir. Mahomet, ne pouvant forcer le port, que défendoient des chaînes énormes, fit couler en une nuit, ſur des planches enduites de graiſſe, une partie de ſa flotte, l'eſpace de deux lieues, par un chemin de terre. Il ſe trouva tout-à-coup maître du port,

par cette entrepriſe preſque incroyable. On prétend qu'il avoit une piece d'artillerie ſi prodigieuſe, qu'il fallut ſoixante & dix paires de bœufs pour la traîner. Sur quoi M. de Voltaire obſerve qu'une très-grande quantité de poudre ne pouvant s'allumer à la fois, le boulet ne pouvoit produire un effet bien conſidérable. Peut-être, dit-il, les Turcs par ignorance employoient de ces canons, & peut-être les Grecs par la même ignorance en étoient effrayés. Conſtantin Paléologue, ſucceſſeur de Jean II, fut tué dans la foule des combattans, lorſque les Turcs forcerent la place. Sous le regne d'un Conſtantin, Conſtantinople devoit ſubir le joug de l'Alcoran ! Rome avoit ſubi le joug des barbares ſous un Auguſte !

Conſtantin Paléologue tué, & la ville priſe.

Tout ſanguinaire qu'étoit Mahomet, la maniere dont il traita les vaincus lui fait honneur. Il leur laiſſa des égliſes ; il inſtalla lui-même un patriarche ; il contint la fureur de ſes ſoldats ; il fit de magnifiques obſeques à l'empereur ; il rendit Conſtantinople heureuſe & floriſſante. Enfin quelques reproches qu'il mérite à certains égards, le grand homme ſe montre à travers ſes vices.

Mahomet ne ſe comporte point en barbare.

Huniade eut la gloire de ſauver Bel- Succès de

Turcs ſous ſon regne.

grade, aſſiégée par le ſultan. (*) Les chevaliers de Rhodes, aujourd'hui de Malthe, lui réſiſterent dans leur iſle avec le même ſuccès. Mais il reconquit l'Albanie après la mort de Scanderberg.

Il s'empara de Trébizonde, où reſtoit encore un nom d'empire grec. Il porta ſes armes juſqu'à Trieſte. Il menaçoit Veniſe, & diſoit au ſujet de la cérémonie ſinguliere où le doge épouſe la mer adriatique, *qu'il l'enverroit conſommer ſon mariage au fond de la mer.* Ses lieutenans prirent Otrante, pénétrerent dans la Calabre. L'Italie, l'Europe entiere tremblerent comme du tems des Arabes.

Sa mort en 1481.

Ce terrible conquérant mourut en 1481, dans un âge où il pouvoit encore exécuter les plus vaſtes entrepriſes, n'ayant que cinquante & un ans. Sa poſtérité regne toujours à Conſtantinople. Les lettres & les ſciences en

(*) Jean Capiſtran, franciſcain canoniſé, un des plus grands zélateurs contre les Huſſites, les Juifs & les Turcs, étoit de cette expédition comme prédicateur de croiſade. Huniade & lui, dans leurs relations, ne dirent pas un mot l'un de l'autre. A qui des deux attribuer la gloire du ſuccès, au predicateur ou au général? La queſtion n'étoit pas bien decidée en ce tems-là; elle paroît l'être aujourd'hui.

ſont bannies. Les Grecs étoient devenus trop mépriſables, pour que les Turcs, dont le gouvernement & la religion étoient fixés, adoptaſſent leurs lois, leurs coutumes, leurs opinions & leurs goûts. Il en fut de cette conquête, comme de celles des Germains, deſtructeurs de l'empire d'occident : elle éteignit le peu de lumiere qui reſtoit.

Aucune puiſſance de l'Europe ne prit les armes pour ſauver Conſtantinople. On y étoit cependant plus intéreſſé ſans doute qu'à la conquête de Jéruſalem. Mais la foibleſſe des états, les diſſenſions inteſtines, l'expérience de tant de malheurs produits par ces guerres éloignées, le défaut de politique & d'harmonie entre les princes, peut-être auſſi les embarras de la cour de Rome qui n'avoit plus le même empire, furent cauſe que les armes ottomanes rencontrerent ſi peu d'obſtacles. De grandes armées, ſous des chefs tels qu'Huniade ou Scanderberg, auroient probablement confondu les eſpérances de Mahomet. Revenons aux affaires de l'occident.

Aucune puiſſance de l'Europe défendit Conſtantinople ; pourquoi.

CHAPITRE II.

Fin du regne de Charles VII. — Louis XI, juſqu'à la mort du dernier duc de Bourgogne.

Fin de Charles VII.

CHARLES VII, ayant chaſſé les Anglois par les armes de ſes illuſtres capitaines, des Dunois, des Richemont, des la Hire, &c. continua de réparer par un ſage gouvernement les maux affreux de la nation. Son fils Louis, génie dangereux & mauvais cœur, empoiſonna la fin de ſa vie en ſe révoltant. Il ſe retira chez le duc de Bourgogne; il ſe rendit même ſuſpect de méditer un parricide. Charles mourut de chagrin en 1461

Réforme de l'univerſité.

Sous ſon regne furent reſtreints les privileges de l'univerſité de Paris, qui ſortant de ſa ſphere & s'ingérant dans les affaires d'état, inquiétoit alors le gouvernement plus qu'elle n'éclairoit les citoyens. Mais ce qu'il importe ſur-tout d'obſerver, c'eſt l'établiſſement de quinze compagnies d'ordonnance, chacune de ſix cents chevaux, & d'un corps de quatre mille fantaſſins. C'étoient des troupes réglées, toujours prêtes à pren-

Troupes réglées.

dre les armes. On établit pour leur entretien la *taille* perpétuelle. D'abord elle ne fut que de dix-huit cents mille francs; mais elle croîtra ſous chaque regne. Il eſt facile de juger quelle force une armée permanente donnoit à l'autorité royale. Sans ce moyen, le ſeul infaillible, comment ſoumettre l'indépendance des vaſſaux ? Taille perpétuelle.

Nous ne devons pas ignorer qu'un riche négociant, Jacques Cœur, contribua beaucoup au ſuccès des armes françoiſes, par les ſecours qu'il fournit au roi. Le miniſtere des finances fut le prix de ſes ſervices, & ne le mit point à couvert des injuſtices de cour. Ses ennemis vinrent à bout de le perdre. On l'accuſa d'avoir empoiſonné Agnès Sorel; accuſation ſi abſurde qu'elle tomba d'elle-même. On l'accuſa ſur tout d'avoir envoyé des ſommes aux Muſulmans, avec leſquels il trafiquoit. Il ſe juſtifia en alléguant la permiſſion de deux papes pour trafiquer avec eux: apologie auſſi bizarre que l'imputation. On lui donna pour juges ſes ennemis mêmes, qui le condamnerent à l'exil, & le dépouillerent de ſes biens. Qu'il eût les mains parfaitement nettes ou non, cette injuſtice, ſous un bon prince, n'en eſt pas moins propre à faire Jacques Cœur, négociant, devenu miniſtre des finances, indignement perſécuté.

gémir, & ſur les mœurs du ſiecle, & ſur les périls des grandes fortunes. Jacques Cœur ne trouva de ſecours que dans la reconnoiſſance de quelques particuliers.

1461. Idée du regne de Louis XI. Louis XI, fils de Charles VII, étoit fourbe, hypocrite, ſuperſtitieux, cruel. Il affermit l'autorité royale, par des moyens plus convenables à un tyran que dignes d'un roi. Les traits de ſageſſe qu'on remarque dans ſon regne, n'ont pu effacer les noirceurs dont il eſt rempli. Tromper & opprimer furent le fond de ſa politique. Mais il éprouva quelquefois qu'avec la fineſſe & la fourberie, on s'expoſe à la mauvaiſe foi d'autrui; & qu'en ſe faiſant déteſter, on ſe rend malheureux par le pouvoir même dont on eſt avide. Ennemi de la nobleſſe, il employa des ames baſſes qui le payerent de trahiſon. Soupçonneux & ſanguinaire comme Tibere, comme lui il étouffa le mérite, il fit diſparoître les grands hommes, il eut des eſclaves au lieu de ſujets. Cependant la monarchie lui eut des obligations, parce que du moins il la délivra de la tyrannie des ſeigneurs.

Pie II change de principes, étant pape. Dès le commencement, il tomba dans les pieges de la cour de Rome. Ænéas-Sylvius Picolomini, célebre ſe-

crétaire du concile de Bâle, où il s'étoit ſignalé contre Eugene IV, ayant changé d'opinion pour des bénéfices, (car Eugene le gagna ainſi) avoit reçu la tiare en 1458, ſous le nom de Pie II. Il eut ſoin d'abord de condamner les appels au concile général, *comme un abus exécrable & inoui dans l'antiquité.* Il vouloit abſolument faire abolir la pragmatique de Charles VII, fondée ſur les décrets mêmes de Bâle, dont il avoit ſoutenu l'autorité avec une extrême chaleur. Il y réuſſit, en faiſant eſpérer au roi de mettre ſur le trône de Naples René d'Anjou. Ferdinand d'Arragon, fils naturel & ſucceſſeur d'Alphonſe, fut cependant ſoutenu par le pontife. Louis, indigné d'être dupe, honteux de l'abolition de la pragmatique, permit au parlement de la maintenir en grande partie; & les magiſtrats le vengerent en bravant les foudres de Rome.

Abolition de la pragmatique de Charles VII.

Pour ne pas revenir à Pie II, qui ſe plaignoit avec aigreur que *le juge des juges, le pontife romain, fût ſoumis au jugement du parlement*, indiquons ici une de ſes lettres adreſſées à Mahomet II. Il lui marque en ſubſtance: « Si vous voulez étendre votre empire » parmi les Chrétiens, vous n'avez be- » ſoin que d'une petite choſe qui ſe

Lettre ſinguliere du pape à Mahomet II.

» trouve facilement, d'un peu d'eau » pour vous baptiſer. Alors nous vous » appellerions empereur des Grecs & » de l'orient : nous implorerions votre » bras contre les uſurpateurs des biens » de l'égliſe romaine. A l'exemple de » nos prédéceſſeurs Etienne, Adrien, » Léon, qui transfererent l'empire des » Grecs à Pepin & à Charlemagne, » nous aurions recours à vous, & nous » ne ſerions point ingrats. » Cette lettre d'un pape au ſultan turc eſt peut-être moins étonnante, que les efforts de quelques écrivains pour y trouver les preuves d'un zele admirable.

Ligue du bien public contre Louis XI.

Comme Louis XI vouloit ſur-tout abaiſſer les grands, leurs cabales produiſirent bientôt une révolte. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, prince magnifique & généreux, qui, après ſa réconciliation avec la couronne, paya la rançon du duc d'Orléans priſonnier en Angleterre, & ſacrifia une haine violente au plaiſir glorieux de faire du bien; Philippe, dis-je, étoit trop vieux & trop ſage pour allumer la guerre civile. Mais ſon fils Charles le Téméraire, ennemi perſonnel du roi, ſe ligua avec le duc de Berry, frere de Louis, & avec les ducs de Bourbon & de Bretagne, ſous prétexte de réformer l'état,

de ſoulager les peuples. Dunois lui-même, le vertueux Dunois ſe joignit aux rebelles ; tant les injuſtices du gouvernement étoient révoltantes.

La bataille ſanglante de Montlhéri, en 1465 ne décida rien. Cependant le ruſé monarque, dont la politique fut toujours de négocier pour tromper, fit la paix à des conditions honteuſes, cédant la Normandie à ſon frere, & démembrant le domaine en faveur des principaux chefs. Cette ligue appellée *du bien public* laiſſa ſubſiſter, augmenta même les maux publics, comme il arrive toutes les fois que l'ambition ou l'inquiétude ſe révolte avec le maſque du zele.

Le roi fait un traité honteux pour le violer.

On ne tarda point à connoître les vues de Louis. Il enleva la Normandie à ſon frere ; nouvelle ſource de brouillerie. Il lui donna enſuite la Guyenne en appanage : mais le nouveau duc de Guyenne mourut bientôt, empoiſonné par un moine ſon aumônier ; & le roi fut généralement ſoupçonné de ce crime. D'un autre côté, tandis qu'il travailloit ſous main à ſoulever les Liégeois contre le duc de Bourgogne Charles, ſucceſſeur de Philippe le Bon, il eut la confiance de s'aboucher avec lui à Péronne, ſans doute pour lui tendre un piege.

Il eſt ſoupçonné d'avoir fait mourir ſon frere.

Il tombe dans le piege, où il veut attirer le duc de Bourgogne.

Sa perfidie fut malheureuſe. La révolte de Liege éclata plutôt qu'il ne le penſoit. Le duc outragé & furieux, le tenant priſonnier, vouloit d'abord le faire périr; mais il ſe contenta d'une ſatisfaction humiliante, & l'obligea de le ſuivre contre les Liégeois. Bientôt leur ville, réduite en cendres, éprouva toutes les horreurs de la vengeance la plus barbare.

Ambition & témérité de ce duc Charles.

Ces deux princes ſe brouillerent continuellement, au mépris de leurs traités. La mauvaiſe foi de l'un irritoit la fougue de l'autre. Enfin Charles tomba dans l'abyme que creuſe la témérité. Maître des deux Bourgognes, de l'Artois, de la Flandre, de preſque toute la Hollande, il avoit acheté les domaines d'un duc d'Autriche en Alſace; & tant de puiſſance & de richeſſe ne ſatisfaiſoit pas ſon ambition. Il vouloit le titre de roi; il ſe propoſoit d'aſſujettir les Suiſſes, de conquérir la Lorraine. En vain les Suiſſes lui repréſenterent par une députation la pauvreté de leur pays, qui ne valoit pas, diſoient-ils, les mors de ſes chevaux, ni les éperons de ſes chevaliers. Il marcha contre eux, il s'engagea dans leurs défilés, il fut battu en 1476 à Granſon & à Morat. L'année ſuivante, il alla encore ſe faire battre à Nancy, où il fut tué.

Battu par les Suiſſes, il eſt tué en Lorraine.

Une particularité digne de l'hiſtoire, c'eſt qu'après la bataille de Granſon, ſa vaiſſelle d'argent ſe vendit pour vaiſſelle d'étain ; ſon plus beau diamant, qu'on eſtime près de deux millions, paſſa de main en main pour la valeur d'un florin. Telle étoit la ſimplicité des Suiſſes. Un peuple, qui n'avoit pas même l'idée du luxe, étoit digne ſans doute de la liberté acquiſe au prix de ſon ſang. Il connoîtra mieux dans la ſuite les douceurs de la ſociété & les agrémens de la vie. Heureux s'il en uſe toujours avec ſageſſe, ſans ſe corrompre, ſans envier l'opulence, & ſans perdre les ſentimens d'égalité, qui nourriſſent la vertu républicaine ! Je parlerai ailleurs du gouvernement des Treize-Cantons : il commençoit à ſe former.

Simplicité des Suiſſes

Marie, fille du duc Charles, étant ſa ſeule héritiere, le duché de Bourgogne, fief maſculin, fut réuni à la couronne par la loi des appanages. On pouvoit y réunir tout le reſte, en mariant la princeſſe avec le dauphin. Louis en forma le deſſein, & s'y prit mal. Il inſpira de la défiance à Marie ; il ſe rendit odieux aux Flamands. Ce peuple indocile & factieux ſaiſit les rênes du gouvernement, fit exécuter deux mi-

La Bourgogne réunie à la couronne de France.

Mariage de l'héritiere du duc avec Maximilien d'Autriche.

niſtres de ſa ſouveraine, l'obligea d'épouſer Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Ce mariage ſera une ſource de guerres & de calamités pour les peuples.

CHAPITRE III.

Factions d'York & de Lancaſter, qui détruiſent la race des Plantagenets. — Traité de Pecquigni.

Le duc d'York ſe révolte contre Henri VI.

DEPUIS long-tems les factions d'York & de Lancaſter, la premiere déſignée par la *roſe blanche*, la ſeconde par la *roſe rouge*, s'acharnoient l'une contre l'autre en Angleterre, où le génie turbulent & féroce de la nation ſe livroit à toute la rage des diſcordes civiles. Nous avons vu la maiſon de Mortimer dépouillée de la couronne par le duc de Lancaſter, qui régna ſous le nom de Henri IV. Richard, duc d'York, héritier de cette maiſon, entreprit de faire valoir ſes droits, contre le foible Henri VI. Il ſe révolta; & en 1455, il fit le roi priſonnier à la bataille de Saint-Albans. Naturellement modéré, irréſolu, il laiſſa le titre de roi à Henri, & ſe contenta d'avoir celui de protecteur.

Une femme comparable aux héros de la chevalerie, la reine Marguerite d'Anjou, rétablit l'autorité royale, mais pour peu de tems. Elle perdit la bataille de Northompton en 1460, contre le fameux comte de Warwick. Henri fut encore priſonnier. Sa femme le délivra encore par deux victoires, dont l'une coûta la vie au duc d'York. Edouard, fils de ce duc, jeune prince auſſi brave qu'ambitieux, ſoutint avec plus de ſuccès les prétentions de ſon pere. Il fut proclamé à Londres en 1461. Il gagna auſſi-tôt ſur Marguerite la ſanglante bataille de Touton. Trente-ſix mille hommes furent les victimes de cette journée. Le parlement reconnut enſuite le droit du plus fort, malgré les actes de trois regnes en faveur de la maiſon de Lancaſter. Ainſi juſqu'aux lois & aux principes, tout dépend des caprices de la fortune !

La reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne.

1461. Edouard IV détrône Henri.

L'intrépide Marguerite, avec quelques ſecours de Louis XI & de l'Ecoſſe, revient artaquer l'uſurpateur. Elle eſt encore battue à Hexham en 1464. Fuyant dans les bois, elle rencontre un voleur, qui fond ſur elle l'épée à la main. *Approchez, mon ami*, lui dit-elle en lui préſentant ſon fils, *je vous confie le fils de votre roi.* Le voleur l'admire,

Marguerite encore vaincue & fugitive.

la met en ſûreté. Bientôt elle ſe réfugie en France ; & le malheureux Henri VI demeure enfermé dans la tour de Londres.

Edouard s'attire la haine du comte de Warwick

Edouard IV cimentoit de ſang un trône acheté par tant de maſſacres ; mais plus il ſe montroit cruel, plus il s'expoſoit aux révolutions. Une faute où l'entraîna l'amour changea la face des affaires. Tandis que Warwick, à qui il devoit principalement la couronne, négocioit pour lui un mariage avec Bonne de Savoie, ſœur de la reine de France, il épouſa ſecrettement Eliſabeth Wideville, veuve d'un ſimple gentilhomme, dont il étoit éperdument amoureux ſans pouvoir ſéduire ſa vertu. A cette nouvelle, Warwick indigné repaſſe en Angleterre, forme des cabales, attire dans ſon parti les mécontens, & même le duc de Clarence, frere du roi. Il va ſe réconcilier avec la reine Marguerite, ſon ennemie mortelle ; il entreprend de rétablir le roi qu'il a détrôné, de détrôner celui qu'il a établi.

Cabales de ce ſeigneur.

Henri VI rétabli.

A peine peut-on imaginer la promptitude de l'exécution. Il arrive ; plus de ſoixante mille Anglois ſe rangent ſous ſes drapeaux. Edouard s'enfuit après un combat nocturne. Onze jours ſuffiſent pour lui enlever le royaume.

Henri

Henri VI, tiré de ſa priſon, eſt de nouveau reconnu ; & le parlement abroge les actes par leſquels tant d'autres actes étoient abrogés.

Nouvelle révolution ſept mois après. Edouard IV, ayant obtenu un foible ſecours du duc de Bourgogne, débarque avec deux mille hommes ſur les côtes d'Angleterre, pour ſe remettre ſeulement, dit-il, en poſſeſſion de ſon duché d'Yorck. Ses partiſans accourent. Warwick combat à Barnet, ſans attendre la reine Marguerite ; il perd la bataille & la vie. L'héroïne combat à ſon tour à Teukeſbury ; elle perd la bataille & la liberté. Le prince de Galles, ſon fils, priſonnier comme elle, parle fiérement au vainqueur, en reçoit un ſoufflet, eſt égorgé ſur le champ par les ducs de Gloceſter & de Clarence. Ce dernier avoit trahi Warwik, & s'étoit joint au roi ſon frere. Enfin la mort de Henri VI, aſſaſſiné peu de jours après, fait le dénouement d'une ſi affreuſe tragédie.

Nouvelle révolution ſoudaine.

1471. Meurtres des princes.

Des mœurs atroces n'empêchoient point Edouard de ſe livrer aux plaiſirs. C'étoit même ſa paſſion dominante ; mais la haine nationale pour le nom françois, excitée par les intrigues de Charles le Téméraire, qui vivoit encore, le réveillant au ſein de la volupté,

Edouard IV attaque la France.

il ſomma Louis XI de reſtituer la Normandie & la Guenne. Il vint, à la tête d'une armée nombreuſe, pour arracher ce qu'il ne pouvoit obtenir.

Louis XI acheteune treve.

Si le fougueux Bourguignon ne s'étoit pas précipité ſur la Lorraine, au lieu d'attendre les Anglois, la France avoit tout à craindre. Louis évitoit ſoigneuſement la guerre : la ruſe & l'argent étoient ſes armes. Peu ſenſible à l'honneur, pourvu qu'il éloignât le danger, il entre en négociation, il corrompt les miniſtres d'Angleterre, il achete par le traité de Pecquigni en 1475 une treve honteuſe de ſept ans, pour une penſion ou un tribut annuel, de cinquante mille écus d'or. Le ſeul article honorable du traité fut la délivrance de Marguerite d'Anjou. Le roi paya ſa rançon, & cette héroïne vint finir ſes jours dans ſa patrie.

Traité de Pecquigni.

Edouard fait périr ſon frere.

Comme l'ordre des idées eſt préférable à celui des dates, ſuivons rapidement juſqu'au bout l'hiſtoire tragique des deux *roſes*. Edouard IV, auſſi cruel que voluptueux, ſouillé du ſang royal d'Yorck, verſe encore celui de ſon frere, le duc de Clarence, à qui cependant il devoit en partie la derniere révolution. Il le haïſſoit, le ſoupçonnoit : il le fait arrêter, & le livre au parlement alors

eſclave de la cour. On le condamne à mort, ſans aucune preuve de crime capital; on lui laiſſe ſeulement le choix du ſupplice; & ce prince bizarre eſt noyé, comme il le demande, dans un tonneau de malvoiſie.

Après la mort d'Edouard IV, uſurpation atroce du duc de Gloceſter, Richard III.

Edouard meurt en 1482, lorſqu'il ſe préparoit à recommencer la guerre contre la France. Le duc de Gloceſter ſon autre frere, monſtre de ſcélérateſſe, régent du royaume pendant la minorité d'Edouard V, fils aîné du dernier roi, forme le projet de s'emparer de la couronne d'Angleterre. Au premier coup d'œil, rien ne devoit paroître plus chimérique; car non-ſeulement il y avoit deux enfans d'Edouard IV, mais il y en avoit auſſi du duc de Clarence, l'aîné de Gloceſter. Cette conſidération ne l'arrête point. Il ſe délivre par un meurtre du lord Haſtings, grand-chambellan & ſujet zélé. Il a le front de publier que le feu roi & le duc de Clarence étoient bâtards, diffamant ainſi ſa propre mere, encore vivante. Il ſe donne pour ſeul héritier légitime; il eſt proclamé par quelques miſérables, dont les acclamations achetées lui paroiſſent la voix du peuple; il fait aſſaſſiner dans la tour le jeune Edouard, & le duc d'York ſon cadet. Il regne déja en 1483, & la

force contraint enſuite le parlement à le reconnoître, ſous le nom de Richard III.

Richard détrôné par le comte de Richmond (Henri VII)

Tant d'horreurs ne pouvoient que révolter une nation courageuſe. Le parti de Lancaſter ſe ranima. On jetta les yeux ſur Henri, comte de Richmond, petit fils de cet Owen Tudor qui avoit épouſé la veuve de Henri V. Il étoit l'héritier de la maiſon de Lancaſter, mais par les femmes, & même par une branche légitimée, que l'acte de légitimation excluoit de la couronne. Richmond proſcrit avoit cherché un aſyle en Bretagne. La haine qu'inſpiroit la tyrannie, étoit ſeule capable de le placer ſur le trône. Voici un nouvel exemple de ces révolutions ſoudaines, ſi communes dans l'hiſtoire d'Angleterre. Avec environ deux mille hommes, fournis par la France, le comte arrive ſur les côtes de Galles en 1485. Il a auſſi-tôt une armée; il attaque Richard à Boſworth; celui ci, abandonné par un de ſes généraux, perd la bataille & meurt en combattant avec beaucoup de courage.

Maiſon de Plantagenet éteinte dans le ſang.

Ainſi après trente années de guerre civile, après douze batailles rangées & des barbaries ſans nombre, fut éteinte dans des flots de ſang la maiſon d'Anjou Plantagenet, qui régnoit depuis trois cent

trente ans. Ainſi les parens, les freres, acharnés les uns contre les autres, ſe ſervirent tous mutuellement de bourreaux, en déchirant les entrailles de leur patrie. Si l'ambition n'eſt pas effrayée de ces terribles événemens, que les peuples du moins tremblent d'être les inſtrumens de ſa fureur, pour en devenir tôt ou tard les victimes !

Richmond, proclamé roi ſous le nom de Henri VII, s'aviſa de faire confirmer ſes droits par une bulle du pape : il les croyoit donc foibles & incertains, quoique le parlement eût déclaré que le droit de ſucceſſion réſidoit dans ſa perſonne. Il épouſa Eliſabeth, fille d'Edouard IV, comme le ſouhaitoit la nation, & réunit ainſi les tirres d'Yorck à ceux de Lancaſter. Preſque toujours tranquille, pendant un regne de vingt-quatre ans, il abaiſſera la haute nobleſſe, il étendra les prérogatives de la couronne, il gouvernera l'Angleterre à peu près comme Louis XI gouvernoit la France, avec moins de rigueur, mais avec les mêmes vues d'intérêt & de politique.

Henri VII ſe munit d'une bulle du pape.

Idée de ſon regne.

Que les rois euſſent alors pour but d'étendre leur autorité, ce pouvoit être l'effet des paſſions ſur le trône. Cependant le bien public ſembloit l'exiger, puiſqu'il n'y avoit guere d'autre moyen

L'autorité royale devoit s'accroître.

d'établir l'ordre, & de faire régner les lois. De vaſtes monarchies déchirées ſans ceſſe, non par un zele de liberté politique, mais par des factions de ſeigneurs toujours diſpoſés à envahir : c'eſt le tableau que l'hiſtoire nous offre dans pluſieurs ſiecles. Comment réprimer de tels déſordres, ſi l'autorité royale reſtoit impuiſſante ?

CHAPITRE IV.

Particularités du regne de Louis XI.

Cruautés de Louis XI envers les grands.

LOUIS étoit mort en 1483. Raſſemblons ici ſur un point de vue général quelques traits intéreſſans de ſon regne, que nous n'avons pu placer ailleurs. S'il mit les rois *hors de page*, ſuivant l'expreſſion de François I, s'il fit plier les grands ſous le joug, ce ne fut qu'à force d'injuſtices & de cruautés. On vit tomber ſur un échafaud les têtes les plus illuſtres ; le connétable de Saint-Paul ſon beau-frere, le comte d'Armagnac, le duc d'Alençon, le duc de Nemours, les enfans du dernier furent arroſés du ſang paternel, par ordre du roi. Ces exécutions pouvoient être la peine des révoltes ; mais la ty-

rannie préſida plus que l'équité à la plupart des jugemens. Les ſoupçons tinrent ſouvent lieu de preuves ; & les ſoupçons ſe multiplioient, à proportion de la haine qu'inſpiroit le ſombre monarque. Un prévôt ſanguinaire, ſon ami, miniſtre de ſes vengeances, Triſtan l'Hermite, eſt célebre parmi les inventeurs des ſupplices. Quel ami d'un roi de France !

Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne & la Flandre, réunis à la couronne.

Sans la force militaire établie ſous le dernier regne, & ſans le ſoin qu'eut Louis XI d'éviter la guerre aux dépens même de ſon honneur, un tel gouvernement auroit eſſuyé de rudes ſecouſſes. Les circonſtances lui furent favorables. Des anciens grands vaſſaux, il ne reſtoit que les ducs de Bretagne & de Bourgogne. La mort du dernier ſans enfans mâles augmenta le pouvoir de la couronne, qui auroit infiniment gagné ſi ſa fille eût épouſé le dauphin. On acquit encore la Provence, par le teſtament du comte de la Marche, neveu & héritier de René d'Anjou.

Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours.

Depuis que les ſeigneurs s'étoient ruinés pour les croiſades ; que les peuples avoient été affranchis de la ſervitude ; que l'appel aux juſtices royales étoit ſolidement établi ; que les parlemens compoſés de juriſconſultes ſuivoient des principes conſtans ; que les

rois ordonnoient en législateurs, & recouvroient les principaux droits de la souveraineté, chaque jour l'anarchie féodale tomboit en ruine.

Réglement sur les appanages. Les états, assemblés en 1468, firent un réglement très-propre à prévenir les désordres, qu'avoit tant de fois occasionnés le démembrement de la monarchie. Ils déclarerent que la Normandie ne pouvoit se détacher de la couronne, & que le roi pouvoit s'en tenir, par rapport à son frere, à une déclaration de Charles V, sur l'apanage des enfans de France : on l'avoit fixé à douze mille livres de rente, en fonds de terre, érigés en duché ou en comté. Ces douze mille livres en feroient aujourd'hui environ cent vingt-quatre mille.

Contradictions dans Louis XI. Un monarque plein de vices & de contradictions, absolu sans dignité, populaire sans bonté, injuste par système, & zélé pour l'administration de la justice ; fourbe & perfide, en montrant sa finesse à découvert ; violant les premiers devoirs de la morale, & se livrant aux superstitions les plus ridicules ; se parant du titre de *très-chrétien*, & rendant sa religion mépriſable ou odieuse ; tyran de ses sujets, & timide esclave de son médecin ; Louis XI avilit la royauté, & cependant la fortifia. C'est qu'il sut em-

ployer un reſſort très-efficace, l'argent. Il avoit augmenté la taille de trois millions. A l'entendre, il ne prenoit le bien du peuple, que pour épargner ſon ſang; comme ſi l'on ne pouvoit épargner tout à la fois l'un & l'autre. Il eut du moins la prudence de mépriſer cette funeſte ambition, qui aime mieux s'étendre que s'affermir. C'étoit réellement épargner le peuple.

L'argent fut ſon grand moyen.

La république de Gênes, mal gouvernée, parce que les nobles y opprimoient la multitude, avoit ſouvent cherché un maître, & ne ſavoit pas mieux obéir que conſerver ſon indépendance. Elle s'étoit donnée à Charles VI, & révoltée contre lui; elle s'étoit donnée tour à tour au marquis de Montferat, au duc de Milan, à Charles VII, & s'étoit ſoulevée contre tous. Elle voulut ſe donner à Louis XI, qui répondit, *je vous donne au diable.* Héritier des droits de la maiſon d'Anjou ſur le royaume de Naples, il ſe garda bien de porter ſes vues de ce côté-là. Son fils ſera moins ſage & s'attirera des malheurs.

Il ne voulut point de Gênes, qui ſe donnoit & ſe révoltoit.

Il ne penſe point à Naples.

Louis XI établit les poſtes, deſtinées d'abord uniquement aux affaires du roi & à celles du pape: l'univerſité de Paris, en avoit donné l'exemple, par les

Poſtes établies.

CHAPITRE X.

Gouvernement orageux de Florence, juſqu'à Laurent de Médicis incluſivement.

L'ITALIE va fixer nos regards. Les François y chercheront des conquêtes, & n'y trouveront que des tombeaux. Mais avant de ſuivre leurs guerres pour le royaume de Naples, jettons un coup d'œil ſur Florence, & voyons l'époque de la gloire des Médicis.

Florence s'y prend mal pour fonder une république.

C'eſt à Florence ſur-tout que régnoit l'eſprit de liberté, depuis que les villes d'Italie avoient ſecoué le joug de l'empire d'Allemagne. Les Florentins, dont l'activité & le génie méritent de grands éloges, auroient fondé une république puiſſante & durable, s'ils avoient ſu éteindre la fureur des factions. Malheureuſement cette ſimplicité de mœurs, qui doit être la baſe d'un état républicain; cette égalité, ſi néceſſaire pour que tous les citoyens ſoient ſoumis aux mêmes lois; cet amour du bien général, auquel tout devroit céder, ne pouvoient renaître que par des prodiges de

législation, dont l'Italie moderne ne fournit aucun exemple.

Gouvernement heureux mais court, après la mort de Frédéric II.

Après la mort de Frédéric II, les Guelfs & les Gibelins parurent se réconcilier à Florence. On confia le gouvernement à douze magistrats annuels. On choisit deux juges étrangers pour décider les affaires; tant on craignoit que des citoyens ne fissent ombrage aux citoyens. Ces commencemens furent si heureux, qu'en dix années les Florentins entraînerent dans leur alliance Pistoie, Sienne, Arezzo, soumirent Volterra, & dominerent dans la Toscane.

Factions & révolutions.

Bientôt les factions se ranimerent. Les Guelfs chasserent les Gibelins; ceux-ci à leur tour chasserent les Guelfs. Ce ne fut long tems qu'une suite perpétuelle de troubles, de variations & de violences. Les nobles, les *citadins* ou bourgeois, le petit peuple, firent encore autant de partis inconciliables.

La noblesse fut exclue du gouvernement.

En 1282, on exclut toute la noblesse du gouvernement. Il fut remis à des marchands & des artisans, avec le titre de *seigneurs*. Ensuite on créa un gonfalonnier tiré du peuple, qui ayant des troupes à ses ordres, devoit prêter main forte à la seigneurie. La nouvelle administration produisit de noureaux désordres pour contenir les nobles dans le

Gonfalonnier.

devoir, on imagina un moyen tout propre à les révolter. Comme les témoins n'oſoient dépoſer contre eux, on autoriſa les magiſtrats à juger ſur le bruit public. On ne voyoit pas que la licence devoit augmenter par une juſtice arbitraire. Juſtice arbitraire.

Les nobles gagnerent du terrein, mais ſe diviſerent en deux factions, *blancs* & *noirs*, armée l'une contre l'autre pour déchirer la patrie. On s'affoibliſſoit toujours en ſe diviſant. Les villes de Toſcane ceſſerent d'obéir. Caſtruccio Caſtraccani, maître de Lucques & de Piſe, fit trembler les Florentins. Ils s'étoient ſoumis pour cinq ans à Robert, roi de Naples; ils ſe ſoumirent à Charles, fils de Robert. Ils recouvrerent leur liberté en 1328, la perdirent encore, & la recouvrerent. Les Florentins ſe déchirent.

Cependant ils conſervoient, malgré tant d'orages, une réputation impoſante; puiſque ſur l'offre qu'ils firent aux villes rebelles de renoncer à la ſouveraineté, & de ſe contenter de leur alliance, ces villes rentrerent volontairement ſous leur domination. Le pape Grégoire XI & les Viſconti leur firent la guerre, ſans les dompter. On connoît le ſtyle de la cour de Rome en pareille circonſtance. Voici néanmoins une ſingularité remarquable: Cependant ils ſe maintiennent. Bulle de Grégoire XI contre eux.

le pape en jettant l'interdit sur la république, condamna les citoyens à l'esclavage, & livra au premier occupant les biens de ce peuple excommunié.

Les réformes ne remédient à rien.

Il seroit inutile & ennuyeux de suivre plus en détail des agitations perpétuelles, de petites réformes toujours inutiles. A peine Florence avoit joui de quelques années de calme, que les tempêtes y renaissoient avec violence. Les Guelfs persécutoient les Gibelins; le peuple ne pouvoit souffrir les nobles; les nobles & les citadins cabaloient pour subjuguer le peuple. C'étoit l'image de la démocratie d'Athenes. Mais on n'avoit point eu de Solon, & l'on n'avoit pas encore l'humanité des Athéniens: aussi les discordes étoient-elles souvent sanguinaires.

Sagesse & autorité des Médicis.

Une famille enrichie par le commerce, les Médicis acquirent enfin, à force de merite & de bienfaits, l'autorité nécessaire pour extirper tant d'abus. Silvestre Médici, (ou comme nous disons, de Médicis,) gonfalonier vers la fin du quatorzieme siecle, jetta les fondemens d'une réforme qui eut d'abord très-peu de succès. Le peuple commença néanmoins à n'avoir plus le même empire. Véri de Médicis appaisa des troubles; & pouvant s'emparer du gouvernement, il préféra d'agir tou-

jours en citoyen. Jean de Médicis marcha ſur ſes traces, parvint à toutes les dignités ſans ambition, tempéra par ſa prudence l'animoſité des différens partis, & fit goûter à la république un bonheur qu'elle n'avoit point connu juſqu'alors. Côme, fils de Jean, eut la gloire de le ſurpaſſer. Ses envieux l'accuſerent devant la ſeigneurie : il fut banni comme les Ariſtide & les Camille ; mais rappellé preſque auſſi-tôt, parce qu'il n'y avoit que déſordres en ſon abſence. Le titre de pere de la patrie, qu'on lui donna, étoit la digne récompenſe de ſes vertus.

Côme, pere de la patrie.

Tout gouvernement vicieux dans ſon principe, flottant au gré des factions, toujours prêt à ſe diſſoudre faute de lois & d'harmonie, ne peut ſe réformer que par des moyens extraordinaires. plus la liberté eſt licencieuſe, plus la république ſe rapproche inſenſiblement de la monarchie. Il fallut établir une commiſſion à Florence pour gouverner; Il fallut la renouveller ſix fois dans l'eſpace de vingt-un ans, juſqu'en 1455. Côme de Médicis fut le chef & l'ame de cette magiſtrature ; il n'employa ſon autorité qu'au bien public. Des cabales firent enfin ſupprimer la commiſſion ; car les ambitieux vouloient commander à leur tour. Pitti, gonfalonnier entre-

Commiſſion pour gouverner

prenant, la rétablit par la force, & exerça durement l'autorité. Côme, languiſſant de vieilleſſe, agiſſoit moins qu'il ne laiſſoit agir ſon collegue Pitti.

Conſpiration contre les Médicis.

Pierre de Médicis, ſucceſſeur de Côme en 1464, étant par ſa mauvaiſe ſanté preſque incapable d'affaires, les ennemis de cette famille puiſſante & reſpectable conſpirerent pour la détruire. Leur complot ne réuſſit point; la commiſſion fut renouvellée, mais l'inaction de Pierre devint une ſource de cabales. Julien & Laurent, ſes fils, éprouverent après ſa mort toutes les noirceurs de la haine & de l'envie.

1478. Julien & Laurent aſſaſſinés dans l'égliſe.

Les Pazzi, dont la maiſon étoit une des plus illuſtres de Florence, réſolurent d'aſſaſſiner ces deux citoyens, qu'ils ne pouvoient abattre que par un crime. Le pape Sixte IV n'eut pas honte d'entrer dans leurs vues; & un Salviati, archevêque de Piſe, anima une ſi infame conjuration. Sous les dehors de l'amitié, on avoit voulu attirer les Médicis à des repas, où la mort les attendoit. Julien ne s'y étant pas rendu, quoique ſans défiance, on choiſit l'égliſe même pour théâtre de l'aſſaſſinat. Pendant la meſſe, à l'élévation de l'hoſtie, ſignal dont on étoit convenu, les conjurés tirent leurs poignards & frappent les deux victimes.

Julien expire ſur la place ; Laurent ſe défend & échappe. Le peuple venge auſſi-tôt ſes bienfaiteurs. On met en pieces les meurtriers. L'archevêque de Piſe eſt pendu lui-même.

Sixte IV, complice de la conſpiration, excommunie Florence.

Sixte IV auroit dû, ce ſemble, diſſimuler & ſe taire, pour couvrir ſa propre honte. Il lança contre les Florentins tous les foudres de l'égliſe. Ceux-ci mépriſerent d'abord l'interdit, & implorerent la protection de la France. Louis XI, qui vivoit encore, eut la générosité ou la politique de ſe déclarer en leur faveur. Il menaça de rétablir la pragmatique ſanction, il envoya quelques troupes ; il tint ferme contre les artifices de Rome. Enfin le pape accorda ce qu'il ne pouvoit plus refuſer. Mais l'autorité pontificale triomphoit toujours, par les humiliations qu'elle impoſoit en ſe déſarmant. Les ambaſſadeurs de Florence reçurent de coups de verge avec l'abſolution.

Louis XI la protege.

Abſolution des Florentins.

Laurent gouverne en grand homme.

Rien ne juſtifia mieux le zele des Florentins pour les Médicis, que la maniere dont Laurent gouverna leur république. Protecteur des lettres & des beaux arts, ainſi que le grand Côme, ſon ayeul ; libéral avec une magnificence éclairée, & cherchant moins à briller qu'à faire du bien ; ſimple magiſtrat dans ſa patrie ;

& continuant le commerce de ſes peres; il l'emporta ſur les princes contemporains, non-ſeulement par le mérite réel, mais par l'influence qu'il eut dans les affaires d'Italie, & par les ſuccès de ſa prudente politique.

Il ſe propoſe d'établir la paix en Italie.

C'étoit un projet digne d'un homme ſupérieur, & ce fut le ſien, de rétablir la paix en Italie, où depuis pluſieurs ſiecles on ne voyoit qu'uſurpations, guerres & cataſtrophes. Les Vénitiens, preſſés d'un côté par le Turc, ſe jettoient de l'autre ſur la Lombardie. Ludovic Sforce, dit le Maure, avoit enlevé Milan au jeune duc Jean Galéas, ſon neveu, à qui il ne laiſſoit qu'un vain titre. Ferdinand, roi des deux Siciles, fils naturel d'Alphonſe, beau-pere de Jean Galéas, étoit d'autant plus animé contre Ludovic, qu'il avoit lui-même des prétentions ſur le Milanès. Tout annonçoit donc de nouvelles guerres, & Florence ne pouvoit manquer d'en recevoir le contre-coup. Laurent ſut les prévenir. Il réconcilia Ferdinand & Ludovic; il les engagea dans une ligue avec les Florentins, pour le maintien de la paix. Les Vénitiens ſuſpendirent leurs conquêtes. Le pape Innocent VIII s'efforça en vain de détrôner le roi de Naples. L'Italie reſpira, connut enfin le bonheur. Mais

Il en vient à bout.

lle perdit trop tôt Médicis, qui mou- Sa mort en 1492.
ut en 1492, âgé de quarante-trois ins. Pierre, ſon fils, lui ſuccéda ſans mérite ; & bientôt le feu de la guerre embraſa tout.

CHAPITRE VI.

Regne de Charles VIII en France. — Conquête ſterile de Naples.

LA France avoit pour roi, depuis 1483, Charles VIII, jeune prince mal élevé, téméraire, incapable d'application. Il étoit monté ſur le trône à l'âge de treize ans. Anne ſa ſœur aînée, épouſe de Pierre de Bourbon, ſeigneur de Beaujeu, devoit en vertu du teſtament de Louis XI gouverner le royaume pendant la jeuneſſe du roi. Ce fut une occaſion de guerre civile. Le duc d'Orléans (qui régna ſous le nom de Louis XII) prétendoit au gouvernement : il voulut s'en emparer, ne réuſſit point, ſe révolta. Ligué avec le duc de Bretagne & avec Maximilien d'Autriche, il perdit la bataille de Saint-Aubin, où il fut fait priſonnier.

Troubles au commencement du regne de Charles VIII.

Le duc d'Orléans, rebelle & priſonnier

Peu de tems après mourut le duc de Bretagne, ſans enfans mâles. La

Mariage du roi avec l'héritiere

De Bretagne. princeſſe Anne, ſa fille, héritiere de cette grande province, étoit déja mariée par procureur avec Maximilien, veuf de l'héritiere de Bourgogne. Pour réunir le duché à la couronne, on vint à bout, non ſans peine, de rompre un mariage qu'Anne déſiroit, & de lui faire épouſer le roi de France, qu'elle n'aimoit point. Le duc d'Orléans, quoique amoureux de la princeſſe, eut la généroſité de ſervir Charles VIII dans une affaire ſi délicate. Cet illuſtre factieux étoit devenu un ſujet zélé. Le roi, en le tirant de priſon, lui avoit inſpiré la reconnoiſſance: & le duc ne penſoit plus qu'à effacer ſa révolte par l'éclat de ſes vertus.

L'archiduc Maximilien, doublement offenſé prend les armes. Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc Maximilien, fiancée depuis longtems à Charles, élevée même à la cour de France juſqu'à ce qu'elle fût nubile, alloit être renvoyée. Son pere recevoit à la fois un double affront. Il reſpiroit la vengeance; il prit les armes, comme il avoit fait ſouvent. Mais n'ayant que peu de pouvoir dans les Pays-Bas, recevant à peine quelque ſecours de l'empereur Frédéric III, on l'eût vraiſemblement dépouillé d'une partie de ſes provinces, ſi la manie des conquêtes étrangeres n'eût faſciné les eſprits. Les flatteurs, qui étudient le foible des prin-

Au lieu de le dépouiller

ces pour en profiter, excitoient Charles à ſoutenir ſes droits ſur le royaume de Naples. Enivré de ce projet, il rendit à Maximilien la Franche-Comté & l'Artois, dont Louis XI s'étoit ſaiſi. Il rendit de même le Rouſſillon & le Cerdagne à Ferdinand le Catholique, (que je ferai bientôt connoître); n'exigeant de lui que la neutralité dans la guerre d'Italie. Il partit enfin, preſque ſans avoir pris aucune meſure, pour cette expédition dangereuſe, qu'il regardoit comme un voyage de plaiſir.

Charles VIII veut conquérir Naples.

Ludovic Sforce & le trop célebre Alexandre VI (Borgia) l'y avoient eux-mêmes invité; car depuis la mort de Laurent de Médicis, le ſyſtême d'union & de paix n'exiſtoit plus. Se fier à eux n'étoit pas la moindre imprudence de Charles VIII. Pierre de Médicis refuſa témérairement le paſſage. Mais bientôt effrayé des armes françoiſes, il accorda tout ce qu'on voulut, & fut chaſſé par les Florentins plus fermes dans leur réſolution. Le monarque paroît à Florence avec l'appareil d'un conquérant. Il veut impoſer des conditions intolérables. Un député de la république lui répond fiérement : *Puiſque vous exigez pareille choſe, ſonnez vos trompettes : nous ſonnerons nos cloches.* Ce trait de cou-

1494. Charles à Florence.

Hardieſſe des Florentins.

rage le détermine à ſe contenter de l'alliance des Florentins.

Alexandre VI trahit Charles.

Déjà le pape s'étoit repenti d'avoir attiré les François, & s'étoit réuni contre eux avec le roi de Naples, Alphonſe II. Charles va droit à Rome, y entre à la tête de ſes troupes. Alexandre VI, enfermé dans le château Saint-Ange, eſt réduit à faire la paix. Alors le roi lui baiſe les pieds, lui ſert à laver pendant la meſſe, & ſe place après le doyen des cardinaux.

Paix entre eux.

Zizim livré & empoiſonné.

Une choſe plus remarquable, c'eſt que le pontife fut obligé de lui remettre entre les mains un prince turc, Zizim, fils du terrible Mahomet II. Zizim après une révolte malheureuſe contre Bajazet ſon frere, s'étoit réfugié parmi les Chrétiens. Alexandre ſe propoſoit vraiſemblement de le livrer au ſultan dont il ſollicitoit le ſecours. On le ſoupçonna de l'avoir empoiſonné, avant de le remettre au roi. Toute eſpece de ſoupçon pouvoit tomber ſur ce monſtre, l'opprobre de la tiare & de l'égliſe.

1495. Conquête rapide du royaume de Naples.

Cependant les Napolitains ſembloient appeller eux-mêmes le conquérant. Alphonſe, odieux par ſa tyrannie, alla ſe cacher en Sicile dans un cloître. Son fils, Ferdinand II, ſe retira dans une iſle. Charles n'eut que la peine de ſe

montrer. Cinq mois, après ſon départ, il étoit maître de Naples. Des ſuccès ſi rapides, avec une petite armée ſans argent, ne peuvent s'attribuer qu'à la terreur des Italiens. Ils ne connoiſſoient point la guerre, quoiqu'ils ſe battiſſent toujours entre eux; ils n'avoient ni troupes réglées, ni gros canon; leurs combats n'étoient en quelque ſorte que des joûtes, où l'on répandoit fort peu de ſang. Repouſſer l'ennemi & gagner le champ de bataille, c'étoit pour eux une victoire bientôt décidée; tandis que leur factions inteſtines & leurs vengeances perſonnelles produiſoient des meurtres ſans nombre. La valeur impétueuſe du François devoit donc tout renverſer au premier choc. Stérile avantage ſi la prudence ne cimentoit pas une conquête, moins difficile à faire qu'à garder. Mais la prudence ne s'allioit point encore avec la vivacité françoiſe.

Les Italiens ne connoiſſoient point la guerre.

Les plaiſirs, les fêtes, les vexations, l'avarice & la licence, nul ſoin de ménager les nouveaux ſujets, nulle précaution contre les entrepriſes du dehors: voilà les moyens qu'employerent d'abord ces redoutables vainqueurs, pour affermir leur domination. Charles s'amuſoit, & abandonnoit les affaires à des hommes indignes de ſa confiance.

Fautes des François.

Ses ennemis ne s'endormoient point ; ils ſurent profiter de ſes fautes. Le pape Alexandre, Maximilien, empereur depuis la mort du foible Frédéric en 1493, Ferdinand le Catholique, roi d'Eſpagne, les Vénitiens, & Ludovic, duc de Milan, dont le neveu dépouillé ne vivoit plus, ſe liguerent pour chaſſer les François, & pour rétablir Ferdinand II.

Ligue contre Charles.

Sans conjurer la tempête, ſans prendre conſeil des circonſtances, Charles ne penſe qu'à ſon retour. Il laiſſe trois ou quatre mille hommes à Naples, & ſe met en route avec le reſte de l'armée, qui ſe réduiſoit à ſept ou huit mille. Les confédérés, au nombre de trente mille, l'attendoient dans le Parmeſan. Effrayés de ſa hardieſſe, ils déliberent long-tems s'ils l'attaqueront. Enfin ils ſe déterminent : ils livrent la bataille de Fornoue ; ils ſont défaits en moins d'une heure, & perdent trois mille hommes, pour deux cents qu'ils tuent à l'ennemi.

Il retourne en France.

Sa victoire de Fornoue.

Cette victoire glorieuſe de Charles VIII ne ſervit qu'à le mettre en ſûreté. Le royaume de Naples fut perdu l'année ſuivante en 1496. Gonſalve de Cordoue, célebre général eſpagnol, chaſſa aiſément une poignée de François, déteſtés dans le pays. C'eût été pour la France

1496. Perte du royaume de Naples.

France un vrai bonheur, ſi l'on eût appris par ce déſaſtre à ſe conduire avec ſageſſe. Le roi mourut jeune en 1498. Ses quatre enfans étoient morts. Louis, duc d'Orléans, lui ſuccéda. Je renvoie à une autre époque le regne de ce prince, qui, avec de grandes vertus, ne put ſe garantir de l'ambition funeſte de régner en Italie.

Mort de Charles VIII en 1498.

CHAPITRE VII.

Sur l'Eſpagne. Regne de Henri IV en Caſtille. — Commencemens du regne de Ferdinand le Catholique & d'Iſabelle.

L'ESPAGNE, ſi long-tems diviſée, foible, & comme étrangere au ſyſtême général de l'Europe, devient une puiſſance conſidérable, ſur laquelle nous fixerons déſormais les yeux. Il faut remonter au regne le plus infortuné & le plus noirci d'opprobres, pour découvrir l'origine de ſa grandeur.

Henri IV, ſurnommé l'*Impuiſſant*, malgré ſes débauches continuelles, monta ſur le trône de Caſtille en 1454. Il deſcendoit de Henri de Tranſtamare, qu'on a vu devenir roi par un fratricide.

Henri IV, (l'impuiſſant,) roi de Caſtille.

Débauches de cette cour.

Tout ce que le vice a d'infame ſembloit caractériſer la nouvelle cour. Henri vivoit avec des mignons & des maîtreſſes ; à ſon exemple, la reine Jeanne, ſœur du roi de Portugal, vivoit ſans contrainte avec des amans. On ne penſoit qu'aux plaiſirs : les affaires devoient donc empirer de jour en jour. Un faſte ruineux paroiſſoit la grandeur réelle. Louis XI ayant été choiſi pour arbitre entre les rois de Caſtille & d'Arragon, Henri, dans une entrevue qu'il eut avec lui, choqué de la ſimplicité meſquine qu'il affectoit, conçut un ſouverain mépris pour ce prince & pour les François en général. Mais il fut joué dans la négociation, par ceux même en qui il ſe confioit le plus. Il reconnut leur perfidie, les diſgracia, & mit à leur place

Bertrand de la Cuéva en faveur.

Bertrand de la Cuéva, dont le commerce adultere avec la reine ſcandaliſoit le royaume. Le feu de la révolte couvoit ſous la cendre : un tel choix le fit éclater.

Révolte contre Henri.

Les mécontens, Carillo, archevêque de Tolede, à leur tête, forment & exécutent des projets preſque incroyables. En 1464, ils contraignent le roi de reconnoître ſon frere, Alphonſe, pour héritier de la couronne, au préjudice de Jeanne ſa fille, à qui on avoit déja prêté

le ſerment. Ils envoient demander à Rome la diſpenſe de ce ſerment, qu'ils ont violé. Ils dépoſent l'année ſuivante Henri IV en effigie, ſur un échafaud : cérémonie auſſi extravagante que nouvelle. On courut aux armes. La bataille d'Olmédo ne décida de rien. Le roi, ne s'y étant pas trouvé, devint encore plus mépriſable. L'archevêque de Tolede y combattit avec valeur, portant une étole ſur ſon armure ; & quoique bleſſé, il ſe retira le dernier. Nous verrons encore pluſieurs prélats ſe ſignaler à la guerre.

On le dépoſe en effigie.

Bataille d'Olmédo, où l'archevêque de Tolede ſe ſignale.

Il y avoit auſſi en Eſpagne des héroïnes ; une dame de Villalva, qui défendoit en Caſtille la cauſe royale ; & une reine d'Arragon, qui combattoit pour ſon mari contre Jean d'Anjou, duc de Lorraine, proclamé à Barcelone.

Héroïnes eſpagnoles.

Alphonſe, que les rebelles Caſtillans avoient couronné, meurt tout à coup en 1468, à l'âge de quinze ans. Cet accident ne diminue point leur audace. Ils impoſent à Henri IV des conditions, ils le forcent à déclarer ſa ſœur Iſabelle héritiere de la couronne, à deshériter Jeanne ſa fille, à l'envoyer avec la reine en Portugal. Un légat eut part au traité. On ſuppoſoit que Jeanne étoit bâtarde de la Cuéva ; & cette ſuppoſition, ſou-

On force Henri IV à déshériter ſa fille Jeanne.

tenue par une cabale furieuſe, lui enleva des droits qu'on eût ſans doute reſpectés en d'autres tems.

Iſabelle, ſa ſœur & ſon héritiere, recherchée en mariage.

Le mariage d'Iſabelle devint auſſi tôt un objet d'intrigue & d'ambition. Le roi de Portugal vouloit l'épouſer. Louis XI la demandoit pour ſon frere ; le roi d'Arragon pour ſon fils Ferdinand. Il importoit aux rebelles de préférer ce dernier, plus capable de les ſoutenir. Henri penchoit d'un autre côté, mais ſans pouvoir. Comme l'affaire traînoit en longueur, on trouva un moyen de la conclure, digne de tout ce qui avoit précédé. Ferdinand ſe rendit, déguiſé, à Valladolid. L'archevêque de Tolede y fit ſecrettement le mariage : il aſſura même tenir la diſpenſe du pape, & cette diſpenſe néanmoins n'arriva qu'au bout de trois ans. Un tel prélat méritoit aſſurément d'être chef de conſpiration.

Comment on la marie avec Ferdinand d'Arragon

Nouvelle guerre civile.

Furieux de cette entrepriſe, Henri déshérite ſa ſœur, rétablit les droits de ſa fille. Il offre celle-ci en mariage au duc de Guienne, frere de Louis XI ; & ſur ſon refus, au roi de Portugal, qui la refuſe de même : tant il y avoit peu à compter ſur le ſort de la princeſſe. Une guerre civile s'allume dans tout le royaume. Les noms de Jeanne & d'Iſabelle arment tous les factieux. Enfin,

le roi ſe réconcilie avec ſa ſœur & avec Ferdinand. Ayant ſoupé avec eux, au ſortir du repas, il fut attaqué de douleur d'entrailles, qui le tourmenterent juſqu'à la mort. Il mourut la même année 1474, après avoir déclaré de nouveau que Jeanne étoit ſa fille & ſon héritiere. La reine le juroit auſſi. On ne vouloit en rien croire. Les ſoupçons d'empoiſonnement, répandus ſur Ferdinand & Iſabelle, ne furent point un obſtacle à leur fortune. Tous deux avoient des talens & une profonde politique. Leur regne célebre ne paroîtra pas cependant, aux yeux de la ſageſſe, digne de tous les éloges que des hiſtoriens lui ont prodigués. Défions-nous des préjugés de nation, & ſur-tout de ceux des ſiecles d'ignorance.

Mort de Henri IV en 1474.

Soupçons d'empoiſonnemens.

Les commencemens furent orageux. Ferdinand, à qui l'on donnoit ſeulement le titre de roi, tandis que l'autorité ſe trouvoit entre les mains de la reine, fut ſur le point de ſe retirer en Arragon. Iſabelle ſut le flatter, le retenir, l'appellant ſon maître & ſon ſeigneur, mais agiſſant toujours en maîtreſſe du royaume. L'archevêque de Tolede, jaloux de la confiance qu'ils donnoient au cardinal Mendoza, ſe livra au reſſentiment : *Je ſaurai bien*,

Ferdinand d'abord mécontent en Caſtille.

Iſabelle l'y retient.

diſoit-il, *faire reprendre à Iſabelle la quenouille que je lui ai fait quitter.* Il ſe retira ; il cabala, Alphonſe V, roi de Portugal, s'étant déterminé enfin à épouſer la princeſſe Jeanne, fille de Henri IV, elle fut proclamée reine de Caſtille à Placentia. Mais au bout de quelques années de guerre, en 1479, Alphonſe renonça au mariage & à ſes prétentions. Jeanne ſe fit religieuſe. L'archevêque de Tolede avoit été contraint, par la ſaiſie de ſon temporel, de plier ſon orgueil ſous le joug de l'obéiſſance.

Guerre avec le Portugal, bientôt finie.

Il falloit un gouvernement ſage & vigoureux, pour réprimer les déſordres publics, portés aux derniers excès. Tout étoit plein de brigands. Les ſeigneurs favoriſoient ou commettoient les brigandages, & leurs châteaux pouvoient être regardés comme des places ennemies au ſein de l'état. En un mot, tous les abus du gouvernement féodal ſe maintenoient par la force & la licence. On réſolut de les détruire. Il ſe forma une congrégation de la *ſanta hermandad*, deſtinée à s'oppoſer aux meurtres, aux vols, aux violences de toute eſpece. On lui aſſigna des fonds & un certain nombre de troupes. Cet établiſſement, & d'autres pareils, rencontre-

Déſordres publics qu'on veut réprimer.

La *ſanta hermandad.*

rent beaucoup d'oppoſitions de la part des grands, intéreſſés aux crimes dont ils profitoient, comme nous l'avons vu dans tout le reſte de l'Europe.

Gouvernement vigoureux.

Ce fut d'abord le principal objet d'Iſabelle & de Ferdinand, d'arrêter les crimes par la terreur; de raſer les forteresſes des ſeigneurs qui infeſtoient le pays; de révoquer les graces qui épuiſoient le tréſor; d'affranchir les peuples de l'oppreſſion des grands, & de les ſoumettre tous à l'autorité royale. Mais au milieu de ces ſoins utiles, nous les voyons établir par-tout, avec un zele violent, ce que le tribunal de l'inquiſition a de plus contraire aux droits de l'humanité, & aux maximes bienfaiſantes de l'évangile.

Torquémada & Mendoza rendent l'inquiſition atroce.

Torquémada, dominicain fougueux & cruel, avoit fait jurer à la reine, avant qu'elle fût reconnue, d'employer tout ſon pouvoir, ſi elle parvenoit au trône, pour exterminer les impies, juifs, muſulmans, hérétiques, magiciens. Le cardinal Mendoza, enflammé par le dominicain, ſe prévalut de ce ſerment. L'inquiſition fut établie avec des rigueurs juridiquement tyranniques, dont il n'y avoit pas encore d'exemples ſi barbares. Torquémada, devenu grand inquiſiteur, fit brûler en quatre ans ſix

mille perſonnes ; & ſon zele pourſuivit plus de cent mille citoyens. Une ſombre terreur, un fanatiſme farouche, s'emparerent des familles ; l'infame délation ſe transforma en vertu ; les moindres ſoupçons, de légeres imprudences, des fautes imaginaires & ſuppoſées, furent des titres pour empriſonner, flétrir, déſeſpérer une foule d'innocens.

Procédures odieuſes de ce tribunal ſans appel.

Les procédures les plus iniques décidoient de la fortune, de l'honneur & de la vie. L'accuſé ne connut jamais l'accuſateur, & ne lui fut jamais confronté. Il falloit qu'il devinât ſon crime. Enveloppé dans les pieges d'un interrogatoire captieux, il ſe reconnoiſſoit ſouvent coupable ſans ſavoir de quoi. Le témoignage des plus proches parens, des femmes de mauvaiſe vie, étoit admis, comme ſi l'on eût craint de manquer d'autres délateurs. Et quoique les calomniateurs duſſent porter la peine du talion ; quoique les inimitiés perſonnelles, & les folies ſuperſtitieuſes, multipliaſſent néceſſairement les accuſations fauſſes, il n'y avoit aucun exemple de calomniateur puni par le ſaint office. Nulle reſſource contre les jugemens de ce tribunal ; nul appel au ſouverain, protecteur de ſes ſujets.

Ses ſatellites.

On vit une infinité de ſatellites com-

blés de privileges, & des ſommes immenſes, employées pour le malheur de l'Eſpagne, plutôt que pour le triomphe de la foi. Ces affreux ſupplices, où les victimes étoient entaſſées, ces *auto-da-fé* qui font horreur au ſimple récit, furent des actes de religion, & des ſpectacles mêmes où les rois aſſiſterent volontiers. *Auto-da-fé.*

Si l'on penſe avec pluſieurs écrivains, que l'Eſpagne & le Portugal doivent ſe féliciter d'avoir banni de la ſorte le mahométiſme, le judaïſme ou l'héréſie, il faut donc abrutir la raiſon ou tyranniſer les hommes, il faut que le fer & le feu dévaſtent le monde, pour faire des chrétiens & des catholiques! Eſt-ce ainſi que la foi chrétienne s'eſt établie! Heureuſement pour les peuples, & j'oſe le dire, pour la religion, le gouvernement d'Eſpagne, qui devient tous les jours plus éclairé & plus humain, a beaucoup tempéré ces rigueurs, qu'inſpiroient les préjugés du ſiecle. L'hiſtoire nous apprendra combien de bleſſures profondes elles ont faites à l'état. Réflexion ſur ces rigueurs.

Ferdinand ſe trouva maître en 1479 des royaumes d'Arragon & de Sicile, par la mort de ſon pere Jean II. Quatre ans après, le jeune Phébus de Foix, roi de Navarre, étant mort, il demanda en mariage pour ſon fils Catherine, Ferdinand hérite de l'Arragon & de la Sicile.

Ses deſſeins ſur la Navarre.

ſœur & héritiere de Phébus ; il s'empara de Pampelune, afin de rendre la négociation plus efficace. Nous le verrons envahir ce royaume. Une politique artificieuſe, ſoutenue par les armes, augmentera ſans ceſſe la puiſſance de Ferdinand & d'Iſabelle.

CHAPITRE VIII.

Conquête du royaume de Grenade. — Expulſion des Juifs d'Eſpagne.

Les Maures de Grenade diviſés entre eux.

LE royaume de Grenade, ſeul reſte de la domination mahométane en Eſpagne, attiroit les regards des princes ambitieux, que le zele autant que l'intérêt ſembloit inviter à l'envahir. On s'étonne que les Maures n'aient pas profité des troubles de la Caſtille, ſous le dernier regne, & qu'ils ſe ſoient même ſoumis à payer tribut. Mais diviſés entre eux, ils s'affoibliſſoient tous les jours. Les diſcordes, qui augmenterent juſqu'à la fureur, cauſerent enfin leur ruine totale, comme celle de tant de fameux empires. Le roi de Grenade, Albohacen, eut à combattre un de ſes fils, & celui-ci un de ſes oncles. Tout étoit en proie aux guerres civiles, lorſ-

que Ferdinand & Iſabelle tournerent leurs forces contre cet état chancelant, qui, par les dons de la nature, auroit dû être le centre du bonheur.

Ferdinand & Iſabelle attaquent ce royaume avec ſuccès.

Après avoir demandé au pape Sixte IV une bulle de croiſade, & la permiſſion de lever un ſubſide ſur le clergé, (car la politique avoit encore beſoin de ces moyens), Ferdinand ſe mit à la tête des troupes en 1483. Il continua toujours la guerre avec des ſuccès rapides. Iſabelle l'accompagna dans pluſieurs expéditions. L'un & l'autre furent en danger de périr au ſiege de Malaga, ville importante défendue avec courage, & priſe en 1487. Ils forcerent Baza en 1489, après avoir perdu vingt mille hommes. Guadix & Almérie leur furent livrés par un des princes muſulmans, qui diſputoit la couronne; aſſez lâche & aſſez aveugle, pour vouloir à ce prix détourner leurs armes contre ſon rival. Enfin Iſabelle & Ferdinand aſſiegent Grenade en 1491. Un horrible incendie conſume leur camp; pour n'être plus expoſés à pareil déſaſtre, ils font conſtruire dans le même endroit une ville, à l'épreuve de feu, & cet ouvrage ſe trouve fini en moins de trois mois. C'eſt la ville de *Santa-Fé*, encore ſubſiſtante. Les aſſiégeans n'y manquoient de rien,

1491. Siege de Grenade.

tandis que les assiégés souffroient toutes les rigueurs de la disette : la place fut réduite à l'extrêmité.

Le roi maure capitule lâchement.

Alors un enthousiaste musulman ranima par son éloquence les courages abattus. Vingt mille hommes, que ses discours enflammerent, se montroient résolus de le suivre & de tout oser. Il semble qu'on auroit dû profiter de leur ardeur. Mais Abo-Abdéli, qui avoit détrôné son pere Albohacen, craignant au contraire les effets de cette fermentation, se hâta de capituler. Il obtint pour lui des places & des revenus dans les Alpujarras, montagnes très-fertiles; & pour les habitans, la sûreté de leurs biens, l'usage de leurs lois & l'exercice de leur religion. Chargé des malédictions de son peuple, il jetta un profond soupir, en tournant ses yeux sur la belle capit le qu'il abandonnoit. *Tu as raison*, lui dit sa mere, *de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su garder en homme de cœur une telle ville.* Ainsi finit en Espagne l'empire des Arabes, fondé environ depuis huit cents ans.

Reproches de sa mere.

1492. Expulsion des Juifs, pour les dépouiller

Plus cette conquête étoit utile & glorieuse, plus on doit s'étonner de la politique également funeste & injuste, qui expulsa les Juifs immédiatement après,

En butte à la haine & au mépris des Chrétiens, ils s'en dédommageoient par leur induſtrie ; ils trouvoient dans les richeſſes une compenſation de l'honneur ; & ſeuls faiſant le commerce, y joignant de groſſes uſures, ils poſſedoient preſque tout l'argent de la nation. Les nobles ruinés s'allioient avec eux par des mariages, ainſi qu'avec les Mahométans, mais n'en étoient pas moins leurs ennemis. Des imputations abſurdes, telles que les haines religieuſes en firent de tout tems, allumoient la rage populaire. Le gouvernement ſe laiſſa entraîner ſoit par un zele aveugle, ſoit par un intérêt mal entendu. On ordonna aux Juifs d'évacuer le royaume. On leur accorda ſix mois pour vendre leurs biens, mais on leur défendit, ſous peine de mort, d'emporter de l'argent, de l'or & des pierreries, c'eſt-à-dire, qu'on les chaſſa pour les dépouiller.

Ce décret fit perdre à l'Eſpagne plus de trente mille familles, faiſant au moins cent cinquante mille perſonnes. Avec elles s'enfuirent l'induſtrie, les arts & le commerce. Il en fut de cette injuſtice comme des altérations de monnoie, qui ruinoient les princes en leur procurant une reſſource momentanée. Les dépouilles des Juifs paroiſſoient un

Cette violence ruine l'état.

très-grand bien. L'état cependant tomba tout à coup dans la misere. Rien ne suppléa aux fortes contributions qu'ils payoient ; & l'on ne sut où trouver le nécessaire, parce qu'on le tenoit de leurs mains laborieuses. N'y avoit-il donc pas moyen de réprimer l'usure des Juifs, sans se priver du commerce ? Si l'on vouloit être injuste, ne falloit-il pas au moins prendre des mesures pour prévenir les inconvéniens de l'injustice ? Encore l'injustice auroit-elle produit son effet, beaucoup plus de mal que de bien ; comme toutes les violences commises sous prétexte de religion.

Ce que devinrent les Juifs.

Le Portugal gagna environ quatre-vingt mille sujets, par l'expulsion des Juifs d'Espagne. Quinze mille se retirerent en Afrique, où ils reçurent des traitemens plus cruels qu'en Espagne. Les Maures, dit-on, les éventroient pour tirer de leurs entrailles l'or qu'ils avoient avalé. Il en revint quelques milliers, qui feignirent d'embrasser le christianisme. L'inquisition étendit principalement sur eux ses mains sanguinaires. On pouvoit la regarder comme un fléau inventé par les ennemis de l'Espagne, pour dépeupler le royaume.

Ne craignons pas de joindre à ces calamités publiques la découverte du

nouveau monde, faite l'année même que les Juifs furent chaſſés. Je la renvoie à l'époque ſuivante, où le regne de Ferdinand & Iſabelle offrira encore des traits mémorables. Il nous reſte quelques points à obſerver ſur ce qui intéreſſe d'avantage l'eſprit humain.

CHAPITRE XI.

Obſervations générales.

Révolution générale, qui commence dans le quinzieme ſiecle.

TOUT change ou ſe prépare au changement, dans le cours du quinzieme ſiecle, parce que les hommes ſortent d'une longue léthargie, qu'ils exercent les facultés de leur ame, & que des inventions nouvelles ouvrent une nouvelle carriere aux idées. On verra que la bouſſole, trouvée par haſard depuis long-tems, mais long-tems inutile faute d'en chercher l'uſage, a ſeule produit une immenſe révolution.

Art militaire différent.

L'invention de la poudre commençoit à changer l'art militaire, & le changement devoit être plus conſidérable, à meſure qu'on étendroit cette fatale découverte. La chevalerie n'avoit plus la même force dans les armées, ni par conſéquent le même luſtre dans l'é-

Décadence de la chevalerie

tat. Elle perdit encore beaucoup par l'établiſſement des ordres de la Jarretiere, de la Toiſon d'Or, de ſaint Michel, &c. Ces décorations flattoient davantage la vanité ; elles attachoient les ſeigneurs à la cour des princes. Ceux-ci cherchoient tous les moyens de rétablir ou d'accroître leur autorité.

Politique plus cultivée mais avec des raffinemens funeſtes.

Il eſt facile d'obſerver, particuliérement en France, les progrès de la politique depuis que la ſcience du droit étoit en honneur. Les juriſconſultes, les parlemens, quoique imbus encore d'opinions fauſſes, avoient introduit les principes les plus favorables à la monarchie. En négociant ou en luttant avec la cour de Rome, on s'étoit accoutumé aux affaires épineuſes. Peut-être avoit-on puiſé dans cette ſource les raffinemens de ruſes, qui ſe changerent bientôt en ſyſtême. On voit les puiſſances de l'Europe étendre leurs vues de toutes parts, former des ligues & des alliances ; mais on voit la perfidie devenir un art dans les plus grandes affaires. Louis XI & Ferdinand le Catholique mirent leur gloire à tromper. La contagion devint générale. Ce fut un jeu de déshonorer le trône & l'autel par l'impoſture. Ce qu'il y a de plus inviolable, les traités & les ſermens, on en

fit un piege pour ſurprendre ſes ennemis ſous le voile de l'amitié, ſans conſidérer que c'étoit le moyen de s'attirer des ennemis ſans nombre, & de n'avoir que des amis infideles. La fourberie a le ſuccès d'un moment : les ſuites en ſont toujours dangereuſes. Mille faits le démontreront juſqu'à nos jours.

C'eſt ici plus que jamais le tems des crimes infames, des aſſaſſinats, des empoiſonnemens. On les regarde comme une production de l'Italie, où la fureur & la foibleſſe des partis les y rendoient fort communs. La politique italienne, certainement infectée de tous les vices du bas empire, infecta les cours de l'Europe par ſes exemples & par ſes leçons. Inſenſiblement la morale diſparut, & avec elle la ſûreté du commerce, de la vie. L'impiété, jointe à la ſuperſtition, effaça les premiers principes du devoir. Pourquoi le paſſage de la barbarie à la culture des talens ne fit-il, en pluſieurs choſes, que ſubſtituer aux vices brutaux, des vices plus raffinés & plus funeſtes ? parce que la ſaine raiſon ne guida point les eſprits ; parce qu'en ſe ſubtiliſant, ils ſuivirent la pente des paſſions ; parce qu'enfin les gouvernemens ſont les mœurs publiques, & qu'en général ils rapportoient tout à la fortune.

Les crimes ſe multiplient ; pourquoi.

L'imprimerie, très utile, malgré l'abus qu'on en devoit faire.

L'imprimerie, inventée à Strasbourg en 1440 par Jean Guttemberg, perfectionnée à Mayence par Jean Fuſt & Pierre Scoëffer, devoit répandre également & les vérités & les erreurs. Mais elle doit être comptée parmi les grands biens, quelque abus qu'on ait pu en faire; car l'ignorance multiplie d'elle-même les erreurs, au lieu que la vérité ne perce qu'à travers une infinité d'obſtacles. Si, même avec le ſecours des livres, ſes progrès ſont lents & incertains, que ſeroit-ce ſans un tel ſecours, dans les ténébres de l'ignorance? Un des principaux abus de l'imprimerie ſera de fournir des alimens au fanatiſme des ſectaires; mais ce fanatiſme n'avoit déja que trop d'alimens avant elle. Par elle ſeule, au contraire, ſe communiqueront de proche en proche les principes de raiſon & de morale, qui détruiront à la fin la rage des ſectes. Quel avantage pour l'humanité!

Cette invention admirable fut calomniée

Un bourgeois de Harlem nommé Kuſter, avoit déja imprimé en gravant ſur le bois les pages entieres, comme les Chinois le pratiquoient depuis pluſieurs ſiecles. Cette méthode eſt aux caracteres mobiles de fonte, à-peu-près ce que les hiéroglyphes ſont aux lettres alphabétiques. L'invention de l'impri-

merie parut ſi merveilleuſe, que les premiers qui en apporterent des eſſais à Paris paſſerent pour magiciens. On étoit alors ſorcier, dès qu'on étonnoit le vulgaire. Le parlement lui-même ſe laiſſa prévenir d'abord. Toute nouveauté utile fut un monſtre aux yeux de la prévention.

On attribue fauſſement aux Grecs la renaiſſance des lettres.

S'il falloit attribuer la renaiſſance des lettres à une cauſe étrangere, ce ſeroit plutôt à l'imprimerie, qu'aux Grecs échappés de Conſtantinople. Quelques ſavans fugitifs, comblés de bienfaits, ſur-tout par Côme & Laurent de Médicis, enſeignerent le grec ou en inſpirerent le goût. Sans doute la littérature y gagna. Mais auparavant la carriere étoit ouverte : on cultivoit la poéſie & l'éloquence ; on étudioit les modeles de l'ancienne Rome. Térence, Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, &c. n'auroient-ils donc pas ſuffi pour donner les idées du beau ? n'auroient-ils pas formé les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens du quinzieme & du ſeizieme ſiecles ?

Les langues ſavantes firent d'abord plus de pédans que de gens de

J'oſe le dire, les langues ſavantes furent moins, au commencement, une ſource de goût & de lumieres, que d'érudition grammaticale. L'étude des mots détourna de celle des choſes. Un

pédantiſme, hériſſé de minuties & de citations ridicules, caractériſoit la plupart des nouveaux ſavans. Ils compilerent, ils commenterent, ils imiterent en eſclaves laborieux : ils ne penſerent point. Leur travail devoit faciliter aux vrais génies les connoiſſances, dont ils pouvoient avoir beſoin. Mais ſe perſuader, comme on le faiſoit, que l'étude des anciens tenoit lieu de tout, adorer juſqu'à leurs défauts, prendre leurs jugemens pour des oracles, n'imaginer rien de bon que ce qui leur reſſembloit, copier ſuperſtitieuſement leur langue : c'étoit le moyen, non de perfectionner le goût & la raiſon, mais d'en retarder les progrès.

On négligea malheureuſement les langues vulgaires.

Il auroit fallu cultiver les langues vulgaires en étudiant les langues mortes. Quand l'Italie ſuivit cette route, elle eut d'excellens auteurs. Elle n'eut guere que des *cicéroniens* ſans idées, ou de lourds compilateurs, lorſqu'elle en ſuivit une contraire. Les autres nations furent long-tems au-deſſus d'elle, tant que le pédantiſme empêcha les gens de lettres d'écrire dans la langue nationale, d'éclairer par-là le public, & de s'inſtruire eux-mêmes à ſon école. Commines & Montrelet, dont les hiſtoires nous intéreſſent encore dans un jargon

ſuranné, auroient excité l'émulation des écrivains de France, ſi l'on avoit vu que le grec & le latin, en fourniſſant des modeles, devoient apprendre à mieux penſer & à mieux écrire dans ſa propre langue.

Préjugés de l'école.

Les diſputes de l'école, qui devenoient toujours des affaires de religion & d'état, ſont une triſte preuve de l'eſclavage où la raiſon étoit pour longtems enchaînée. Ariſtote, condamné dans le treizieme ſiecle, par des ſentences eccléſiaſtiques, rétabli par d'autres ſentences auſſi raiſonnables, régnoit ſouverainement ſur les docteurs. Un légat, réformant l'univerſité de Paris, vers le milieu du quinzieme ſiecle, avoit fait une loi d'enſeigner la doctrine de ce philoſophe. On ne la connoiſſoit que par les commentaires des Arabes. Ainſi, Averroès, au nom d'Ariſtote, dictoit des oracles dans les écoles chrétiennes. La phyſique, la morale, la théologie même, étoient en quelque ſorte aſſervies à ſes idées inintelligibles. Toutes les ſectes ſe fondoient ſur ſon autorité, comme ſur celle de l'écriture ſainte. On citoit également l'écriture & Ariſtote; & ce bizarre mêlange, qui dégradoit la religion, faiſoit un monſtre de la philoſophie.

Ariſtote y regne.

Disputes ridiculement sérieuses des réalistes & des nominaux.

Deux sectes absurdes, les *réalistes* & les *nominaux* : les premiers défendant les *essences* & d'autres abstractions, comme des êtres réels ; les derniers combattant cette chimere par de fausses subtilités, se déchiroient avec fureur, & invoquoient, outre les anathêmes de l'église, les secours du bras séculier. Louis XI se déclara contre les nominaux ; il fit enchaîner leurs livres. La dispute n'en devint que plus ardente, selon la coutume. Ces livres sortirent de captivité ; on continua de se battre. Si Descartes n'étoit enfin venu, peut être se battroit-on encore pour de pareilles inepties.

Disputes des Thomistes & des Scotistes plus sérieuses.

En même tems les Thomistes & les Scotistes, ou les dominicains & les franciscains, troubloient le monde par leurs querelles opiniâtres. Les uns nioient l'immaculée conception de la Vierge, les autres vouloient en faire un dogme nouveau. Les uns donnoient des stigmates à sainte Catherine de Sienne, religieuse de leur ordre ; les autres soutenoient que ce privilege n'appartenoit qu'à saint François, leur fondateur. Les uns avançoient que, pendant que Jesus-Christ fut au tombeau, la divinité n'étoit point séparée de son sang ; les autres l'en séparoient. Ils se taxoient sou-

vent d'héréſie les uns les autres ; faiſant d'une opinion de corps une regle univerſelle de croyance, autant qu'ils le pouvoient : car en théologie les ſyſtêmes tendoient là ordinairement.

Jérôme Savonarole, dominicain enthouſiaſte, célebre prédicateur de Florence, fut la victime de la rivalité des deux ordres. Il avoit déclamé contre le pape Alexandre VI, dont les ſcandales faiſoient horreur. On l'accuſa de mauvaiſe doctrine. Un de ſes confreres offre de le juſtifier, en ſubiſſant l'épreuve du feu. Un franciſcain offre de ſubir la même épreuve, pour démontrer qu'il eſt coupable. On y conſent, on fixe le jour. Le franciſcain tremble & ſe rétracte. Un autre prend ſa place, & recule auſſi. Enfin un frere lai du même ordre entre dans la lice. Les magiſtrats & le peuple de Florence accourent au ſpectacle. Les feux ſont allumés. Mais le dominicain s'aviſe fort à propos de ne vouloir y entrer qu'avec l'euchariſtie. On refuſe d'y conſentir, ſoit par reſpect pour le ſacrement, ſoit parce que le franciſcain s'y oppoſe ; & chacun ſe retire ſans avoir rien fait.

Savonarole accuſé d'héréſie.

Epreuve du feu, qu'on offre & qu'on refuſe de ſubir.

Savonarole n'en fut pas moins brûlé en 1498, avec deux autres dominicains. C'étoit un de ces hommes, moitié four-

Supplice de Savonarole.

bes, moitié fanatiques, qui abuſent de la crédulité populaire, pour établir leurs préjugés & leur domination. Commines rapporte qu'il avoit prédit l'événement de la bataille de Fornoue. Mais Commines ne raiſonne point ſur la prétendue prophétie.

Théſes de Pic de la Mirandole.

Tandis que des théologiens donnoient ces ſpectacles humilians pour l'eſprit humain, un prince ſouverain, encore très jeune, Pic de la Mirandole, ambitionnoit la réputation de docteur univerſel. En 1486, âgé de vingt-trois ans, il ſoutint à Rome des theſes ſur toutes les ſciences, théologie, mathématiques, phyſique, &c. ſans excepter la *cabale* (*) & la magie, dont on faiſoit, ainſi que de l'aſtrologie, une étude des plus ſérieuſes. Il avoit principalement étudié ſaint Thomas & Ariſtote. Cependant il n'échappa point aux cenſures.

Sa condamnation à Rome, & ſon apologie.

Ses theſes furent déférées à Innocent VIII, qui en condamna treize propoſitions. Pic écrivit ſon apologie, & n'eut pas de peine à confondre ſes accuſateurs. Un d'eux invectivoit contre la *cabale*, ſans en avoir aucune idée. Quelqu'un lui ayant demandé ce que c'étoit :

(*) Eſpece de ſcience abſurde & myſtérieuſe des Juifs.

On

On ſait bien, répondit-il, *que c'eſt un hérétique qui a blaſphémé contre Jeſus-Chriſt, & dont les ſectateurs portent le nom de cabaliſtes.* Ce prince, le prodige de ſon ſiecle, en fait de ſavoir, mourut à trente-trois ans. Il avoit obtenu l'abſolution d'Alexandre VI, & avoit renoncé à ſa ſouveraineté pour ſe livrer aux bonnes œuvres.

La cour de Rome n'étoit point réformée.

Il eſt toujours curieux & néceſſaire de conſidérer la cour de Rome, moins puiſſante qu'autrefois par la terreur des excommunications, mais non moins ambitieuſe; plus politique, plus forte par ſes domaines, & remuant encore l'univers par la religion ou par l'intrigue. Tous ces grands projets de réforme eccléſiaſtique, du chef & des membres, s'étoient évanouis en fumée. Quand même les décrets de Conſtance & de Bâle auroient attaqué le mal dans ſa racine, l'exécution en devoit être nulle, dès que les puiſſances ne s'en mêloient point. Que peuvent contre les mœurs, des lois qu'une aſſemblée fait en paſſant, & que les principaux chefs de la légiſlation ne veulent pas maintenir? quelle autorité pourroit les mettre en vigueur?

Conduite intéreſſée des papes. Calixte III

Auſſi l'hiſtoire repréſente-t-elle ici les papes toujours occupés de leurs intérêts, fort peu du bien de l'égliſe. Calixte III,

ſucceſſeur de Nicolas V, eſt parvenu au pontificat par la brigue : il ne ceſſe de prêcher la guerre contre les Turcs ; & ſous ce prétexte, il met à contribution les royaumes ; il équipe des galeres, il
Pie II. ne réuſſit à rien de bon. Pie II, ſucceſſeur de Calixte, eſt un politique ruſé, orgueilleux, qui s'efforce d'anéantir tout ce qu'il a jugé lui même néceſſaire dans le concile de Bâle, & qui donne l'exemple de ſacrifier la vérité à la fortune.
Paul II. Après lui, Paul II viole ſans pudeur les ſermens dont il s'eſt lié dans le conclave, où l'on avoit juré l'obſervation de pluſieurs regles, la plupart avantageuſe aux cardinaux : il appaiſe leurs murmures en leur donnant des bonnets rouges, & en flattant leur vanité par des bagaSixte IV. telles. Sixte IV s'eſt trop fait connoître dans la conjuration de Florence. Un de ſes principaux ſoins fut d'amaſſer de l'argent pour chaſſer le Turc, & d'employer ſes richeſſes à l'établiſſement de ſa famille. Les Romains pillerent ſon
Innocent VIII. palais après ſa mort. Innocent VIII, dont les mœurs étoient décriées, ſuivit exactement le même ſyſtême ; & ſon
Alexandre VI. ſucceſſeur Alexandre VI ſurpaſſa encore tout ce que l'on avoit vu en ce genre. Nous l'avons déjà obſervé, la conduite des papes entraînoit des conſéquences

infinies. Vertueux, ils auroient prévenu les plus grands maux, ils auroient fait les plus grands biens, à l'exemple des anciens modeles du pontificat; vicieux, à quoi n'expoſoient-ils pas l'égliſe, en troublant & en dépravant la ſociété?

Maux prochains.

Cependant les eſprits s'agitoient. L'héréſie de Wiclef & de Jean Huſſ avoit laiſſé une ſourde fermentation, qu'augmentoient la lecture, les diſputes, les ſcandales & la licence. Des matieres inflammables, raſſemblées ſous terre, comprimées & en mouvement, ſe feront bientôt paſſage; & leur exploſion terrible couvrira la terre de ruines & d'incendies.

rance, fortifioit cette erreur, en y mêlant la théologie. Comment des hommes, séparés de nous par les abymes de l'océan, pourroient-ils avoir la même origine que nous, descendre d'Adam & participer au bienfait de la rédemption? c'est ainsi que les théologiens raisonnoient depuis plusieurs siecles. Les mauvais philosophes, c'est-à-dire, presque tous les raisonneurs, n'avoient pas des idées plus justes. La convexité de la terre, que les anciens avoient connue, se présentoit à l'esprit comme une idée révoltante. Des êtres placés dans un hémisphere opposé au nôtre, marcheroient la tête en bas : quelle absurdité, s'écrioit-on ! Ainsi une vérité de fait se trouvoit au nombre des erreurs absurdes, des impiétés même. Grande leçon, soit pour les juges présomptueux, qui décident arrogamment sans connoître; soit pour les esprits pusillanimes, qui rampent dans l'esclavage des préjugés, sans se douter même que la raison ait quelque droit de s'en affranchir.

Si la bousſole n'avoit pas été inventée, peut-être l'illusion eût-elle été invincible. Une aiguille aimantée fraya la route des mers, suppléant aux astres qu'on n'apperçoit pas toujours, indiquant le pole

Invention de la bousſole.

plus exactement que l'étoile même polaire. Dès que les navigateurs eurent de guide sûr, ils devinrent capables de tout entreprendre. On en fit usage au quatorzieme siecle. Les isles Canaries avoient été découvertes auparavant par les Espagnols. C'étoit un nouveau motif d'espérance & de courage.

Don Henri excite les navigateurs en Portugal.

L'infant don Henri, fils de Jean II, roi de Portugal, excita, par son génie, au commencement du quinzieme siecle, l'ardeur de la navigation. Les Portugais se tournerent vers les côtes occidentales de l'Afrique. Ils doublerent le cap *Non*, regardé comme une barriere insurmontable, ils découvrirent l'isle de Madere en 1420, & y planterent des cannes de sucre; production des Indes, que les Arabes avoient apportée en Sicile & dans l'isle de Cypre, & qu'on transplanta depuis en Afrique.

Il obtint de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences.

Cet infant de Portugal crut devoir s'adresser à Rome, pour animer davantage une nation superstitieuse. Martin V seconda ses vues, en souverain de l'univers : il donna aux Portugais le droit de conquête, depuis le cap de Bojador, jusqu'aux extrêmités des Indes orientales; il y ajouta des indulgences plénieres pour ceux qui mourroient dans ces expéditions. De pareilles bulles étoient fort

inutiles au projet ; car les fatigues & les dangers auroient dû abattre peu à peu l'audace des conquérans, ſi une ſorte de fanatiſme n'eût rendu leur cupidité plus audacieuſe.

Découverte du cap de Bonne-Eſpérance.

Après la mort de Henri en 1461, les Portugais continuerent leurs entrepriſes. Ils paſſerent enfin l'équateur ; ils parvinrent à la pointe de l'Afrique, ils donnerent au cap des Tempêtes le nom de Bonne-Eſpérance ; & c'eſt alors en effet qu'on put eſpérer beaucoup de ces découvertes, juſqu'alors plus étonnantes que profitables.

CHAPITRE II.

Voyages de Chriſtophe Colomb au nouveau monde.

Conjectures & projets de Chriſtophe Colomb.

UN génie ſupérieur étendoit déjà ſes vues ſur l'autre hémiſphere. Chriſtophe Colomb, Génois, fixé à Liſbonne, frappé du ſuccès de tant de hardis navigateurs, donnant l'eſſor à ſes idées, réfléchiſſant à la figure de la terre, avec le ſecours d'une mauvaiſe carte de géographie, ſe perſuada que l'océan atlantique embraſſoit des terres inconnues ; ou qu'en naviguant toujours

vers l'oueſt, on trouveroit un paſſage à l'Inde & à la Chine. Cette derniere conjecture, quoique fauſſe, fut le germe de la plus grande découverte où les hommes ſoient parvenus. Mais ſi Colomb n'avoit pas eu le courage d'un héros, ſes vaſtes idées ſe ſeroient perdues parmi les chimeres.

Il eſt traité de viſionnaire à Gênes & ailleurs.

En bon citoyen, il propoſa d'abord l'entrepriſe à ſa patrie, comme un moyen d'enlever le riche commerce des Indes à Veniſe, qui le faiſoit par l'Egypte & la mer Rouge. Les Génois ne virent en lui qu'un viſionnaire. Les cours de France, d'Angleterre & de Portugal, auxquelles il s'adreſſa ſucceſſivement, ne le traiterent pas mieux. Ce grand homme, enflammé de l'enthouſiaſme qu'inſpirent les grandes choſes, & qui les produit, ne ſe rebuta point. Il dévora les railleries, les inſultes. Il agit en Eſpagne auprès de Ferdinand & d'Iſabelle; il eſſuya leurs refus pendant huit ans; il fut réduit, pour obtenir la permiſſion de leur chercher des royaumes, à mettre en jeu les reſſorts du zele de religion. Un cordelier, & deux autres gens d'égliſe, ébranlés par ſes diſcours, déterminerent Iſabelle à une entrepriſe qui pouvoit étendre la foi chrétienne. On manquoit d'argent. Elle ven-

Ce qui détermine la cour d'Eſpagne à l'employer.

dit ſes bijoux ; un particulier fit des avances ; enfin Colomb eut à ſes ordres trois petits vaiſſeaux avec le titre d'amiral.

1492. Premier voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique.

Il s'embarque, tranſporté de joie, le 3 août 1492. Après une longue & périlleuſe navigation, ſans ceſſe expoſé aux murmures & à la révolte de ſon équipage, il trouve une des iſles Lucayes. Il découvre bientôt les autres ; il découvre Cuba, Hiſpaniola ou Saint-Domingue ; il revient au bout d'environ neuf mois, avec de l'or & quelques Américains. Le préjugé étoit confondu. Ferdinand & Iſabelle comblerent d'honneurs celui qu'on avoit traité de fou avant le ſuccès. Ils le nommerent amiral des Indes occidentales, & lui confierent dix-huit vaiſſeaux pour un ſecond voyage, dont on attendoit de plus grands fruits. Colomb ſe remit en mer au mois de ſeptembre 1493. Ce nom d'*Indes occidentales*, donné à l'Amérique, rappelle une erreur dont il ne fut jamais détrompé. Il crut d'abord que le pays nouvellement découvert tenoit à l'Inde : il eſpéra toujours arriver par-là en peu de tems aux riches contrées où ſe portoient ſes deſirs.

Honneurs qu'il reçut à ſon retour.

Colonie d'Hiſpaniola ou Saint-Domingue.

Le moyen de profiter des découvertes étoit d'établir des colonies. L'iſle de

Saint-Domingue fixa ſon choix. Tout épouvantoit les ſauvages. Des hommes à cheval, avec leurs armes à feu, leur paroiſſoient des dieux terribles armés du tonnerre. Quelles idées devoient ils avoir de ces gros vaiſſeaux qui vomiſſoient les flammes & les foudres, comme des volcans mobiles à volonté? Colomb les ménageoit cependant avec ſageſſe; & il eut moins d'inquiétude de leur côté, que de celui des Eſpagnols eux-mêmes. Ceux-ci ſe flattoient de ramaſſer ſans travail l'or & l'argent. Un établiſſement pénible, une exacte diſcipline, tout les ſouleva contre l'amiral. Sa patience & ſa ſageſſe furent miſes aux plus rudes épreuves. Il venoit de découvrir la Jamaïque. Il trouva en arrivant ſa colonie révoltée, les Américains armés pour la détruire. Tandis qu'il ramenoit les uns, qu'il diſſipoit les autres, ſes envieux le calomnioient en Eſpagne. On envoya un ſurveillant pour le gêner & pour le contraindre. Il ſentit la néceſſité de repaſſer en Europe. Il s'y juſtifia ſans peine; mais ce ne fut qu'à force de ſollicitations, & après mille retardemens affectés, qu'il obtint quelques ſecours pour un troiſieme voyage.

Révolte des Eſpagnols contre Colomb.

Il va ſe juſtifier à la cour.

Colomb ſe remet en mer l'an 1498.

Il parvient au continent de l'Amérique. Il remonte quelque tems l'Orénoque ; mais cédant aux inquiétudes de l'équipage, il abandonne sa découverte, & gagne Saint-Domingue, après avoir trafiqué sur les côtes avec différens sauvages, moins par intérêt que dans la vue de connoître le pays & les habitans. Ces bons Américains s'estimoient heureux de donner leurs perles & leur poudre d'or en échange, pour de morceau de verre ou pour des petits ouvrages d'étain.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Arrivé à Saint-Domingue, il éprouva de nouveau les noirceurs de l'ingratitude & de l'envie. Ses ennemis triomphoient à la cour en son absence. Un gouverneur arriva pour le remplacer : cet officier n'eut pas honte de le charger de fers, de l'envoyer comme un criminel en Espagne. L'injustice étoit trop criante : elle eut les mêmes suites que la premiere. Colomb fut mis à la tête d'une flotte, fit un quatrieme voyage en 1502, trouva encore des persécuteurs & des ingrats, & découvrit cependant l'isthme de Darien. Mais ayant essuyé une violente tempête, il relâcha à la Jamaïque.

Nouvelles injustices qu'il éprouve.

C'est-là que, dépourvu de vivres, environné de séditieux, il se sauva par ce coup de génie si célebre. Sachant

Usage qu'il fait d'une éclipse.

qu'une éclipſe de lune étoit prochaine; il menaça les ſauvages de la plus terrible vengeance, s'ils lui refuſoient des proviſions; & leur déclara, pour preuve de ce qu'ils avoient à craindre, que la lune perdroit ſa lumiere. Dès que l'éclipſe fut commencée, les Américains accoururent ſaiſis de frayeur, ils s'eſtimerent trop heureux de le fléchir par les ſecours qu'il demandoit, & d'obtenir que la lune les éclairât comme auparavant.

Fin malheureuſe de ce grand homme.

De retour en Eſpagne, Colomb ne trouva plus la reine Iſabelle ſa protectrice. Ferdinand lui donna de belles paroles, ſans aucun effet. Il mourut accablé de chagrins & d'infirmités en 1506. On admire ſa conſtance à ſervir une cour ingrate, dont il reçut tant de dégoûts: on doit admirer auſſi ſon humanité envers les ſauvages, qu'il traita preſque toujours avec des ménagemens pleins de ſageſſe.

Barbaries contre les ſauvages.

Après lui une barbarie ſanguinaire ſe déchaîna contre ces malheureux. Ils furent entiérement exterminés à Saint-Domingue & à Cuba, ſoit par les armes, ſoit par des travaux inſupportables. On lâchoit même des dogues pour les dévorer. Eſt-il étonnant qu'un cacique ou chef de ſauvages ait répondu au miſſionnaire, qui l'exhortoit à gagner le

paradis par la patience : *Je ne veux point de votre paradis, s'il y a des Eſpagnols* ? Mais remarquons en général que les colonies ne furent guere compoſées, au commencement, que de la plus vile partie de la nation, de miſérables ſans principes, ſans mœurs, ne reſpirant que meurtres & brigandages. Preſque toutes les colonies européennes ont été de même nature dans leur origine. Les crimes de l'Europe devoient donc, pour ainſi dire, ſe déborder ſur tous les pays où l'audace alloit chercher des richeſſes.

Amérie Veſpucci s'attribue injuſtement la découverte du nouveau monde.

Le bruit des voyages de Colomb excita l'émulation, ou plutôt l'avidité d'une foule d'aventuriers. Americ Veſpucci, Florentin, commandoit un de leurs vaiſſeaux. Il s'attribua l'honneur d'avoir découvert le nouveau monde en 1498, cinq ans après le premier voyage de Chriſtophe Colomb. Quand celui ci n'auroit pas trouvé le continent, ſa gloire ne devroit-elle moins éclipſer ceux qui n'ont fait que ſuivre ſes traces ? Cependant l'Amérique porte le nom du Florentin, peu digne de l'immortalité : tant la réputation même eſt ſujette aux caprices de la fortune ! Mais un mot n'en impoſe point aux juſtes eſtimateurs du mérite.

Prétentions de quelques Anglois à cette découverte.

Quelques Anglois ont prétendu que Madoc, prince de Galles, au douzieme ſiecle, avoit le premier pénétré dans le nouveau monde, où il étoit mort. Ce fait, beaucoup moins prouvé que celui des Danois norwégiens, reſſemble trop aux fables inventées par l'orgueil des nations.

Les Eſpagnols & les Portugais ſe diſputent leurs droits étranges de conquête.

Ferdinand & Iſabelle n'avoient pas manqué de ſolliciter à Rome le droit de conquête, ſur les pays découverts & à découvrir. Ils l'avoient obtenu aiſément; les papes, en donnant ce qui ne leur appartenoit point, faiſoient des conquêtes pour eux-mêmes. Jean II, roi de Portugal, voulut cependant partager avec les Eſpagnols une proie ſi conſidérable. La flotte qu'il équipoit dans cette vue, devint donc une matiere de procès. Alexandre VI, fut juge entre les deux couronnes, & leur fixa des limites en 1493 par la ligne de *marcation*. Cette ligne paſſoit à cent lieues de Madere, des Açores & du Cap-Verd. L'année ſuivante, il fallut tracer une autre ligne, qu'on appella de *démarcation*, & qui paſſoit par les Canaries. On partageoit ainſi le monde inconnu entre l'Eſpagne & le Portugal; on donnoit l'occident aux uns, l'orient aux autres, & l'on ne penſoit pas que ce qui étoit l'orient d'un

Alexandre VI termine ſingulierement le procès.

côté du globe, étoit de l'autre côté l'occident. Chacun prévoit l'inſtabilité de ces réglemens; ils ſembloient réaliſer, pour les papes, l'empire du monde.

CHAPITRE III.

Conquêtes des Portugais en Aſie. — Le Mexique & le Pérou conquis par les Eſpagnols.

AUTANT les découvertes des Portugais avoient aiguillonné le génie de Chriſtophe Colomb, autant celles de Colomb excitèrent les Portugais à tenter de nouvelles entrepriſes. L'exemple & le ſuccès furent toujours les mobiles de l'eſprit humain. En 1497, Emmanuel I, roi de Portugal, plein de grandes idées comme ſes ancêtres, envoya aux Indes Vaſquez Gama, avec cent ſoixante hommes d'équipage, tant ſoldats que matelots. Pourquoi ſi peu de monde ? c'eſt que les craintes égaloient encore ou ſurpaſſoient les eſpérances. Gama ſurmonte tous les périls de l'Océan, fait le tour de l'Afrique; il aborde au Mozambique, à Calicut, dans les Indes orientales, & revient deux ans après rendre compte de ſes découvertes.

Les Portugais vont aux Indes par l'Océan.

Leurs conquêtes en Aſie.

Elles étoient de nature, ainſi que la navigation d'Amérique, à changer toute la face de l'Europe, par les tréſors qu'elles aſſuroient aux maîtres de l'océan. Bientôt la nouvelle route attira une infinité de Portugais. Leurs capitaines, ſurtout Alphonſe Albuquerque, porterent la terreur au fond du Levant. Goa, Malaca, Ormus, l'iſle de Ceïlan, fertile en cannelle & en pierres précieuſes; les iſles Moluques, où vient le girofle, furent en grande partie leurs conquêtes. Ils bâtirent Macao dans la Chine; ils pénetrerent juſqu'au Japon: ils établirent un commerce immenſe, qui ruina celui des Vénitiens; ceux ci ne pouvant donner au même prix les marchandiſes de l'Inde, qu'ils tiroient d'Alexandrie.

Barbarie & ſuperſtition dans ces vaſtes entrepriſes.

Toutes ces entrepriſes, au premier coup d'œil, ſont admirables. Mais ſi l'on penſe qu'elles irriterent la ſoif de l'or, juſqu'à faire oublier les vrais biens de la ſociété & de la nature; qu'elles firent couler des flots de ſang, même au nom de Jeſus-Chriſt; que les aventuriers cruels, le crucifix à la main, maſſacrerent des millions d'hommes, ſous prétexte d'établir le chriſtianiſme qu'ils déshonoroient; qu'une ſuperſtition inſenſée ne les rendit pas moins féroces qu'une inſatiable avarice, on admirera

d'une part des prodiges d'induſtrie & de courage, & l'on déplorera de l'autre des excès dignes d'horreur. Les miſſionnaires ont mêlé beaucoup de miracles au récit de ces conquêtes : il eſt aiſé d'y reconnoître l'eſprit des croiſades; il eſt aiſé d'y reconnoître les mœurs ſanguinaires & les préjugés odieux, ſi longtems funeſtes au genre humain.

Tout étoit ſauvage en Amérique excepté le Mexique & le Pérou.

Pour réunir dans un même tableau des objets de même nature, qui d'ailleurs ne ſe lient point encore au ſyſtême général de l'Europe, anticipons un peu ſur le tems : ſuivons les Eſpagnols au Mexique & au Pérou. Le reſte de l'Amérique étoit peuplé de ſauvages. Ici l'on voit deux grands empires, où les arts ſont cultivés, où les mœurs ſont douces, où regne une ſorte de magnificence. On les voit conquis par une poignée d'aventuriers ; & la monarchie eſpagnole s'accroît tout à coup d'une maniere prodigieuſe, ſans que les rois faſſent pour cela le moindre effort. Il n'y a peut-être aucun phénomene ſi ſingulier en fait de fortune.

Empire du Mexique.

L'empire du Mexique, comme ceux de l'ancien monde, s'étoit formé par des conquêtes. Le peu d'antiquité qu'on lui donne ſemble prouver que la ſociété y avoit fait des progrès rapides. Mais

les premiers auteurs, qui ont écrit sur le Mexique & le Pérou ; méritent-ils assez notre confiance ? où avoient ils trouvé des mémoires, puisque l'écriture étoit inconnue dans le pays ? Mauvais critiques, exagérateurs par vanité, & par le penchant, trop naturel, à débiter des mensonges sur les contrées inconnues ; à peine aujourd'hui peut-on croire une partie des faits qu'ils rapportent comme récens, où des choses mêmes qui devoient alors frapper les yeux. Selon eux, Mexico, capitale du Mexique, peuplé d'environ soixante mille familles, renfermoit des établissemens & des ouvrages dignes d'un peuple civilisé : marchés, tribunaux, écoles pour la jeunesse, maisons de pierre, temples & palais ornés de colonnes & brillans d'or, arsénaux remplis d'armes offensives & défensives, jardins de plantes médicinales, &c. Selon eux, les Mexicains connoissoient l'année de trois cents soixante-cinq jours ; ce qui suppose des progrès en astronomie.

Fernand Cortez y pénetre avec très-peu de monde.

Sous le regne de Charles-Quint, Velasquez, gouverneur de l'isle de Cuba, forme le projet d'enlever quelque portion de ce vaste continent. Il confie l'entreprise à Fernand Cortez, homme habile & courageux, capable d'exécu-

ter de grandes choſes avec de petits moyens. Celui-ci, n'ayant que cinq cents hommes de pied, & quelques chevaux, s'embarque en 1519, pénetre dans le golfe du Mexique, bâtit la Véra-cruz. Il force la république de Tlaſcala de lui donner du ſecours, & s'avance hardiment juſqu'à la capitale de l'empire. La terreur devançoit toujours les Eſpagnols. Leurs vaiſſeaux, leurs chevaux, leur artillerie, leur armure de fer, étoient pour les Américains des choſes ſi nouvelles & ſi effroyables, que ſans être ſimples comme les ſauvages, on devoit d'abord naturellement ſuppoſer, dans cette eſpece d'hommes, quelque choſe de bien ſupérieur aux forces humaines.

Terreur qu'il inſpire.

Montezuma, onzieme empereur du Mexique, ſe vit obligé de recevoir honorablement des hôtes dangereux, dont il n'avoit pu ſe débarraſſer par ſes offres & ſes artifices. Il le combla de careſſes. Mais leur général apprit bientôt qu'on avoit attaqué ailleurs les Eſpagnols, qu'on en avoit bleſſé & même tué quelques-uns. Il eut l'audace d'arrêter l'empereur au milieu de ſa capitale ; il le força de ſe reconnoître vaſſal de Charles-Quint, roi d'Eſpagne ; il exigea pour tribut d'immenſes tréſors : il com-

Il force l'empereur Montezuma de ſe ſoumettre.

mandoit en maître abſolu au maître d'une vaſte monarchie.

On veut envain le dépouiller du commandement.

Cependant Vélaſquez, brouillé avec Cortez depuis ſon départ, envoie une petite armée, ſous les ordres de Narvaez, pour le dépouiller du commandement. Sans s'étonner du péril, Cortez laiſſe à Mexico quatre-vingts hommes ; il marche avec le reſte de ſes troupes contre Narvaez, ſon ennemi ; il le ſurprend, le fait priſonnier, & attire ſous ſes drapeaux l'armée, qui devoit le punir comme un rebelle.

Une violence révolte les Mexicains

En ſon abſence, les Eſpagnols avoient maſſacré dans un temple pluſieurs Mexicains illuſtres, ſous prétexte de quelques conſpiration : cette barbarie avoit excité un ſoulevement général. Cortez arrive, attaque les Mexicains, en fait un carnage affreux, mais ne les diſſipe point. La moindre perte étant pour lui conſidérable, il oblige Montezuma de paroître, & d'ordonner à ſes ſujets la ſoumiſſion.

Fin tragique de Montezuma.

Ce malheureux prince, qu'on idolâtroit auparavant, n'étoit plus regardé par la multitude que comme un eſclave. On l'inſulta de paroles ; on lui lança une pierre. Il fut bleſſé, & mourut peu de jours après, ſans avoir voulu permettre qu'on le penſât. (1520.)

Guatimozin, gendre de Montezuma, parvenu à l'empire, entreprit de chaſſer les Eſpagnols. Il les aſſiégea dans Mexico, & rompit les chauſſées qui uniſſoient au continent cette ville, ſituée au milieu d'un lac. Les vivres manquoient dans la place. Cortez, à la faveur de la nuit, vint à bout de ſe retirer, en ſurmontant toute ſorte d'obſtacles & de périls. Les cadavres des Mexicains lui ſervirent de ponts en quelques endroits. Plus de deux cents Eſpagnols perdirent la vie dans un combat nocturne. Ils n'avoient pas encore eſſuyé un pareil déſaſtre en Amérique.

Cortez aſſiégé dans Mexico.

Si Cortez avoit eu moins de reſſources dans ſon génie & dans ſon courage ; ſi la ſupériorité des Européens avoit été moins étonnante, le Mexique échappoit au joug étranger. Mais le général reparut bientôt pour aſſiéger la capitale. Il avoit une infinité d'Américains ſous ſes drapeaux. Il avoit fait conſtruire douze brigantins pour ſe rendre maître du lac. Guatimozin, auſſi prudent que brave, vouloit accepter des propoſitions de paix. Les prêtres s'y oppoſerent au nom de leurs dieux, promettant la victoire à ceux qui défendroient l'ancien culte. Ce fanatiſme ne tint point contre le canon des Eſpagnols. Malgré

Il rentre vainqueur dans cette ville, & ſubjugue l'empire.

les efforts héroïques & les ſtratagêmes de l'empereur, Mexico fut pris en 1521, & l'empire entier fut ſubjugué. C'eſt aujourd'hui la Nouvelle-Eſpagne, comprenant plus de deux cents lieues de pays du nord au ſud.

Supplice de l'empereur Gautimozin.

Guatimozin étoit priſonnier, & Cortez le traitoit avec modération. Des ſcélérats avides mirent ce prince à la torture, pour lui faire avouer où il avoit caché ſes tréſors. Un Mexicain, compagnon de ſon ſupplice, jettant les hauts cris; *Et moi*, lui dit-il, *ſuis-je ſur des fleurs*? Cortez ſurvint, le délivra; mais il le fit pendre trois ans après, ſous prétexte de conſpiration.

Cortez mal récompenſé.

Le conquérant du Mexique eſſuya des chagrins comme Colomb. La haine & l'envie s'attacherent à ſes pas. Charles-Quint lui ôta ſon gouvernement, lui donna un marquiſat en Eſpagne, & d'ailleurs le négligea. S'il faut en croire le célebre Las-Caſas, dominicain, évêque de Chiapa, Cortez avoit fait périr quatre millions d'Américains dans le Mexique. Il eſt trop certain que les Eſpagnols répandirent par-tout des fleuves de ſang. Les victimes humaines, qu'ils reprochoient à ce peuple d'immoler, juſtifioient d'autant moins leurs barbaries, qu'ils ſe vantoient toujours de

de combattre pour la plus douce des religions. Mais Las-Caſas a beaucoup exagéré. En louant ſon enthouſiaſme pour les Américains, qu'il vouloit affranchir d'une odieuſe ſervitude, on eſt étrangement ſurpris de la propoſition qu'il fit à la cour d'employer des eſclaves negres dans les colonies. Ce projet fut adopté; comme ſi l'eſclavage des negres ne répugnoit pas de même à la nature.

Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou.

Un autre empire, où l'or & l'argent étoient auſſi communs que le fer l'eſt en Europe, accrut tout à coup la monarchie eſpagnole. Des aventuriers en firent aiſément la conquête, pour un roi qui n'y penſoit point. Pizarro, Almagro, & un prêtre nommé Luques, ayant entendu parler du Pérou, formerent enſemble le deſſein de l'envahir. Les ſermens & les cérémonies religieuſes cimenterent leur union, juſqu'à ce que la jalouſie les pût diviſer, comme il arriva bientôt. Après quelques tentatives infructueuſes, les arts meurtriers de l'Europe produiſirent l'effet ordinaire.

Les Incas; leurs ouvrages, &c

L'empire du Pérou obéiſſoit à des maîtres, qu'on appelloit Incas. Le premier de tous paſſoit pour fils du ſoleil. Sa puiſſance s'étoit établie par la ſuperſtition, ainſi que par les armes. Ata-

hualpa ou Atabalipa, douzieme empereur de cette race adorée comme divine, régnoit alors par uſurpation, ayant enlevé la couronne à ſon frere; ce qui étoit une ſource de diſcordes. On prétend que leur pere avoit fait conſtruire, à travers des montagnes & des précipices, un grand chemin de Cuſco à Quito, eſpace d'environ cinq cents lieues. A chaque demi lieue, étoient des meſſagers toujours prêts à porter les ordres du prince. On ajoute beaucoup de merveilles peu croyables ſur la population du Pérou, ſur le nombre & la magnificence des villes, des palais, &c. Sous la plume de Garcilaſſo de la Véga, tout eſt merveilleux; mais il ne reſte aucun veſtige de tant d'ouvrages ſuperbes.

Mœurs des Péruviens. Les mœurs des Péruviens étoient douces, pures & ſimples. Ils avoient dans leur culte une pratique barbare; ils meurtriſſoient des enfans, pour arroſer de leur ſang une eſpece de pain béni qui ſe diſtribuoit dans le temple: mais la ſuperſtition eſt toujours par quelque endroit oppoſée aux mœurs. Les Incas exerçoient le pouvoir le plus abſolu, & s'étoient cependant montrés les peres du peuple. Autre eſpece de contradiction.

Particularités de cette conquête. Dès que les Eſpagnols eurent pénétré dans ce pays, en 1531, ils envoyerent,

ſelon leur coutume, des ambaſſadeurs offrir leur amitié. Atahualpa les reçut bien ; il alla au-devant de Pizarro. Le moine Valverde lui débite un ſermon ſur nos myſteres, le menace de l'enfer, s'il endurcit ſon cœur à la grace, s'il refuſe de ſe ſoumettre au pape & au roi d'Eſpagne. Après ce diſcours, mal rendu par l'interprête, & incompréhenſible pour l'Inca, Valverde lui préſente ſon bréviaire, comme contenant la preuve des vérités qu'il vient de dire. Ayant porté le livre à ſon oreille, le prince répond, *cela ne dit rien*, & il le jette à terre. *Aux armes*, s'écrie le moine, *ces chiens inſultent la loi de Dieu.* L'action s'engage auſſi tôt. Les Péruviens ſont maſſacrés; l'Inca eſt fait priſonnier.

L'Inca brulé.

Il offrit pour ſa rançon tout l'or que pourroit contenir une des ſalles du palais, juſqu'à la hauteur de ſon bras élevé au deſſus de ſa tête. Il donna ſes ordres pour l'exécution de cette promeſſe (*) Mais les Péruviens ne pouvant aſſouvir

(*) La cinquieme partie de la rançon de l'Inca faiſoit ſeule plus de treize millions deux cents ſoixante-cinq mille livres d'or, ſans compter l'argent. Chaque cavalier eſpagnol eut deux cents quarante marcs d'or pour ſa part. Avec quelle fureur ne devoit-on pas courir en Amérique ?

l'avidité des conquérans, ceux-ci condamnerent bientôt Atahualpa au feu, comme idolâtre, concubinaire, conſpirateur. Le moine, qui l'avoit prêché au commencement, le détermine par des promeſſes à recevoir le baptême. On le baptiſe; après quoi on l'étrangle, & on le jette dans les flammes.

Les conquérans acharnés les uns contre les autres.

Pizarro & Almagro devinrent ennemis irréconciliables. Le premier fit trancher la tête à l'autre, & fut aſſaſſiné par vengeance. Un fils d'Almagro, un frere de Pizarro, voulurent régner au Pérou. Tous deux périrent de mort violente. Ainſi l'ambition, l'avarice, les crimes des oppreſſeurs de l'Amérique, vengeoient ſur eux-mêmes l'oppreſſion des Américains.

Maladie honteuſe & autres maux que nous devons à l'Amérique.

La honteuſe & cruelle maladie qu'ils rapporterent de ce pays, après leur premier voyage, étoit déja un grand fléau de l'Europe. Peut-être que les tréſors du nouveau monde ſont devenus encore plus funeſtes. Combien de ſang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le ſucre, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina, &c. peuvent-ils compenſer tout ce que l'Europe a perdu pour dévaſter l'Amérique? cette conquête eſt cauſe de l'affreux eſclavage des negres, qu'on y fait travailler comme

de vils animaux. Elle eſt cauſe d'une partie de nos guerres.

Découvertes faites en différens tems.

Je n'entre point dans le détail des découvertes. Les Portugais découvrirent le Bréſil, en 1500. Magellan, Portugais, au ſervice d'Eſpagne, découvrit, en 1519, le détroit qui porte ſon nom. En 1535, Almagro, le rival de Pizarro, aborda au Chili & s'en rendit maître.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Américains ſauvages.

LES mœurs des Américains offrent un ſpectacle très-intéreſſant, auquel les bornes de cet ouvrage ne permettent point de s'arrêter. Un petit nombre d'obſervations nous ſuffira.

Gouvernement des ſauvages.

Excepté le Pérou & le Mexique, où la force avoit établi le deſpotiſme, & où les arts, avoient, ſans doute, une influence particuliere ſur les mœurs, les Américains, en général, étoient l'image de l'état primitif des ſociétés, avant que l'agriculture eût fait naître les lois civiles. Endurcis aux injures de l'air, nus, manquant de tout, ils paſſoient une partie de l'année à la chaſſe, & l'autre dans une profonde indolence, ne pré-

voyant rien, ne penſant à rien, & ne pouvant ſupporter le travail. Sans lois, ils ſe gouvernoient par des coutumes. Les affaires d'une peuplade ſe décidoient par les anciens aſſemblés. Les peuplades avoient ordinairement un chef, mais dont l'autorité ſe réduiſoit à la perſuaſion. Nulle force coactive, nulle peine décernée contre les crimes. Un criminel étoit abandonné à la vengeance publique. On le tuoit comme un ennemi; on ne le puniſſoit pas comme un membre de la ſociété. En un mot, l'extrême liberté faiſoit, & fait encore, la paſſion dominante de ces ſauvages. Les Iroquois conſervent la même eſpece de gouvernement. Comme il dérive de la nature, la maniere de gouverner étoit uniforme dans preſque toutes les peuplades non civiliſées, qui formoient quelque aſſociation; & la plupart n'en formoient aucune.

Point de peine réglée pour le crime.

Graves, ſérieux, hoſpitaliers, bons amis, ennemis implacables, ils ne ſont féroces que dans la vengeance & dans la guerre, leurs priſonniers ſont traités de la maniere la plus barbare; & la conſtance avec laquelle ils bravent & ſoutiennent des tourmens affreux, ſemble être le dernier effort de la nature. On reconnoît là le caractere des anciens

Leurs mœurs moitié douces, moitié féroces.

Celtes : mais il s'en faut bien d'ailleurs que les ſauvages leur reſſemblent par le courage. Surprendre l'ennemi par la ruſe, c'eſt leur façon de faire la guerre.

Quoique la polygamie ne ſoit point rare parmi eux, ils ſe contentent ordinairement d'une femme. Les femmes preſque ſans mœurs avant le mariage, deviennent fort chaſtes enſuite. La crainte y contribue, ſans doute ; car le mari puniroit à ſon gré les infidélités de ſon épouſe. Pluſieurs cauſes rendent les mariages peu féconds : l'humidité extrême du pays, la difficulté des ſubſiſtances, une vie exceſſivement dure, & l'habitude qu'ont les femmes de ſe faire avorter. L'éducation des enfans a pour but de les rendre comme inſenſibles à la douleur, & même aux coups, aux inſultes. Du reſte, on ne les frappe jamais pour les corriger ; on leur laiſſe une liberté entiere, parce qu'on la croit le plus précieux des biens. Cependant les meres ſont preſque traitées comme des eſclaves. Mariages, éducation, &c.

Il y a peu de ſauvages qui n'aient quelque idée confuſe d'un être ſuprême ; mais ils ne lui rendent point de culte. Ils ont d'ailleurs beaucoup de ſuperſtitions, juſques dans leur médicine. Les Idées religieuſes.

eſprits, les ſonges, les préſages, la divination & la magie, les occupent beaucoup. Quel peuple civiliſé n'a pas donné dans ces folies ? elles ſemblent être le fruit des premieres réflexions de l'homme ignorant, d'autant plus timide & crédule, que tout le frappe, & qu'il ne ſait la cauſe de rien.

Induſtrie humaine développée au Mexique & au Pérou.

Un des phénomenes de l'Amérique, c'eſt que l'induſtrie humaine ſe ſoit développée au Mexique & au Pérou, ſans des ſecours qu'il eſt preſque impoſſible de ſuppléer. L'écriture y étoit inconnue. L'Inca prodigieuſement étonné de voir les Eſpagnols lire & écrire, doutoit ſi ce n'étoit pas quelque don particulier de la nature. Les Mexicains peignoient ce qu'ils vouloient faire entendre de loin. Les *quipos* des Péruviens, par le moyen de nœuds diſtéremment combinés, formoient, dit-on, des eſpeces d'hiéroglyphes, pour communiquer les penſées & conſerver le ſouvenir des choſes : ce qui devoit ſe réduire à fort peu d'objets. L'uſage du fer étoit ignoré. Quelle apparence, que ſans fer & ſans écriture, des Américains ſe ſoient élevés au point d'induſtrie & de connoiſſances, que ſuppoſent des relations évidemment ſuſpectes ? Si la plupart des voyageurs ont débité mille menſonges,

les Eſpagnols de ces tems-là ſont-ils bien croyables ?

Quoiqu'il en ſoit, les ſauvages méritent peut-être plus d'être étudiés que les autres Américains. Nous les croyons malheureux : cependant aucun n'a pu s'accoutumer à notre maniere de vivre ; ils préferent leurs forêts & leur liberté. Nous les croyons ſtupides, & ils le ſont à beaucoup d'égards : cependant on les a vus, dans l'Amérique ſeptentrionale, donner des preuves de ſageſſe & de grandeur d'ame ; haranguer en Spartiates ; former des confédérations comme les anciens Grecs, & ſuivre un plan de politique raiſonnée. Ils éliſent un chef dans les beſoins : leurs vieillards forment une eſpece de ſénat ; ils y joignent des aſſemblées nationales pour l'intérêt commun. Voilà des hommes.

Les ſauvages, plus remarquables.

CHAPITRE V.

Louis XII & Ferdinand le Catholique, juſqu'à la ligue de Cambrai. — Alexandre VI.

REPRENONS l'hiſtoire de l'Europe à Louis XII, auparavant duc d'Orléans, monarque adoré des François ;

1498 Louis XII monte ſur le trône.

parce qu'il les aima & qu'il les déchargea d'impôts; mais dont les entrepriſes imprudentes, quelquefois même l'économie mal appliquée, expoſerent l'état à de grands malheurs. Dès qu'il fut monté ſur le trône, il s'occupa du bien public, il oublia ſes reſſentimens perſonnels. Tout le monde admire ces belles paroles, qu'il dit en pardonnant à ſes ennemis : *Le roi de France ne venge point les injures du duc d'Orléans.*

Il veut répudier ſa femme, pour épouſer l'héritiere de Bretagne.

Charles VIII n'ayant point laiſſé de poſtérité, la réunion de la Bretagne au royaume n'avoit plus lieu. L'ancienne paſſion de Louis pour la reine Anne, héritiere de cette province, fortifia les raiſons politiques qui lui inſpiroient le deſir de l'épouſer. Jeanne, fille de Louis XI, princeſſe vertueuſe, mais extrêmement laide, étoit ſa femme depuis plus de vingt ans. Les motifs de divorce ne manquoient pas : ce mariage avoit été forcé & ſtérile. Il s'agiſſoit d'obtenir une ſentence de Rome pour le rompre.

Alexandre VI accorde tout, & ſon fils Borgia eſt récompenſé.

Alexandre VI ne pouvoit être difficile, pourvu qu'il trouvât ſon intérêt à ſe rendre complaiſant. Il vouloit ſur tout faire la fortune du cardinal Céſar de Borgia, ſon fils. Trois commiſſaires du pontife prononcerent la ſentence de divorce, après les procédures ordinaires; &

Borgia, porteur de la bulle ; eut le duché de Valentinois avec une penſion conſidérable. Ce cardinal changea volontiers d'habit. Ses mœurs reſſembloient à celles de ſon pere.

Un des grands objets de Louis XII fut malheureuſement de ſuivre en Italie les traces de ſon prédéceſſeur. La paſſion des conquêtes l'y entraîna. Ses premiers ſuccès le précipiterent dans l'infortune. Valentine Viſconti, ſon ayeule, lui avoit tranſmis des prétentions ſur le Milanès, dont Ludovic Sforce s'étoit mis en poſſeſſion. Ludovic, ſans ſecours étrangers, avec une armée cependant auſſi nombreuſe que celle de France, ne tint point contre la valeur Françoiſe. L'état de Milan & celui de Gênes furent conquis en vingt jours. Mais l'année ſuivante, le duc étoit déjà rétabli. Une nouvelle armée françoiſe paſſa les Alpes. Sforce, trahi par les Suiſſes qu'il ſoudoyoit, tomba entre les mains des ennemis, & fut emmené priſonnier en France. Il y mourut quelques années après. Voilà une de ces conquêtes que l'on peut regarder comme une ſource de malheurs.

1499. Conquête du Milanès ſur Ludovic Sforce.

Louis tourne auſſi tôt ſes vues ſur le royaume de Naples. Il offre à Ferdinand le Catholique d'en partager la

1501. Ligue avec Ferdinand.

Le Catholique pour la conquête de Naples.

conquête. Celui-ci ne balance point ; quoiqu'un prince de ſon ſang, Frédéric d'Arragon roi de Naples, doive être la victime de leur traité. Alexandre VI entroit dans leurs vues, pour en tirer quelque avantage. Gonſalve de Cordoue, ſurnommé le Grand-Capitaine, auſſi ruſé que ſon maître, & qui avoit pour maxime que *la toile d'honneur doit être tiſſue groſſierement*, arrive ſous prétexte de défendre le roi de Naples. Il ſe joint d'abord aux François pour l'accabler. Frédéric demande un aſyle en France à Louis XII, & y va vivre d'une penſion.

Gonſalve de Cordoue.

La conquête reſte aux Eſpagnols.

Dès qu'il fut queſtion de partager la conquête, on diſputa, on ſe brouilla. Le grand capitaine, digne inſtrument du roi catholique, après avoir joué les François, remporta ſur eux deux victoires en 1503. Celle de Cérignole coûta la vie au duc de Némours, prince de l'illuſtre maiſon d'Armagnac, dont la tige eſt Caribert, fils de Clotaire II. Le royaume de Naples demeura tout entier aux Eſpagnols. La ruſe triomphoit quand la valeur étoit ſans prudence.

Mort d'Alexandre VI.

Alexandre VI mourut alors, ſouillé des crimes les plus infâmes, les plus odieux. Céſar de Borgia, ſon fils, s'étoit emparé pour lui-même, à force de

Fortune caduque de Céſar Borgia.

trahiſons ou de meurtres, des fiefs de la Romagne, poſſédés par divers ſeigneurs. La vente des indulgences, & d'autres abus de l'autorité pontificale, avoient fourni les moyens de ſatisfaire ſon ambition. Quel en ſera le fruit ? un pape ambitieux & guerrier, Jules II, dépouillera le fils d'Alexandre VI ; les conquêtes de Borgia augmenteront les domaines de l'égliſe ; ce héros de Machiavel perdra ce qu'on lui avoit donné en France, ſera envoyé priſonnier en Eſpagne par Gonſalve de Cordoue. Il ſe réfugiera auprès du roi de Navarre, ſon beau-frere, & ſera tué dans une guerre excitée par ſes intrigues. La chûte des grands ſcélérats eſt une leçon que l'hiſtoire devroit ſouvent inculquer.

1503. Le cardinal d'Amboiſe veut être pape; ce qui cauſe un grand malheur.

Les imprudences des rois & des miniſtres eſt une autre leçon, dont les gouvernemens pourroient tirer beaucoup de lumieres. On ne penſoit en France qu'à recouvrer le royaume de Naples. On envoya une forte armée en Italie. Si les opérations avoient été auſſi promptes qu'auparavant, le ſuccès en paroiſſoit infaillible. Mais le cardinal d'Amboiſe, miniſtre integre de Louis XII, eut envie de la tiare, qu'Alexandre VI laiſſoit vacante. Il arrêta les troupes devant Rome, pour déterminer

le choix du conclave. Les Italiens, plus fins que lui, le tromperent par de belles paroles, lui perſuadant d'éloigner cet appareil de guerre, pour que ſon élection parût libre. Quand on ceſſa de craindre, on élut un Italien, Pie III, auquel ſuccéda bientôt le fameux Jules II, Julien de la Rovere. D'Amboiſe avoit perdu le pontificat & le tems. Les pluies empêcherent d'agir. Gonſalve de Cordoue chaſſa encore les François.

Traité de Blois, qui tendoit à démembrer la France.

Une autre faute inconcevable fut le traité de Blois, en 1504, par lequel Louis promettoit ſa fille en mariage à Charles d'Autriche, petit fils de l'empereur Maximilien & de Ferdinand le Catholique; avec la Bretagne, la Bourgogne, le Milanès, Gênes, en cas que le roi mourût ſans enfans mâles. On ſe répentoit déja d'une ſi honteuſe démarche, lorſque les états généraux repréſenterent fortement qu'elle étoit contraire aux lois du royaume. Louis XII donna ſa fille au comte d'Angoulême, ſon héritier préſomptif, qui régnera ſous le nom de François I, & qui fera auſſi de grandes fautes.

Fin de la reine Iſabelle en Caſtille.

Nous avons vu le mariage d'Iſabelle, reine de Caſtille, avec le roi d'Arragon, changer la face de l'Eſpagne. Cette princeſſe, toujours en garde contre

l'ambition de Ferdinand, ſon époux, étoit gouvernée par ſon confeſſeur Ximénès, illuſtre cordelier, depuis archevêque de Tolede & cardinal. Elle avoit depuis peu donné le choix aux Maures, qui reſtoient dans le royaume, de recevoir le baptême ou d'être bannis. L'expulſion des Juifs, celle des Maures, les émigrations continuelles en Amérique dépeuplant l'Eſpagne; cette monarchie devenoit plus languiſſante, à meſure qu'elle acquéroit plus de grandeur. Ainſi un gouvernement ſi célébré ne doit pas être cité pour modele.

La mort d'Iſabelle, en 1504, fit naître des troubles. Sa fille Jeanne la Folle, mariée à l'archiduc Philippe le Beau, étoit ſon unique héritiere. Le roi Ferdinand, d'abord en poſſeſſion de la régence, fut contraint d'y renoncer & de ſe retirer en Arragon. Philippe mourut. La folie de Jeanne favoriſoit les déſordres. Charles d'Autriche, ſon fils, (Charles Quint) étoit jeune & éloigné. Ximenès crut que Ferdinand le Catholique pouvoit ſeul rétablir le calme. On lui rendit la régence, & ſa fermeté diſſipa tous les orages.

Troubles après ſa mort.

Ferdinand a la régence.

Alors Ximenès, devenu cardinal, grand-inquiſiteur, ſe vit au comble du pouvoir & de la fortune. Mais il quitta

Le cardinal Ximenès fait la conquête d'Oran.

prudemment la cour, parce qu'il connoiſſoit le caractere ombrageux du roi. Il propoſa enſuite de tenter à ſes propres frais la conquête d'Oran en Afrique. Ferdinand, perſuadé qu'on n'y réuſſiroit point, conſentit à l'entrepriſe dans la vue de perdre le cardinal. Il écrivit même à Pierre Navarro, commandant de la flotte ſur laquelle Ximénès s'étoit embarqué : *empêchez le bon homme de repaſſer ſi tôt en Eſpagne ; il faut lui laiſſer uſer ſa perſonne & ſon argent.* Le roi ſe trompoit. Les Maures furent battus ; Oran ſuccomba. Ce cardinal auſtere n'imitoit point les prélats guerriers. Il ſe contentoit d'invoquer, comme un autre Moyſe, le Dieu des armées & de la victoire ; inſpirant une ſorte d'enthouſiaſme très-utile en de pareilles expéditions.

Il fait des établiſſemens pour les lettres.

Ximenés, grand homme, qui auroit été plus grand s'il eût ſurmonté les préjugés de ſon ſiecle, fonda ou rétablir l'univerſité d'Alcala ; il fit imprimer une fameuſe polyglotte ; il montra autant de zele pour les lettres & les ſciences que pour la réforme des moines. On cultiva par ſes ſoins les langues ſavantes. L'Eſpagne produiſit beaucoup de juriſconſultes, encore plus de théologiens. Mais quelles barrieres n'oppo-

ſoit pas l'inquiſition à toute vérité neuve & utile ? L'Eſpagne avec ſes univerſités, n'ouvrira les yeux que long-tems après des peuples beaucoup moins ſpirituels.

Entrepriſes ambitieuſes de Jules II.

Jules II remuoit alors l'Italie. Fier, ambitieux, intrépide, tout occupé de ſes projets d'agrandiſſement, il avoit déja enlevé la Romagne à Borgia, Pérouſe à Baglioni, Bologne à Bentivoglio. Il avoit révolté Gênes contre Louis XII, à qui néanmoins il devoit de la reconnoiſſance. Il méditoit de le chaſſer entierement d'Italie : il lui ſuſcitoit des ennemis de toutes parts. Ce prince ayant réduit les Génois à l'obéiſſance, fut encore joué par le pontiſe dans la fameuſe ligue contre les Vénitiens. Prenons ici quelque idée d'une république, devenue un objet de jalouſie pour les principales puiſſances de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Depuis la ligue de Cambrai contre Veniſe, juſqu'à la fin de Louis XII. — Jules II.

Gouvernement de Veniſe, depuis ſon origine au cinquieme ſiecle.

ON a vu naître Veniſe dans le cinquieme ſiecle, lorſque l'Italie étoit en proie aux inondations des barbares. Les petites iſles des lagunes du golfe Adriatique furent l'aſyle des peuples voiſins, qui ſubſiſterent d'abord de leur pêche. Chaque iſle avoit ſon tribun pour la gouverner; chaque tribun devint un tyran. Sentant la néceſſité de ſe réunir, ces tyrans élurent un duc ou doge, au commencement du huitieme ſiecle. Les doges, par un abus fréquent d'un pouvoir que l'on n'avoit pas ſu reſtreindre, occaſionnerent ſouvent des troubles, & en furent ſouvent les victimes. Un conſeil, compoſé de cent quarante citoyens de tous états, dans lequel réſidoit l'autorité ſouveraine, arrêta enfin & les entrepriſes de ces premiers magiſtrats, & la violence des émeutes populaires. Mais les riches ambitieux avoient trop de moyens d'altérer la conſtitution à leur avantage.

Tribuns.

Doge.

Grand conſeil.

A cette forme de gouvernement démocratique, ſuccéda en 1289 l'ariſtocratie héréditaire ; par un réglement qui anéantit l'égalité, en donnant à quelques familles le droit excluſif de former le grand conſeil. L'ariſtocratie annonce toujours des rigueurs : elle en a beſoin pour ſe maintenir. Ariſtocratie héréditaire en 1289.

Il étoit impoſſible qu'un nombre de famille exclues ne formaſſent des conſpirations. Le redoutable conſeil des dix fut établi, afin d'en prévenir les effets. Il peut juger tous les citoyens, & les délations lui paroiſſent quelquefois des preuves. Le tribunal de trois inquiſiteurs d'état fut encore un frein plus terrible. Le doge lui-même ſe trouva ſoumis à ſes procédures ſecrettes & à ſes jugemens arbitraires. Des eſpions répandus par-tout ſervirent d'accuſateurs. Magiſtrats, particuliers, citoyens, étrangers, toute perſonne ſuſpecte avoit à craindre de perdre la vie, ſans aucune formalité de juſtice. Quiconque eſt condamné ſans le ſavoir, par les trois inquiſiteurs, ne peut éviter la mort. Quelle eſt la monarchie où l'on voie un tel deſpotiſme ? Conſeil des dix. Inquiſiteurs d'état.

Ainſi la terreur eſt devenue le reſſort du gouvernement de Veniſe. C'eſt elle ſur-tout qui l'a conſervé ſi long-tems Veniſe gouvernée par la terreur.

mais d'une maniere invariable.

invariable. Tout y eſt combiné avec tant d'art, ſoit pour les élections, ſoit pour la durée ou les fonctions des magiſtratures, qu'il n'y a preſque aucun moyen de troubler l'état. Tandis que les nobles tiennent le peuple aſſervi, ils veillent continuellement les uns ſur les autres. Ou l'intérêt les unit, ou l'impuiſſance de cabaler les enchaîne. De là ce plan immuable, cette ſtabilité de principes, dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Peut être en eſt-il de l'inquiſition d'état comme de l'inquiſition eccléſiaſtique : elle produit une certaine tranquillité, mais en perpétuant beaucoup d'abus.

Ambition de cette république.

Veniſe, enrichie par le commerce, s'étoit livrée à l'ambition des conquêtes, toujours dangereuſes pour les républiques commerçantes. Au tems des croiſades, elle s'étoit conſidérablement étendue vers la Grece. Elle venoit d'envahir en Italie pluſieurs terres de ſes voiſins, même dans l'état eccléſiaſtique. Les ſuccès inſpirerent l'orgueil, & l'orgueil amene l'imprudence. Environnés d'ennemis puiſſans, les Vénitiens braverent l'orage, ne prévoyant pas qu'on ſe réuniroit pour les accabler.

1508. Elle irrite l'empereur

L'empereur Maximilien, qui vouloit ſe faire couronner à Rome, leur de-

mandoit le paſſage ſur leurs terres. Ils l'accordèrent à condition qu'il paſſeroit ſans troupes. C'étoit un refus. Maximilien irrité les met au ban de l'empire comme des rebelles. Il prend le titre d'*empereur élu*, que Jules II lui confirme par une bulle. Pourquoi cette bulle ? pourquoi Veniſe au ban de l'empire ? c'eſt que des prétentions ſurannées ſe réveilloient dans toutes les occaſions. Les armes de l'empereur ne ſoutinrent point ſa démarche hautaine contre la république. Deux armées impériales furent défaites. Les Vénitiens avoient vaincu avec le ſecours des François ; ils conclurent néanmoins une treve ſans les conſulter.

Maximilien, & bat ſes troupes.

Alors ſe forma ſecrettement la fameuſe ligue de Cambrai, dont Veniſe devoit être la victime. Le pape, l'empereur, le roi de France, le roi d'Eſpagne, le duc de Savoie, s'unirent pour lui arracher ſes conquêtes. Chacun revendiquoit des domaines conſidérables : le Pape, Rimini & Ravenne ; Louis XII, Breſcia, Bergame, Crême & Crémone ; Maximilien, Vérone, Padoue Vicenze, Tréviſe & le Frioul ; Ferdinand, Brindes, Trano & Otrante ; le duc de Savoie, l'iſle ou le royaume de Chypre. Si l'union avoit ſubſiſté en-

Ligue de Cambrai.

tre ces puiſſances, Véniſe étoit perdue ſans reſſource. Mais Jules II ne vouloit que profiter de la circonſtance; bien réſolu de délivrer enſuite l'Italie, s'il le pouvoit, de ces étrangers qu'il appelloit des barbares. Et pouvoit-on compter ſur la foi de Ferdinand le Catholique?

Veniſe refuſe le ſecours du Turc.

Un maſque de religion couvrit cette ligue ambitieuſe. Les confédérés feignirent d'attaquer les Vénitiens, pour tourner enſuite leur zele contre les Turcs. Le Turc offroit des ſecours à la république. Elle refuſa, peut-être moins par la crainte d'avoir un protecteur ſi dangereux, comme le dit Fra-Paolo, que par la crainte des clameurs qu'exciteroit une pareille alliance.

Louis XII force les Véntiens de s'humilier.

C'étoit à Louis XII à commencer la guerre en perſonne. Ses premiers ſuccès accablerent tellement les Vénitiens, qu'après la bataille d'Agnadel près de l'Adda, ſuivie de conquêtes rapides, le ſénat offrit de reconnoître l'empereur pour ſuzerain, & de lui payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. Le refus de Maximilien leur rendit le courage, en les réduiſant au déſeſpoir. Ils reprirent ſur les Allemands pluſieurs places. Ils traiterent avec Jules II; ſa politique intéreſſée les ſauva.

Il les avoit foudroyés des plus terri-

bles anathêmes, juſqu'à permettre de s'emparer de leurs biens, de réduire leur perſonne en ſervitude. Pour obtenir l'abſolution, que les circonſtances rendoient néceſſaire, il falloit céder les villes de la Romagne, & recevoir la loi du pontife. Le ſénat ne voyant que ce triſte moyen de ſalut, ſe ſoumit humblement à tout. Jules, infidele à ſes alliés, détacha de leur ligue le roi d'Eſpagne, en lui donnant l'inveſtiture pleine & entiere du royaume de Naples, & tourna contre le roi de France toute l'activité de ſa haine. Louis, par une économie mal entendue, avoit refuſé d'augmenter les penſions des Suiſſes; il avoit parlé d'eux avec mépris dans un mouvement de colere. Le pape arma les Suiſſes contre lui; attaqua le duc de Ferrare, allié de la France; aſſiégea la Mirandole, y entra par la breche, après avoir eſſuyé les plus grands périls, quoique dans un âge fort avancé.

1510. Jules II trahit les alliés, détache de la ligue Ferdinand, & prend d'aſſaut la Mirandole.

Tandis que Jules agiſſoit ouvertement en ennemi, le roi conſulta le clergé de France pour ſavoir ſi on pouvoit lui faire la guerre. Sans doute la conſultation étoit ſuperflue; mais du moins la réponſe du clergé fut juſte & favorable. Cependant les ſcrupules de

Scrupules pernicieux en France.

la reine, Anne de Bretagne, nuisirent aux affaires, parce que Louis y eut plus d'égards qu'ils n'en méritoient. La bataille de Ravenne, gagnée en 1512 par Gaston de Foix, duc de Nemours, procura une gloire stérile. On évacua le Milanès. Gênes se révolta aussi-tôt. Les troupes manquoient d'argent; les généraux ne s'accordoient point. Que pouvoit la vaillance des héros françois? Bayard & ses imitateurs firent des prodiges, dont il ne résulta que de l'admiration.

On perd le Milanès & Gênes.

Le roi de France & l'empereur avoient engagé quelques cardinaux à convoquer un concile général à Pise. On y avoit cité Jules II. Il avoit assemblé à Rome un autre concile, pour anathématiser le premier. C'est ce qui fit perdre le royaume de Naples à Jean d'Albret, allié & parent de Louis XII. Ferdinand le Catholique cherchoit un prétexte de le dépouiller: il en trouva un dans l'excommunication, fulminée contre les adhérens du concile de Pise. On croit que le pape lui avoit donné ce royaume par une bulle. Quoique la bulle ne se trouve point, elle paroît digne d'un émule de Grégoire VII. Depuis l'usurpation de Ferdinand, la Navarre est restée à la monarchie espagnole.

Concile de Pise contre le pape.

1512 Ferdinand usurpe la Navarre, en vertu d'une excommunication.

gnole. La reine catherine de Foix, à qui elle appartenoit, dit à Jean d'Albret, ſon mari : *Si nous étions nés, vous Catherine, & moi don Jean, nous n'aurions pas perdu notre royaume.*

Jules mourut en 1513, plus que ſeptuagénaire, & toujours occupé de ſon grand deſſein de chaſſer d'Italie tous les étrangers, les Allemands, les Eſpagnols, comme les François. Egalement heureux & hardi dans ſes entrepriſes, il augmenta conſidérablement l'état du ſaint ſiege. Il ſe fit céder Parme, Plaiſance & Reggio par l'empereur. Il ſut réunir ou diviſer les puiſſances, au gré de ſes intérêts. En un mot, il brilla comme prince, comme guerrier, & ſembla oublier qu'il étoit pape. On raconte une anecdote ſur la maniere dont il enviſageoit les affaires eccléſiaſtiques. Les Allemands, dit-on, lui demandant la permiſſion de faire gras la fête de ſaint Martin, quand elle tomberoit un jour maigre, il y conſentit, mais à condition que ce jour-là ils ne boiroient pas de vin.

Mort de Jules II.

Succès de ſes entrepriſes.

Le cardinal de Médicis, fort décrié par ſes mœurs & recommandable par ſes talens, devint pape, ſous le nom de Léon X. C'étoit le fils du fameux Laurent. Il avoit les goûts de ſon pere,

Léon X lui ſuccede.

& non les qualités d'un évêque. Jamais l'égliſe n'eut cependant plus de beſoin d'un pape vertueux, digne de la gouverner. La littérature & les arts méritoient protection; mais les affaires eccléſiaſtiques demandoient la plus grande ſageſſe.

Henri VII avoit affermi ſon autorité en Angleterre.

Pendant vingt-ſix ans que dura le regne de Henri VII, l'Angleterre fut ſans influence au dehors. Ce prince avare, ombrageux, craignant la guerre, amaſſa un tréſor & affermit ſon autorité. Deux aventuriers impoſteurs, ſuſcités par ſes ennemis, lui diſputerent en vain la couronne. L'un, nommé Simnel, fils d'un boulanger, fut trop heureux après avoir été couronné en Irlande, d'être employé dans la cuiſine du roi. Perkin, (c'eſt le nom de l'autre) né d'un Juif, joua cinq ans le perſonnage de fils d'Edouard IV, & finit par laiſſer ſa tête ſur un échafaud. Délivré de ces inquiétudes, Henri, par un gouvernement dur & vigoureux, joignant l'adreſſe à la force, encourageant les barons à vendre leurs terres, augmentant ainſi les richeſſes & le pouvoir de la bourgeoiſie, affoiblit la haute nobleſſe, & rendit l'autorité royale preſque abſolue.

Simnel & Perkin.

Henri VIII

Son fils Henri VIII, qui lui ſuccéda en 1509, va paroître avec éclat. Des talens

& des vertus pouvoient lui procurer beaucoup de gloire ; mais emporté par ſes paſſions, il ſera un exemple de la plus grande tyrannie.

Il s'étoit engagé, en 1512, dans la ligue que Jules II avoit formée contre la France. Après la mort de Jules, la ligue ſe ranima ſous Léon X. Les François venoient de reprendre le Milanès : ils en furent de nouveau chaſſés par les Suiſſes, qui rétablirent Maximilien Sforce. Louis XII, alors allié des Vénitiens, eut contre lui le pape, l'empereur, les Anglois & les Eſpagnols. D'un côté, Henri VIII fondit ſur la Picareie, avec Maximilien dont il payoit même la table. Vainqueur à la journée de Guinegate, il prit Térouane & Tournai ; tandis que d'un autre côté, les Suiſſes aſſiégeoient Dijon. Cette ville étoit perdue, ſi la Trémoille, gouverneur de Bourgogne, n'eût engagé les Suiſſes à lever le ſiege, en leur promettant tout ce qu'ils voulurent. Le traité conclu, ils ſe retirerent. La cour affecta de blâmer le gouverneur, annulla un traité dont elle avoit recueilli les avantages, & ſe précautionna contre une nouvelle invaſion. Ces fiers montagnards, qui ſe diſoient les protecteurs du ſaint ſiege, ſe montrerent beaucoup moins habiles que vaillans.

Ligue contre Louis XII.

Invaſion en Picardie & en Bourgogne.

Dijon ſauvé.

Cependant Louis avoit beſoin de la paix. Il s'humilia devant le pape. Il renonça au concile de Piſe, transféré à Lyon ; il s'obligea même de pourſuivre à main armée, s'il le falloit, les adhérens du concile, & parut ainſi réconcilié avec Rome. Il eut moins de peine à gagner le roi d'Angleterre, que la mauvaiſe foi de Ferdinand avoit irrité. Etant veuf d'Anne de Bretagne, il épouſa Marie, ſœur de Henri VIII. Mais il acheta en quelque ſorte ce mariage, pour un million d'écus d'or : tant l'état de ſes affaires étoit critique. Louis oublia auprès d'une jeune reine ſon âge de cinquante-trois ans ; les plaiſirs le conſumerent. Il mourut l'année ſuivante, encore occupé du deſſein de reprendre le Milanès ; deſſein que nous verrons plus funeſte à ſon ſucceſſeur.

1514. Paix de Louis avec le pape & avec l'Angleterre.

Sa mort.

On bénira toujours la mémoire de Louis XII, parce que, malgré ſes guerres & ſes diſgraces, il n'ajouta rien aux impôts, après les avoir diminués de moitié. On applaudira toujours à ce qu'il diſoit pour juſtifier ſon économie : *J'aime mieux voir les courtiſans rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenſes.* Cependant n'auroit-il pas dû épargner bien des larmes à ſon peuple, ou en lui ſa-

Bonté & fautes de Louis XII

crifiant la dangereuſe ambition des conquêtes d'Italie, ou en levant des ſubſides ſans leſquels il falloit s'attendre à des revers ? Il ſe procura quelque reſſource pour la vente des charges. Ce fut un exemple très-dangereux, quoique la vénalité ne s'étendit point juſqu'aux charges de judicature. On n'imaginoit point que des charges, qui ſuppoſent tant de lumieres & de vertus, puſſent jamais devenir vénales. Elles le deviendront néanmoins dès le commencement du regne ſuivant. En fait de finance ſur-tout, un abus entraîne preſque toujours de plus grands abus.

CHAPITRE VII.

Commencemens de François I, juſqu'à la naiſſance du luthéraniſme.

1515. François I ſe livre au goût des conquêtes

FRANÇOIS, comte d'Angoulême, premier prince du ſang, fut le ſucceſſeur de Louis XII. Jeune, vif, vaillant, ambitieux, plein de qualités nobles & aimables, mais ſans prudence, il tourna d'abord ſes vues ſur l'Italie. Les préparatifs déjà faits ne ſuffiſant pas, le beſoin d'argent inſpira de vendre le droit le plus auguſte, le droit de juger les citoyens. Cet expédient, imaginé par le chef même de la juſtice, par le chancelier du Prat, étoit ſi contraire à tous les principes, que long-tems après, juſqu'en 1597, on juroit au parlement qu'on n'avoit point acheté ſa charge. Il falloit donc en quelque ſorte un parjure pour exercer la juſtice dans les tribunaux! Voilà où peuvent conduire les abus du gouvernement.

Odieuſe vénalité des charges.

ataille de Marignan contre les Suiſſes.

Après avoir paſſé les Alpes, François I trouva une occaſion imprévue de ſignaler ſa valeur. Quoiqu'il négociât avec les Suiſſes, ce peuple guerrier, excité par le cardinal de Sion, c'eſt à-

dire, par la cour de Rome, avoit pris les armes contre lui. Il les défit à la fameuſe bataille de Marignan, qui dura deux jours. C'eſt un fait rapporté dans toutes les hiſtoires, qu'il dormit ſur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon ſuiſſe. Les hiſtoriens font aſſez connoître le héros. Nous obſerverons plus ſouvent les fautes du roi, parce qu'elles inſtruiſent davantage. La conquête du Milanès fut le fruit de ſa victoire, & Maximilien Sforce mourut en France comme ſon pere Ludovic. Le Milanès n'en ſera pas moins l'écueil de la France.

1516. Mort de Ferdinand le Catholique.

L'Eſpagne en 1516 perdit Ferdinand le Catholique, que nous verrons remplacé par le redoutable Charles Quint. Si l'habileté & les ſuccès ſont la gloire des ſouverains, il en eſt peu qu'on puiſſe comparer à Ferdinand. La monarchie eſpagnole lui doit ſa grandeur. On lui attribue même un projet de monarchie univerſelle, & ſes ſucceſſeurs en firent craindre l'exécution. Mais l'art de tromper, qu'il employa autant que celui de vaincre, eſt-il digne d'un grand homme? le zele de religion, dont il colora ſes entrepriſes, ne les rend-il pas plus odieuſes? ſa mémoire n'eſt-elle

Reproches qu'il mérite.

pas ſouillée de tout le ſang que l'inquiſition a répandu ?

Les Napolitains refuſerent malgré lui l'inquiſition.

Il s'efforça d'établir dans le royaume de Naples, après la conquête, ce tribunal, tyrannique aux yeux des François, & auſſi contraire à l'eſprit de la religion qu'aux principes d'un bon gouvernement. Les Napolitains, quoique très-ſuperſtitieux, ne voulurent jamais s'y ſoumettre. Le zele du roi ſe borna pour lors à chaſſer les Juifs. N'aimant point Charles d'Autriche, ſon petit-fils, il avoit deſtiné l'Eſpagne à Ferdinand, frere cadet de Charles. Mais il changea de réſolution par le conſeil de ſes ſujets, & fit paſſer toutes ſes couronnes ſur la même tête. Charles étoit certainement digne de les porter.

Il laiſſe toutes ſes couronnes à Charles qu'il n'aimoit point

Régence de Ximénès. Il haïſſe les grands.

Le cardinal Ximénès, nommé régent de Caſtille juſqu'à l'arrivée de l'archiduc, haï des grands qu'il maîtriſoit avec hauteur, auroit eſſuyé une révolte, s'il avoit eu moins d'habileté & de courage. Les factieux lui demanderent un jour de quel droit il gouvernoit la Caſtille ; & lui dirent que Ferdinand, qui n'étoit qu'adminiſtrateur du royaume, n'avoit pu lui en donner la régence ? Pour toute réponſe, il fit jouer devant eux une batterie de canons. *Voilà mes droits*, ajouta-t-il, *oſez vous les con-*

teſter ? Ce miniſtre abaiſſa de plus en plus la nobleſſe, en armant la bourgeoiſie. Des mœurs auſteres & irréprochables, un génie profond & élevé, une magnanimité à toute épreuve, ſa réputation, ſes ſervices balançoient à peine l'averſion qu'inſpiroit l'altiere ſévérité de ſon caractere. Il mourut dans la diſgrace, en 1517, âgé de quatre-vingts ans, avant d'avoir vu le nouveau maître de l'Eſpagne.

Mort de l'empereur Maximilien, qui avoit voulu être pape.

Maximilien laiſſa l'empire vacant par ſa mort, en 1519. Ce prince inquiet avoit toujours été en guerre, ſans forces & ſans argent. Il avoit porté ſes vues juſqu'à la tiare, pendant une maladie de Jules II. L'évêque de Gurck devoit diſtribuer aux cardinaux trois cents mille ducats, pour acheter leurs voix, & des marchands d'Ausbourg prêterent la ſomme. Quel rôle auroit pu jouer un empereur pape, s'il avoit réuni les deux puiſſances ! Mais l'auroit-on ſouffert dans un tems où la politique remuoit & liguoit tous les états ? Maximilien ſavoit que les empereurs avoient été maîtres de Rome : il formoit peut être pour ſa race des projets ſur cette ville, ſi capable de tenter l'ambition.

Cercles d'Allemagne.

Sous ce regne, l'Allemagne fut diviſée en cercles. Il y en eut d'abord ſix,

qui furent les cercles de Baviere, de Franconie, de Saxe, du Rhin, de Souabe & de Weſtphalie. On y ajouta, peu de tems après, ceux d'Autriche, de Bourgogne (pour les Pays-Bas), du bas-Rhin, & de la haute Saxe. Par-là on facilitoit ſur-tout la perception des deniers publics. On vouloit auſſi établir l'ordre & la tranquillité; mais les abus de l'anarchie, en un mot, le gouvernement féodal devoit faire encore longtems, de cette partie de l'Europe, un théâtre de troubles, de diſcordes & de guerres civiles.

Chambre impériale. En 1495, une diete de Worms créa la *chambre impériale*, aujourd'hui fixée à Wetzlar, tribunal ſuprême, qui juge en dernier reſſort les cauſes civiles des états. Le conſeil aulique, dont l'empereur nomme tous les membres, peut les juger de même : le demandeur a le choix de ces tribunaux. Mais les cauſes féodales, & celles qui regardent l'Italie, appartiennent au dernier uniquement. Du reſte, la conſtitution germanique, flottante & incertaine juſqu'au traité de Weſtphalie, n'acquerra jamais par ce traité même qu'une conſiſtance imparfaite. Un corps diviſé en tant de ſouverainetés indépendantes, où tant d'intérêts particuliers heurtent l'intérêt

Conſeil aulique.

général, eſt peu ſuſceptible d'une bonne conſtitution.

La cour de Rome exerçoit toujours ſa tyrannie ſur l'Allemagne. Quelque avantageux que fût aux papes le concordat de 1448 (ſous Frédéric III,) il n'étoit exécuté que dans les points qui tournoient à leur profit. Les anciens abus étoient aggravés par de nouvelles exactions. Selon Maximilien lui même, le ſaint ſiege tiroit de l'empire plus de cinq cents mille ducats de revenu. Cet empereur aima mieux ſouffrir le mal, dont il ſe plaignoit, que de ſe brouiller avec une cour, dont les forces inviſibles étoient ſi à craindre. Exactions de la cour de Rome en Allemagne.

Cependant l'orage ſe formoit; les eſprits étoient échauffés, une étincelle de fanatiſme pouvoit produire un embraſement. Léon X, avec toute ſon habileté, attiſa en quelque ſorte le feu qu'il falloit éteindre. Nous verrons bientôt des breches irréparables faites au ſaint ſiege. Circonſtances critiques pour le Pape.

Le pontife avoit eu l'adreſſe en 1516, après la bataille de Marignan, d'amener François I, contre lequel il s'étoit ligué, à un accommodement, le plus avantageux pour la cour de Rome. La pragmatique de Charles VII, ſi ſouvent anathématiſée, fut abolie par le célebre Concordat de Léon X & de François I en 1516.

concordat, qui donne au roi la nomination des grands bénéfices, & assure au pape les annates, sans en faire mention expresse. Le roi présente les sujets qu'il a nommés : le pape les institue & perçoit l'annate. De quel droit celui-ci accordoit-il une nomination qui ne lui appartenoit point ? & pourquoi l'autre l'achetoit-il en rendant l'église de France tributaire ? On reconnoît le fruit des anciens abus. L'université, le clergé & le parlement défendirent la pragmatique avec une extrême chaleur, mais autant par préjugé que par zele. Ils vouloient sur-tout maintenir les élections, sujettes elles mêmes à tant d'abus. Le concordat, enrégistré forcément en 1518, s'observe encore aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

Le lutheraniſme s'établit ſous le pontificat de Léon X.

TRIOMPHANT, pour ainſi dire, d'un grand royaume, Léon X devoit être vaincu & dépouillé par un moine. Ses imprudences firent naître le luthéraniſme. La ſuperbe égliſe de ſaint Pierre, que Jules II avoit commencée, la magnificence & les plaiſirs de la cour romaine, les bienfaits prodigués aux gens de lettres & aux artiſtes, mille dépenſes faſtueuſes, épuiſant les tréſors du pape, il ne ſe fit point ſcrupule d'employer une reſſource, que la ſuperſtition rendoit depuis long-tems également facile & fructueuſe. Sous le prétexte, cent fois renouvellé, d'une guerre contre les Turcs, il publia des indulgences pour ceux qui donneroient de l'argent; & ces indulgences furent vendues avec ſcandale en Allemagne, même dans les cabarets. Le dominicain Tetzel ſe rendit ſur-tout célebre par des excès impardonnables.

Léon X fait vendre des indulgences.

Luther s'éleve avec audace contre l'abus.

On étoit ſi fort accoutumé aux abus, & la crédulité populaire eſt ſi ſtupide,

que tout réuſſiſſoit au gré de la cour de Rome, lorſqu'une querelle monaſtique, s'il faut en croire la plupart des hiſtoriens, devint le ſignal d'une furieuſe révolte. Les dominicains avoient reçu du pape la commiſſion de prêcher l'indulgence. Ils s'en acquittoient, ſelon l'uſage, en exagérant d'une maniere abſurde la vertu de ces graces ſpirituelles. Les auguſtins, jaloux de n'avoir pas eu la préférence, qu'ils ſe croyoient due, étoient animés contre les prédicateurs. Martin Luther, ſavant & fougueux théologien de cet ordre, déja imbu d'opinions hardies, ſaiſit ardemment l'occaſion de ſe ſignaler. Il décria en Saxe les maximes des dominicains ſur l'indulgence; il en démontra les inconveniens; il déclama contre les vices, les fraudes, les exactions de la cour pontificale; il ſe fit écouter, & fut ſoutenu, parce que l'on étoit las de payer le luxe de Rome.

On l'irrite imprudemment, au lieu de le calmer.

Luther n'attaquoit au commencement que des choſes condamnables. Il témoignoit beaucoup de reſpect, de ſoumiſſion pour le ſaint ſiege. Avec des ménagemens, on auroit pu le gagner; & c'étoit le meilleur parti à prendre, quoiqu'un inquiſiteur dominicain exhortât Léon X à employer contre lui le fer

& le feu. Loin de le ménager, on mépriſa, on irrita ce dangereux adverſaire. Le reſſentiment & le déſeſpoir enflammerent ſon audace. Entraîné d'un objet à l'autre, des abus qu'il attaquoit il paſſa aux dogmes.

Il ne ménage plus rien.

Sous ſa plume, les indulgences furent des folies, le purgatoire une fable, la puiſſance pontificale une uſurpation; les vœux monaſtiques, la plupart des cérémonies & des ſacremens, autant de ſuperſtitions monſtrueuſes. Il prodigua les injures, qu'on prenoit encore pour des raiſons; il inculqua la morale la plus rigide, qui fut toujours la plus impoſante; il préſenta l'écriture comme la ſeule regle de foi, malgré les ſens contraires qu'on lui a ſouvent donnés; il invita les Chrétiens à un examen flatteur pour l'amour-propre, mais dont ſi peu d'hommes ſont capables; en un mot, s'érigeant en réformateur, il fit par le fanatiſme une révolution que la raiſon ne pouvoit faire. La *conſubſtantiation* qu'il mettoit dans l'euchariſtie, à la place de la *tranſubſtantiation*, prouveroit ſeule combien il s'égaroit en raiſonnant.

Le pape le condamne avec rigueur.

En 1518, il appella au concile général, d'un décret en faveur des indulgences, par lequel le pape ſe diſoit le diſ-

penſateur du tréſor ſpirituel, provenant de la ſurabondance des mérites de Jeſus-Chriſt & des ſaints. Léon publia en 1520 une bulle pour condamner ſa doctrine, en quarante articles. Un des articles condamnés porte que brûler les hérétiques, c'eſt agir contre la volonté de l'Eſprit ſaint ; & un autre, que les princes & les prélats ne feroient point mal de ſupprimer toutes les beſaces des mendians. Etoit-il prudent de confondre ces propoſitions avec des héréſies ? La bulle, non ſeulement condamnoit au feu les ouvrages de Luther, mais ordonnoit de lui courir ſus & à ſes adhérens, s'il ne rétractoit ſes erreurs dans ſoixante jours. L'effet de cette bulle fut que Luther la fit brûler avec les décrétales, par un décret de l'univerſité de Wittemberg.

Sa bulle & les décrétales brûlées.

Deux choſes contribuerent infiniment au ſuccès de la réforme : l'intérêt des princes & des peuples, qui cherchoient à ſecouer le joug de Rome, & la facilité de répandre les nouvelles opinions par le moyen de la preſſe. L'égliſe romaine perdit en peu d'années la Saxe, la Heſſe, l'état de Brunſwick, le Danemarck, la Suede. Zurich, Berne, & une grande partie de la Suiſſe, adopterent la doctrine de Zuingle, curé de

Progrès rapides du luthéraniſme.

Zuric, plus hardi que Luther contre le dogme de l'euchariſtie. Geneve ſuivit bientôt cet exemple, & devint libre en changeant de religion. On verra l'Angleterre, l'Ecoſſe, les Pays-bas, une partie de la France, ſuivre le torrent de la nouveauté. Nulle révolution ne mérite plus d'être examinée, ſoit dans ſes principes, ſoit dans ſes effets.

La ſcience de ſes théologiens y contribua beaucoup.

Un des grands avantages de la ſecte luthérienne fut d'être ſoutenue par des théologiens lettrés, qui poſſédoient les langues ſavantes, qui fouilloient dans l'antiquité eccléſiaſtique, & qui s'attiroient l'eſtime & la confiance des gens d'eſprit, en même tems que les enthouſiaſtes échauffoient le peuple. Il leur étoit facile de décrier les abus qu'une longue & groſſiere ignorance avoit introduit dans l'égliſe, & que malheureuſement on s'obſtinoit à défendre quelquefois avec autant d'ardeur que les dogmes. Il leur étoit plus facile encore de décrier la théologie dominante, qui ne les combattoit ordinairement qu'avec des ſubtilités & une morgue pédanteſques.

Eraſme n'avoit pas tort dans ſes jugemens.

Eraſme lui-même, conſtamment attaché à l'égliſe, tourna en ridicule & les docteurs de Paris & quelques anciennes ſuperſtitions. Auſſi n'a-t-on

pas manqué de rendre ſa foi ſuſpecte. Mais pourrions-nous douter aujourd'hui, que l'on eût beaucoup gagné à ſuivre les principes de cet homme ſi éclairé ? Les novateurs n'auroient eu aucun prétexte de révolte.

Il eſt vrai qu'une réforme étoit extrêmement difficile.

Du reſte, il faut l'avouer, plus une grande réforme étoit néceſſaire, plus elle étoit difficile. Parmi tant d'exemples qui le démontrent, je n'en rapporterai qu'un. Le cardinal d'Amboiſe, comme légat d'Alexandre VI, entreprit de réformer les religieux. Des évêques ſe tranſporterent pour cet objet chez les jacobins en 1503. Les jacobins prennent les armes ; douze ou treize cents écoliers viennent à leurs ſecours ; on chaſſe les réformateurs. Ceux-ci trouvent la même indocilité chez les cordeliers, mais ſans cet appareil de guerre. Les obſtacles devoient être bien plus terribles du côté de Rome. Cependant la politique même exigeoit des ſacrifices & des efforts : on ne voulut ſe plier à rien.

Mais le pape s'aveugloit étrangement.

Léon X, plein d'eſprit & de connoiſſances, dont les principaux ſecretaires, Bembo & Sadolet, tenoient un rang diſtingué dans la littérature ; qui enfin étoit un des plus habiles politiques de ſon tems, ne devoit-il pas ſentir

qu'un deſpotiſme fondé ſur l'opinion menaçoit ruine, dès que l'opinion étoit ébranlée par des violentes ſecouſſes ? ne devoit-il pas voir que, pour maintenir la foi, il falloit modérer les abus de l'autorité ? Comment la cour de Rome s'imaginoit-elle qu'en acquérant des lumieres, les hommes ſe conduiroient toujours en aveugles ?

On fournissoit matiere de mépriſer les bulles & les excommunications.

On peut dire qu'elle fourniſſoit des armes contre elle-même. Léon approuva le poëme de l'Arioſte par une bulle, avec menace d'excommunication, ſi l'on nuiſoit à l'imprimeur. Clément VII donna une bulle ſemblable en faveur des ouvrages licencieux de Machiavel. Et les papes vouloient que de rigides enthouſiaſtes, qui avoient ſans ceſſe à la bouche le *pur évangile*, reſpectaſſent leurs bulles & leurs cenſures ? Une des plus inſignes imprudences, juſqu'à nos jours, a été d'agir ſouvent comme dans les ſiecles où l'on ne raiſonnoit point, ou du moins on ne ceſſoit de déraiſonner.

La raiſon ſeule auroit produit peu de changement.

Il falloit bien que la raiſon, en ſortant d'un abyme de ténebres, ouvrît les yeux ſur des choſes révoltantes. Mais froide, circonſpecte, ennemie des excès, peu capable d'ébranler la multitude, elle ne pouvoit que faire gémir

un petit nombre de ſages, ou tout au plus, frayer les voies à une lente révolution. Jamais les philoſophes d'Athenes & de Rome changerent-ils le culte national, en dévoilant les extravagances du polythéiſme ? D'autres cauſes produiſirent donc ce changement. La théologie en fit naître la premiere idée ; la politique y trouva ſon intérêt : le fanatiſme en procura l'exécution. Or le fanatiſme eſt un volcan, dont le foyer ne s'éteint qu'après des éruptions épouvantables.

Véritables cauſes de la révolution.

Le fanatiſme arma bientôt les Suiſſes & les payſans d'Allemagne.

De-là vint l'enthouſiaſme invincible des prédicans & celui de leurs ſectateurs. De-là enſuite les guerres de religion, cent fois pires que tous les déſordres qui excitoient tant de plaintes. Le fanatiſme arma bientôt les cantons catholiques de Lucerne, de Zug, de Schwitz, d'Ury & d'Underwalden, contre les autres Suiſſes rebelles à l'égliſe romaine. Zuingle ayant été tué dans un combat, on fit écarteler, on fit brûler ſon cadavre, comme pour enflammer la haine atroce des deux partis. Le fanatiſme changea en bêtes féroces une grande partie des payſans d'Allemagne, en leur inſpirant la paſſion d'une indépendance ou d'une égalité chimériques. Muncer, leur chef le plus

dangereux, périt ſur un échafaud, après le maſſacre de ſes partiſans. Cet exemple ne découragea point la nouvelle ſecte des anabaptiſtes, ainſi nommés, parce qu'ils vouloient un ſecond baptême, regardant celui des enfans comme nul. Point de ſupérieurs, point de dignités parmi eux; tous les biens devoient être communs. Un de leurs chefs, Jean Boccold (*), garçon tailleur de Leyde, ne laiſſa pas, en parlant au nom de Dieu, de ſe faire couronner roi à Munſter. Il défendit opiniâtrement cette ville contre l'évêque & contre les troupes de l'empire. Il fut pris enfin, & tenaillé avec des tenailles ardentes. Preſque tous ces furieux enthouſiaſtes furent égorgés, parce qu'ils n'avoient ni général, ni diſcipline. Enfin le fanatiſme, ou perſécuté ou perſécuteur, va faire de l'Europe une boucherie, & la remplira de carnage, ſous prétexte de zele pour cette religion de charité, qui commande d'aimer tous les hommes, & de leur faire du bien.

Anabaptiſtes.

(*) Boccold avoit épouſé quatorze femmes. Une d'elles ayant témoigné quelque doute ſur ſa prétendue miſſion divine, il lui coupa la tête, après lui avoir reproché ce blaſphême. Les treize autres danſerent avec des tranſports de joie autour du cadavre. On voit que le fanatiſme conduiſoit en même tems à la débauche & à l'inhu-

CHAPITRE IX.

Révolutions dans le nord, ſur tout en Suede & en Danemarck.

JETTONS un coup d'œil ſur le nord, toujours plongé dans la barbarie, mais qui offre ici le ſpectacle d'une révolution importante, dont les ſuites intéreſſeront bientôt toute l'Europe.

Marguerite de Waldemar unit la Suede, le Danemarck & la Norwege.

Toutes les couronnes de ces pays étoient électives, ſelon l'ancienne coutume des barbares. Marguerite de Waldemar, ſurnommée la Sémiramis du nord, réunit en 1397 celles de Suede, de Danemarck & de Norwege. Les trois peuples convinrent dans une diete de Calmar, que le roi ſeroit élu tour-à-tour dans les trois royaumes; que chaque nation conſerveroit ſes lois & ſes uſages, ſes privileges & ſes dignités. Mais cette union entre des peuples rivaux & guerriers ne pouvoit ſubſiſter que ſous un gouvernement plein de ſageſſe.

Après ſa mort l'union fut rompue.

Pendant la vie de Marguerite, tout fut tranquille. Sa prudence, ſon courage avoit fait oublier qu'on obéiſſoit à une femme. Après ſa mort, les antipathies

nationales se réveillerent. Les rois, contre l'ordre établi, fixerent leur résidence en Danemarck ; la Suede & la Norwege furent traitées en provinces. La premiere se souleva ; elle élut pour roi Canutson, grand oncle du fameux Gustave-Vasa. Opprimée de nouveau, elle venoit de secouer encore le joug, en se donnant un administrateur, lorsque Christian II monta sur le trône de Danemarck en 1513. C'étoit un tyran capable de tout immoler à ses passions. Il éprouva du moins qu'on ne peut être le fléau des peuples, sans s'exposer à être la victime de leur vengeance.

Christian II.

Troll, archevêque d'Upsal, primat de Suede, trop puissant par sa dignité, & plus dangereux par son caractere, convaincu d'intelligence avec Christian, fut déposé par le sénat. Il recourut au pape Léon X, obtint une bulle contre sa patrie, & fortifia de cette bulle la cause du tyran. Celui-ci n'en fut pas moins vaincu dans la premiere expédition. Mais couvrant ses desseins cruels du voile de la perfidie, il feignit de vouloir s'accommoder ; il promit de se rendre à Stockholm, pourvu qu'on lui amenât sept otages, entre autres le jeune Gustave-Vasa, petit-neveu du roi Canutson, dont le mérite & la valeur

Troll, primat de Suede cabale pour le tyran.

Perfidie de Christian.

ſe faiſoient déjà connoître. Les otages conduits ſur ſa flotte, il les emmena priſonniers, ſe jouant de la foi des traités, comme il ſe jouoit de la vie des hommes.

Le ſénat de Suede maſſacré.

Cette noirceur étoit le prélude des plus horribles barbaries. La Suede fut réduite à ſe ſoumettre. Chriſtian, couronné dans la capitale, prit le maſque de la bonté pour déployer toute ſa rage impunément. Il donna des fêtes. Les chefs du ſénat & de la nobleſſe ſe trouvent raſſemblés pour un feſtin. Tout-à-coup le primat Troll demande ſatisfaction, au nom du pape. Des ſatellites ſe jettent ſur les conviés. On les arrête, on les condamne comme hérétiques. Eric Vaſa, pere de Guſtave, quatre-vingt-quatorze ſénateurs, &c. ſont maſſacrés après une lecture publique de la bulle de Léon. Toute la ville de Stockholm eſt enſuite inondée de ſang. Enfin la tyrannie paroît cimentée par le carnage. (1520.) Quel triomphe pour un roi, & ſur-tout pour un évêque!

Guſtave-Vaſa délivre la Suede.

Cependant il s'élevoit un vengeur du crime. Guſtave, échappé de ſa priſon, réfugié dans les montagnes de la Dalécarlie, confondu avec les payſans, travaillans aux mines, n'ayant de reſſources qu'en ſon courage, méditoit une révolution

révolution & pouvoit l'exécuter. Il ſe fit connoître : il eut bientôt des partiſans, il leur procura des armes, il triompha rapidement de tous les obſtacles. Une partie de la Suede étoit déjà enlevée aux Danois en 1521. Chriſtian ſe vengea d'une maniere digne de lui, en faiſant noyer la mere & la ſœur de ce héros. Auſſi inſenſé que barbare, le Néron du nord, (on l'a ainſi nommé avec juſtice) ne voyoit pas que plus il ſe rendoit odieux, plus il ſe creuſoit de précipices.

Vengeance atroce du tyran.

Ses propres ſujets, opprimés, ſe crurent en droit de ſecouer un joug révoltant : ils le dépoſerent en 1523. Munce, chef de juſtice du Jutland, vint hardiment lui ſignifier l'acte qui le privoit de la couronne. Ce magiſtrat, s'applaudiſſant d'une action ſi courageuſe, diſoit : *mon nom devroit être écrit ſur la porte de tous les méchans princes.* Chriſtian ne put jamais être rétabli par Charles Quint, ſon beau-pere; Frédéric, duc de Holſtein, ſon oncle, fut élu roi de Danemarck ; & Guſtave-Vaſa, roi de Suede.

Les Danois détrônent Chriſtian par une ſentence du ſénat.

On vit bientôt dans ces royaumes un changement de religion, d'autant plus remarquable, qu'il s'exécuta preſque ſans troubles & ſans contrainte. La bulle de Léon X, qui avoit ſervi de

Changement de religion dans le nord; exécuté facilement.

prétexte à tant d'horreurs ; le trafic que le nonce Arcemboldi avoit fait des indulgences, dont le produit montoit, dit-on, à près de deux millions de florins, malgré la pauvreté du pays ; les richeſſes extrêmes du clergé, & l'empire qu'il exerçoit ſur les peuples ; les uſurpations des évêques, qui s'étoient même emparés de la plupart des forteresſes du royaume : tout faiſoit deſirer la réforme à quiconque ouvroit les yeux ſur les abus. Guſtave & Frédéric favoriſerent adroitement le luthéraniſme, ſans paroître d'abord décidés en ſa faveur. Le clergé remua : ce fut une raiſon de plus pour conſommer le changement. Enfin les états de Danemarck, l'égliſe même de Suede, embraſſerent ſolemnellement la doctrine de Luther. Bientôt le peuple changea de croyance au gré de ſes chefs, à-peu-près comme dans le tems où le chriſtianiſme s'étoit introduit chez les barbares. Guſtave mourut en 1560. Son gouvernement avoit été abſolu ; mais la Suede n'en fut pas moins heureuſe de lui obéir.

Moſcovie & Pologne

Il ſeroit inutile de s'étendre ſur la Moſcovie & la Pologne. La premiere, preſque inconnue alors, quoique le czar Jean Baſilowitz I eût conquis les royaumes de Caſan & d'Aſtracan, ne ſortira

de l'obſcurité que lorſqu'un grand prince, doué d'un génie créateur, y fera naître la police & les arts au commencement du dix-huitieme ſiecle. La ſeconde, auſſi peu éclairée, étoit le théâtre de l'anarchie. Ladiſlas, le premier des Jagellons, élu roi en 1382, eut pour ſucceſſeurs pluſieurs princes de ſa race. Mais ne diſpoſant ni des troupes, ni des finances, ils ne furent jamais que les chefs d'une république, où le défaut des lois & de ſubordination rendoit impoſſible un gouvernement raiſonnable. Comment la Pologne auroit-elle eu quelque ombre de gouvernement, tandis que le *veto* de chaque noble pouvoit l'emporter ſur tous les ſuffrages, comme on le voit encore aujourd'hui; tandis que le peuple entier, eſclave des nobles, n'avoit que le ſentiment de ſa baſſeſſe & de ſes peines; tandis qu'un ſeigneur, qui tuoit un de ſes ſerfs, en étoit quitte pour mettre quelques écus ſur la foſſe? De tels abus, enracinés par les ſiecles, doivent perpétuer les malheurs d'une nation, juſqu'à ce que des événemens extraordinaires y renverſent tout, pour tout renouveller.

Les Jagellons.

Gouvernement polonois plein de vices.

L'ordre teutonique avoit ſubjugué la Pruſſe, ſous prétexte d'y détruire le

La Pruſſe ſous l'ordre teutonique.

ganiſme, & l'opprimoit par ſes injuſtices. Elle s'étoit révoltée au milieu du quinzieme ſiecle, pour ſe donner au roi de Pologne. De-là naquirent des guerres ſanglantes. Albert, margrave de Brandebourg, grand maître de l'ordre, ayant embraſſé le luthéraniſme, & voulant s'agrandir aux dépens de ces religieux militaires, partagea la Pruſſe avec Sigiſmond, roi de Pologne, ſon oncle, ſous condition de l'hommage à cette couronne. (1525.) C'eſt ce qui a fait diſtinguer la Pruſſe royale & la Pruſſe ducale. Les deſcendans d'Albert ont conſervé la derniere, affranchie du vaſſelage en 1657, & érigée en royaume au commencement de notre ſiecle. Quelle origine d'un état, que nous voyons ſi puiſſant ſous un grand roi! On peut dire que Luther en a jetté les fondemens.

Albert de Brandebourg la partage avec le roi de Pologne.

DIXIEME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE. — CONCILE DE TRENTE.

Depuis l'an 1519, *juſques vers* 1560.

CHAPITRE PREMIER.

Election de Charles-Quint. Ses guerres juſqu'à la bataille de Pavie.

Idée de cette époque.

DE grands ſyſtêmes de politique & d'ambition ; des guerres continuelles, qui enfanteront d'autres guerres ; des princes abſolus, dont les caprices font la deſtinée des peuples ; une puiſſance énorme, prête à ſubjuguer l'Europe & l'Amérique ; une religion nouvelle, déchirant l'égliſe & briſant avec effort le joug de la papauté ; la ſoif des richeſſes, irritée par l'or du nouveau monde ; la culture de l'eſprit, produiſant d'abord plus de poiſons que de biens réels ; c'eſt ce qui rend ſur-tout cette époque ſi intéreſſante. La grandeur de la maiſon d'Autriche, ſous Charles-Quint, eſt la ſource des principaux évé-

nemens que nous offre l'hiſtoire des derniers ſiecles.

Qualités de Charles Quint.

Ce prince né à Gand en 1500, de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, & de Jeanne d'Eſpagne, fille de Ferdinand le Catholique, poſſédoit toutes les qualités propres à ſoutenir le premier rôle. Il avoit du courage, de l'activité, de l'application, de la prudence, un vaſte génie cultivé par l'étude & le travail. Malheureuſement il y joignoit une ambition ſans bornes, & cette artificieuſe politique réduite en ſyſtême par Ferdinand, ſon ayeul.

Il eſt roi d'Eſpagne en 1516.

Etant monté ſur le trône d'Eſpagne en 1516, il eſſuya d'abord les orages preſque inſéparables des nouveaux gouvernemens. Un Flamand, archevêque de Tolede; des miniſtres flamands, dépoſitaires de l'autorité, devinrent un objet de haine pour les Eſpagnols. Il ſe forma des aſſociations dans les provinces. Le cardinal Adrien, precepteur du roi, nommé à la régence de Caſtille, homme vertueux, mais d'un génie trop au-deſſous de ſa place, augmenta la fermentation, loin de l'éteindre. La ſainte *ligue* (c'eſt le nom que prirent les Caſtillans rebelles) envoya au roi, en 1522, des demandes preſque auſſi fortes & auſſi hardies, que celles des

Révolte ſagement appaiſée.

communes d'Angleterre ſous les Stuarts. L'eſprit de liberté alluma une violente guerre civile. Padilla, général de la ligue, ayant été défait, pris & exécuté, Marie Pachéco, ſa veuve, défendit Tolede en héroïne, juſqu'à ce que le clergé, furieux de ce qu'elle avoit dépouillé les égliſes pour ſoutenir la guerre, ſouleva le peuple contre elle, en la peignant comme ſorciere. Ces troubles durerent juſqu'en 1522, que la préſence de Charles les diſſipa. *C'eſt trop de ſang répandu*, dit-il, après avoir fait quelques exemples. Une amniſtie accordée aux rebelles fut plus efficace que les rigueurs; & le roi affermit ſon autorité par la clémence. Quelqu'un de ſa cour lui découvrant la retraite d'un des principaux factieux, il répondit avec humanité : *Vous auriez dû l'avertir que je ſuis ici, plutôt que de m'apprendre où il eſt.*

1519. Charles eſt élu empereur malgré François I.

L'Eſpagne, les Deux-Siciles, les Pays-bas & la Franche-Comté, étoient déjà ſous la domination de Charles; quand la mort de Maximilien, qui venoit de le faire élire roi des Romains, lui fraya la route de l'empire. François I, plus âgé que lui de ſix ans, plus célebre par ſes exploits, briguoit auſſi la couronne impériale. La puiſſance de

l'un & de l'autre inſpiroit une juſte inquiétude aux Allemands, jaloux de leur liberté. Mais on achetoit les ſuffrages. L'ambaſſadeur d'Eſpagne avoit deux mille marcs d'or à répandre. D'ailleurs, le ſultan des Turcs, Sélim I, conquérant de la Syrie, de la Méſopotamie & de l'Egypte, menaçoit l'Europe, & ne pouvoit être arrêté que par un puiſſant empereur. Cependant l'électeur de Saxe fut élu. C'étoit Frédéric le Sage, ce fameux protecteur de Luther. Il refuſa, il fixa les voix ſur Charles-Quint. François I, comme étranger, comme plus voiſin de l'Allemagne, lui paroiſſoit moins digne & plus à craindre.

Capitulation qu'on lui fait ſigner.

On eut ſoin de faire ſigner à Charles une capitulation, pour maintenir la liberté & les droits du corps germanique. Elle portoit expreſſément que l'empire ne ſeroit point héréditaire. La maiſon d'Autriche n'a pas laiſſé d'en jouir toujours. Sous un chef trop redoutable, l'empire ſeroit devenu, ſans doute, une ſimple monarchie, ſi le reſte de l'Europe avoit eu moins d'intérêt à s'y oppoſer.

Il n'envoie point à Rome l'ambaſſade d'obédience.

C'étoit la coutume depuis Otton IV, que les nouveaux empereurs envoyaſſent à Rome une ambaſſade pour annoncer leur élection & prêter l'*obédience*

au pape. Charles Quint s'en diſpenſa. Son exemple a prévalu ſur les prétentions romaines ; car il ne faut ſouvent qu'un exemple pour abolir de longs uſages, établis par un exemple contraire. Ce fier ſouverain, maître de tant d'états, & qui le premier ſe fit donner le titre de *majeſté*, tint néanmoins la bride & l'étrier du pape, lorſqu'Adrien VI le couronna à Bologne, en 1530 ; & le même jour il fut reçu chanoine des deux principales égliſes de Rome. Preſque tout eſt contradiction dans le monde.

Il tint cependant enſuite la bride & l'étrier du pape.

Quoique les rois de France & d'Eſpagne euſſent brigué l'empire, avec tous les dehors d'une amitié mutuelle, la préférence donnée à l'un devoit infailliblement aigrir l'autre ; d'autant plus que leur rivalité ne ſe bornoit point à cet objet. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, auroit pu tenir entre eux la balance ; la politique ſembloit l'exiger. Ses paſſions & celles de ſon miniſtre l'éloignerent d'un ſyſtême ſi glorieux. Ce prince fera des fautes continuelles, parce qu'il n'agira que par caprice.

Rivalité de Charles & de François.

Wolſey le gouvernoit alors. C'étoit un fils de boucher, devenu archevêque d'Yorck, évêque de pluſieurs ſieges, cardinal, légat, chancelier, miniſtre

Wolſey, miniſtre d'Angleterre.

abſolu, flattant les goûts du monarque, & partageant ſes plaiſirs, pour le maîtriſer en l'amuſant ; preſque auſſi riche que la couronne, inſatiable néanmoins autant que prodigue ; un de ces hommes enfin, dont les talens ſupérieurs remuent les états, au gré de leur propre ambition. L'intérêt de Wolſey étoit le mobile de l'Angleterre.

Le roi de France & l'empereur le gagnent tour à tour.

Le roi de France l'avoit gagné à force de flatteries ; il avoit même obtenu de lui la reſtitution de Tournai, comme dot de la princeſſe Marie, promiſe au dauphin. (Le dauphin & la princeſſe étoient enfans ; des mariages ſi incertains faiſoient ſouvent la baſe des traités.) François, méditant la guerre contre l'empereur, voulant avoir pour allié Henri VIII, lui propoſe une entrevue à Calais. Charles-Quint, encore plus habile, va viſiter Henri à Douvres, careſſe Wolſey, lui promet la tiare ; l'engage dans ſon parti. La célebre entrevue de Calais, qu'on appelle *champ de drap d'or*, aboutit à une oſtentation ruineuſe de magnificence. On y donne des fêtes, on ne conclut rien. L'empereur reçoit enſuite à Gravelines une viſite de Henri ; & là il acheve ſon ouvrage, en aſſurant au cardinal Wolſey les revenus de deux évêchés d'Eſpagne.

Entre ces deux rivaux, Léon X, de son côté, tenoit une conduite artificieuse, où l'intérêt du pontificat prévaloit sur le bien public. Son grand objet étoit de recouvrer Parme & Plaisance, de s'emparer de Ferrare, de chasser d'Italie les étrangers, après les avoir employés à son agrandissement. Il s'étoit opposé à l'élection de Charles-Quint, sous prétexte d'une loi de Clément IV, qui excluoit de l'empire les rois de Naples. Il promit ensuite à l'empereur l'investiture de ce royaume. Peu après, il entra dans les vues de François I. Ensuite il l'abandonna pour Charles-Quint. En un mot, le parti le plus avantageux pour lui devenoit dès-lors le plus juste; & l'art de semer la division, ainsi que d'amasser de l'argent, faisoit la politique de Rome. Variations politiques de Léon X.

Bientôt la guerre s'allume. Henri d'Albret, profitant des troubles de l'Espagne & de l'éloignement de l'Autrichien, reprend avec les troupes de France la Navarre enlevée à sa maison. Charles, par le traité de Noyon, en 1516, avoit promis de la rendre, & n'exécutoit point sa promesse. Les François auroient dû s'en tenir là : ils pénetrent imprudemment dans la Castille. Alors les Espagnols se réunirent contre eux. 1521. La Navarre prise & reprise.

& on les chaſſe de la Navarre, preſque au moment de leur conquête. Le duc de Bouillon, Robert de la Marck, ayant oſé déclarer la guerre à l'empereur, celui-ci la déclare au roi de France, qu'il croit avec raiſon le moteur de cette entrepriſe. François perd le Milanès & Gênes, par la faute de Lautrec, gouverneur du pays, déteſté des Italiens, abandonné des Suiſſes, battu à la Bicoque. Mais on pouvoit ſur-tout attribuer ce malheur au roi lui-même, & à la ducheſſe d'Angoulême, ſa mere, dont les diſſipations ne laiſſoient point d'argent pour les troupes.

Le Milanès & Gênes perdus pour la France.

C'eſt la principale cauſe des malheurs de François I, d'avoir aimé les plaiſirs autant que la guerre, ſans jamais connoître l'économie, ſi néceſſaire même dans la paix. Il en coûta la vie a Samblançai, ſurintendant des finances, qu'on fit pendre comme s'il avoit été obligé de faire des miracles.

Les plaiſirs & les diſſipations de la cour, cauſe des malheurs.

Sur ces entrefaites mourut Léon X, âgé de quarante-quatre ans. Charles-Quint, qui vouloit un pape à ſa diſpoſition, fit élire ſon précepteur, Adrien VI. Le reſſentiment de Wolſey étoit à craindre; mais Adrien étant vieux, l'empereur conſola le miniſtre Anglois, par l'eſpérance de lui ſuccéder. Enfin,

Adrien VI ſuccede à Léon X.

dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il engagea Henri VIII à prendre les armes. Vigilant, infatigable, ſon propre négociateur, & négociateur habile, quel avantage n'avoit-il pas ſur un ennemi tout occupé d'amuſemens ? François ſembloit ne pouvoir ſe réveiller qu'au bruit des armes. Charles regagne Wolſey.

Le nouveau pape témoigna ſa reconnoiſſance à Charles-Quint, ſoit par l'abolition du tribut de huit mille onces d'or, que payoit le royaume de Naples; ſoit en accordant à la couronne d'Eſpagne le droit de préſentation aux évêchés, & l'adminiſtration perpétuelle des grandes maîtriſes militaires. Il devoit ſa fortune aux lettres, comme Léon X leur devoit ſa gloire. On lui reproche de les avoir oubliées ſur le ſaint ſiege. Mais au fond, qu'étoit-ce que ſa littérature ? la philoſophie, la théologie de l'école ; tout au plus une érudition pédanteſque. Sans goût, ſans génie, auſtere, dur, extrêmement économe, doit-on s'étonner que les gens de lettres n'aient pas trouvé en lui un Médicis ? Conduite du nouveau pape.

Déjà François Sforce étoit rétabli à Milan, parce que les Suiſſes, faute de paie, n'avoient point ſervi François. Une ligue terrible ſe forma pour acca- Grande ligue contre la France.

bler ce monarque. Le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc Ferdinand, à qui Charles-Quint, ſon frere, avoit cédé les états de la maiſon d'Autriche en Allemagne ; les Milanois, les Vénitiens, les Florentins, les Génois s'unirent contre une ſeule puiſſance. Il eſt beau de voir le courage de François I braver la tempête. La prudence eût cependant mieux valu que le courage. Une nouvelle faute mit le comble au danger de l'état.

1523. Le connétable de Bourbon perſécuté.

Perſonne n'étoit plus digne de ménagement, que le connétable de Bourbon, auſſi diſtingué par ſon mérite que par ſa naiſſance. La victoire de Marignan étoit en grande partie ſon ouvrage : mais la ducheſſe d'Angoulême le haiſſoit depuis un refus qu'il avoit fait de l'épouſer. Elle chercha toutes les occaſions de lui nuire, & le chancelier du Prat ne ſervit que trop la haine de cette princeſſe. On diſputa au connétable les biens de ſa maiſon. Il perdit ſon procès. Déſeſpéré, il traita auſſi tôt avec l'empereur. Le roi, qui en eut avis, qui pouvoit s'aſſurer de ſa perſonne, ſe laiſſa tromper, & Bourbon s'évada. On ſait le mot d'un ſeigneur eſpagnol, dont le palais lui fut deſtiné : *Si le connétable loge dans ma maiſon, je la brûlerai*

Il embraſſe le parti de Charles Quint.

après ſon départ, comme un lieu infecté de la perfidie. Ces nobles ſentimens, qui imprimeroient au crime une honte ſalutaire, ſont rarement la regle des cours. On honore la perfidie quand on y trouve ſon avantage.

Bonnivet battu en Italie.

Aux grands généraux de Charles-Quint, Bourbon, Peſquaire, & Jean de Médicis, le roi de France n'oppoſa en Italie qu'un homme de faveur, l'amiral de Bonnivet, avec des forces trop inférieures à celles des ennemis. L'événement fut tel qu'il devoit être : aucun ſuccès ſolide, & des pertes conſidérables. La journée de Biagraſſa ou de Rébec eſt moins célebre par la déroute des François, que par la mort de Bayard, le modele des chevaliers. Il répondit en mourant aux témoignages de pitié, que lui donnoit le duc de Bourbon : *C'eſt vous qui êtes à plaindre, vous qui combattez contre votre roi, votre patrie & vos ſermens.*

Mort du célebre chevalier Bayard.

Siege de Marſeille, levé.

Du moins les François ſe défendirent glorieuſement chez eux, quoique attaqués de toutes parts. Bourbon, que l'empereur & Henri VIII vouloient établir roi de Provence, échoua lui-même au ſiege de Marſeille. Charles-Quint avoit ordonné ce ſiege, pour avoir un port en France. Peſquaire

commandoit, mais devoit ſe diriger par les avis de Bourbon. Mécontens l'un de l'autre, peut-être leur rivalité futelle un obſtacle au ſuccès de l'entrepriſe.

Nouvelles fautes de François I

La confiance de François I ſemble croitre avec les dangers, & ſes fautes avec ſa confiance. Il vole en Italie, il rentre dans le Milanès; il reprend ſans peine la capitale : mais l'imprudent Bonnivet eſt ſeul écouté. On s'obſtine au ſiege de Pavie; on envoie un détachement conſidérable attaquer le royaume de Naples, on s'affoiblit en diviſant ſes forces. Les ennemis s'avancent : on a honte de reculer, on riſque une bataille où l'on ne peut vaincre. François eſt attaqué, bleſſé, fait priſonnier, & ſes troupes taillées en pieces. Bourbon, qui venoit de lever à ſes propres frais douze mille Allemands, (car l'empereur n'avoit pas de quoi payer, n'étant point aſſez abſolu pour exiger de nouveaux impôts) Bourbon, dis je, jouit des ſatisfactions ameres de la vengeance. Bonnivet, l'auteur de ce déſaſtre, s'étoit fait tuer dans le combat. François I écrivit à la ducheſſe d'Angoulême, ſa mere : *Tout eſt perdu, hormis l'honneur.* L'honneur d'un roi ſe borne-t-il donc à ſe battre ?

1525. Bataille de Pavie, où il eſt pris.

Sa témérité paroîtra plus inexcuſable encore pas les circonſtances. Toutes les reſſources pécuniaires étoient épuiſées. Il avoit fallu vendre juſqu'à une grille d'argent maſſif, dont Louis XI avoit enrichi le tombeau de ſaint Martin. C'étoit beaucoup de défendre le royaume : la guerre portée au dehors ne faiſoit que l'expoſer davantage : une bataille perdue pouvoit entraîner des ſuites affreuſes. D'autre part, les ennemis, manquant eux-mêmes d'argent, devoient s'affoiblir & ſe dégoûter : leur ligue devoit naturellement ſe diſſoudre. Pluſieurs voyoient avec peine l'énorme puiſſance de l'empereur. Wolſey en particulier, deux fois dupe de ſes promeſſes, puiſque Clément VII, de la maiſon de Médicis, étoit le ſucceſſeur d'Adrien, Wolſey deſiroit ſans doute un changement. Il falloit donc ſe défendre & négocier, au lieu de courir après un fantôme de gloire & de conquêtes. Le roi s'étoit comme précipité dans le malheur. Sans le courage, l'habileté, les bonnes meſures de ſa mere, devenue régente, l'état devoit naturellement ſuccomber. Elle pourvut à tout ; elle négocia pour diviſer les ennemis.

C'étoit le fruit d'une témérité inexcuſable.

Les ſentimens des confédérés envers Charles Quint ſe firent bientôt connoî-

Ligue contre l'empereur.

tre. Clément VII, les Vénitiens & le duc de Milan formerent une ligue, pour lui enlever Naples, qu'ils deſtinoient au marquis de Peſquaire. Celui-ci entra dans le complot, après que des caſuiſtes eurent décidé qu'un ſujet pouvoit prendre les armes contre ſon prince, pour obéir au ſuzerain dont relevoit le royaume. Mais ſoit inconſtance, ou remords, ou déſeſpoir de réuſſir, il révéla tout à l'empereur. Sforce fut déclaré rebelle, & en cette qualité, dépouillé du Milanès.

L'alliance del'Angleterre eſt rompue.

Dans le cours de ces intrigues, l'alliance de l'Angleterre ſe rompit. Enflé de ſes ſuccès, Charles bleſſa l'amour-propre de Henri VIII, en ne lui écrivant plus de ſa main; & ne ſignant plus, *votre affectionné fils & couſin*. Wolſey n'avoit pas moins à cœur ſa vengeance perſonnelle. Ce que la politique auroit dû faire d'abord, de petites vues y déterminoient la cour de Londres: elle alloit tenir la balance, que les caprices des paſſions abandonnoient au haſard.

CHAPITRE II.

Traité de Madrid, ſans exécution. — Traité de Cambrai. — Divorce de Henri VIII, & ſchiſme d'Angleterre.

CHARLES-QUINT n'attaqua point la France après la victoire de Pavie. Il affectoit une modération hypocrite, & vouloit néanmoins preſcrire au roi priſonnier des conditions intolérables. Il exigeoit pour lui-même la Bourgogne; pour le duc de Bourbon, la Provence, & le Dauphiné à titre de royaume; pour Henri VIII, les provinces anciennement repriſes aux Anglois; enfin une renonciation abſolue aux droits ſur l'Italie. François répondit qu'il aimeroit mieux mourir en priſon que de démembrer ſon royaume; que d'ailleurs, fût-il aſſez lâche pour y conſentir, ſes ſujets n'y conſentiroient point. Mais ennuyé d'une rigoureuſe priſon, où le chagrin lui avoit cauſé une maladie mortelle, il plia aux conjonctures ſa fierté & ſa conſcience. Il ſe perſuada que des promeſſes forcées n'étoient rien, qu'il pourroit du moins en éluder l'exécution; il s'engagea par le traité de Madrid en

Conditions preſcrites par Charles-Quint à François I.

1526. Traité de Madrid.

1526 à ſe dépouiller de la Bourgogne, & à ſe remettre entre les mains de l'empereur, ſi elle ne lui étoit pas livrée, dans ſix ſemaines. Les deux fils aînés du roi ſervirent d'otages.

Ce traité ne s'exécute point du tout.

A peine libre, on le voit ſe liguer avec le pape, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, pour la liberté de l'Italie, & pour aſſurer le Milanès à François Sforce qu'il avoit voulu en chaſſer. Le pape le délie de ſes ſermens, nul article du traité de Madrid ne s'exécute. Les états de Bourgogne, de concert avec la cour déclarent que le roi ne peut aliéner ſon domaine, & que leur province ne paſſera point ſous une domination étrangere. François I refuſe de retourner en Eſpagne, ſe plaignant des injuſtices de ſon ennemi. Il offre la rançon de ſes enfans; mais il brûle de venger ſes injures & de réparer ſes malheurs. L'empereur dut ſe reprocher d'avoir manqué tout à la fois de généroſité & de politique.

1527. Bourbon aſſiege Rome.

Son général, le duc de Bourbon, à qui il avoit promit l'inveſtiture du Milanès, n'ayant point d'argent pour en finir la conquête, voyant la mutinerie parmi ſes ſoldats qui manquoient de tout, les mene à Rome, où les tréſors du pape l'attiroient. Clément VII, irré-

ſolu, timide, avoit négocié, & ne s'attendoit point à un ſiege. Il excommunie le général avec ſes troupes, traitant les Eſpagnols de Maures, & les Allemands de Luthériens. En dépit de l'anathême, Bourbon donne l'aſſaut. Il eſt tué; mais les Impériaux prennent la ville, & y commettent des excès affreux. Non contens de piller, de maſſacrer, de violer, ils tournent en dériſion le chef de l'égliſe & les cardinaux, par une eſpece de maſcarade impie, & proclament pape Martin Luther. L'empereur donne une autre comédie en Eſpagne. Il apprend que Clément VII eſt priſonnier : il ordonne des proceſſions pour ſa délivrance, au lieu d'envoyer des ordres pour le délivrer; & il exige enſuite une rançon. A quoi bon feindre, lorſque l'on n'y gagne qu'une réputation de fourberie ?

Elle eſt ſaccagée.

Hypocriſie de l'empereur.

Comme Charles-Quint ſe montroit inflexible ſur le traité de Madrid, le roi de France & Henri VIII lui firent une déclaration de guerre. Les démentis & les cartels, donnés & rendus entre ce prince & François I, étoient des bravades indécentes. Le duel n'eut pas lieu ; mais cet exemple n'en ſervit pas moins à exciter le faux point d'honneur, qui multiplia les duels plus que dans les

Cartels & démentis entre deux grands monarques.

ſiecles de barbarie. Cependant l'Italie étoit en proie aux hoſtilités. Les François y eurent d'abord l'avantage, & Pavie fut cruellement ſaccagée en mémoire de la bataille qu'on y avoit perdue.

Défection funeſte d'André Doria.

André Doria, illuſtre génois, ſervoit utilement la France avec les galeres de Gênes. On aſſiégeoit Naples, lorſque Doria, mécontent de la cour, prend tout-à-coup le parti de l'empereur. La fortune change alors. Les anciennes fautes ſe renouvellent, les maladies conſument l'armée; on leve le ſiege. Cette expédition, ainſi que tant d'autres, ne ſervit qu'à perdre le ſang humain. Doria rendit la liberté à ſa patrie. Il auroit pu y régner, après avoir chaſſé les François: il ſe contenta de l'autorité que lui donnoit ſon mérite. On ne changea preſque rien à l'ancien gouvernement qui avoit grand beſoin de réforme.

1529. Traité de Cambrai.

Enfin le traité de Cambrai ſuſpendit le cours de tant de calamités. Deux femmes le conclurent pour les deux monarques, le ducheſſe d'Angoulême, & Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-bas. François I abandonna ſes alliés, ſacrifia ſes droits ſur Milan, ſa ſuzeraineté ſur l'Artois & la Flandre, & s'obligea de payer deux millions d'é-

cus d'or pour la rançon de ſes enfans. Charles-Quint, outre ces avantages, ſe réſerva de pourſuivre en juſtice ſes prétentions ſur la Bourgogne. Sforce eut le Milanès : c'étoit la condition d'un traité déjà conclu entre le pape & l'empereur, par lequel les Médicis devoient recouvrer leur autorité à Florence. Les Florentins avoient rétabli la république. Une armée impériale les força en 1530 de reconnoître pour ſouverain Alexandre de Médicis.

Henri VIII ſe prépare au divorce

Dans l'état où ſe trouvoit la France, les deux millions d'écus d'or ne pouvoient être payés ſans le ſecours de l'Angleterre. Henri VIII donna de l'argent. Réſolu de répudier ſa femme, Catherine d'Arragon, tante de l'empereur, il prévoyoit les orages auxquels ce divorce l'expoſeroit : il s'uniſſoit étroitement avec une puiſſance dont il auroit bientôt beſoin. Catherine étoit veuve d'Arthur, frere de Henri, mort ſix mois après le mariage, même ſans l'avoir conſommé, s'il faut en croire le bruit public. Henri VII, voulant conſerver au royaume les avantages d'une pareille alliance, avoit obtenu la diſpenſe de Jules II pour marier la princeſſe avec le jeune Henri. Leur union ſubſiſtoit depuis vingt ans. Pluſieurs enfans, dont il

ne reſtoit que Marie deſtinée au trône, la rendoient d'autant plus reſpectable, que la reine ſe diſtinguoit par ſa vertu & ſa douceur. Mais Henri aimoit une autre femme, & ne ſavoit point modérer ſes paſſions.

Sa paſſion pour Anne Boleyn.

Anne Boleyn, fille d'un gentilhomme, belle, aimable, pleine d'eſprit, avoit captivé ce cœur violent. Elle irrita ſes deſirs par la réſiſtance. L'amour perſuada au roi que ſon mariage étoit nul; ſaint Thomas d'Aquin, ſon oracle, (car il ſe piquoit de théologie) lui en fournit des preuves par ſes écrits. Dès-lors il employa tous les moyens de rompre une chaîne ſacrée, qui l'empêchoit de ſatisfaire ſon penchant. Le pape Clément VII, en guerre avec l'empereur, ſe montra quelque tems très-favorable aux vues de Henri VIII. Wolſey devoit juger cette affaire en qualité de légat; la bulle de divorce étoit toute prête. Clément changea de ſyſtême, en changeant de ſituation. Le crédit de Charles-Quint l'emporta; de ſorte qu'après des lenteurs affectées, le pape évoqua la cauſe à Rome.

Clément VII le trompe.

Diſgrace de Wolſey

Indigné, impatient, mais n'oſant encore franchir les obſtacles, Henri ſe venge ſur Wolſey, qu'il ſoupçonne de lui avoir été contraire. Il renvoie ce miniſtre

niſtre ſi puiſſant, & mendie enſuite des avis de théologiens contre le mariage qu'il veut rompre. Les univerſités d'Angleterre, de France & d'Italie décident qu'aucune diſpenſe ne peut autoriſer le mariage d'un frere avec la veuve de ſon frere, puiſque la loi divine le défend dans le lévitique. Mais le deutéronome l'ordonne, lorſque le premier époux eſt mort ſans enfans. Ce fut trop ſouvent la coutume des docteurs, de fonder leurs déciſions ſur une autorité, ſans ſe mettre en peine des autorités contraires. Henri crut ce qu'il vouloit croire. Sa conſcience ou plutôt ſa paſſion lui fit un devoir preſſant de divorce. Il refuſa de comparoître à Rome, où le citoit Clément VII ; il répudia Catherine ; il épouſe Anne Boleyn, dont il eut bientôt la célebre Eliſabeth.

Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaiſe raiſon.

Catherine d'Arragon répudiée.

Déja le clergé avoit été contraint de le reconnoître pour *protecteur & chef de l'égliſe d'Angleterre*. Déja le parlement dont il fut toujours le maître abſolu, avoit retranché une grande partie de ce que l'on payoit au pape. L'idée ſeule de rompre avec l'égliſe romaine effrayoit cependant le roi, auſſi attaché à ſes principes de théologie qu'à l'objet de ſon amour. Il avoit écrit contre Luther, qu'il haïſſoit ſur-tout comme un con-

Innovations religieuſes.

Cependant Henri craignoit de rompre avec Rome.

tempteur de ſaint Thomas. Luther l'avoit réfuté avec des injures, juſqu'à dire qu'*il étoit plus fou que la folie même, &c.* Autant Henri étoit choqué de cette inſolence, autant le titre de *défenſeur de la foi*, qu'il avoit reçu de Léon X, flattoit ſon amour-propre. Il abhorroit le nom d'hérétique ; il ambitionnoit la gloire de catholique zélé ; il conſentit enfin à ſubir le jugement du conſiſtoire, pourvu que les Impériaux ne fuſſent pas du nombre des juges. Avec de la prudence, Rome eût triomphé de ce prince altier. Mais la politique romaine ſe repoſoit toujours ſur les anciens préjugés.

1534. La précipitation du pape cauſe le ſchiſme.

Trop de précipitation fit un mal irréparable. Le courrier, qui devoit apporter une réponſe poſitive de Henri, n'arrivant point au jour marqué, le pape confirma la validité de ſon premier mariage, & l'excommunia, s'il perſiſtoit dans ſon divorce. Deux jours après, le courrier préſente la lettre. On ne ſe rétracte point à Rome : il n'y a donc plus de remede. En effet, le ſchiſme eſt auſſi-tôt conſommé. Le roi appelle au concile général, ſelon la coutume. Le clergé d'Angleterre déclare que l'évêque de Rome n'a aucune autorité dans le royaume. Le parlement donne au ſou-

verain le titre de chef ſuprême de l'égliſe. En cette qualité, Henri VIII abolit les monaſteres, s'empara de leurs revenus, décida ſur le dogme, perſécuta tout à la fois & les catholiques fideles au pape, & les hérétiques infectés du luthéraniſme. Tout dépendoit de ſes opinions, de ſes fantaiſies.

Progrès des Turcs ſous Soliman II.

Charles-Quint, outragé dans la perſonne de ſa tante, ſe trouvoit d'ailleurs environné d'embarras & de ſoucis. Les Turcs & les Luthériens l'inquiétoient également. D'un côté, Soliman II, fils de Sélim I, encore plus redoutable que ſon pere, avoit pris Belgrade en 1521, & enſuite Rhodes, d'où les chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem paſſerent à Malthe, que leur donna l'empereur. Le même conquérant s'étoit emparé d'une grande partie de la Hongrie en 1526. Louis, roi de Hongrie & de Bohême, avoit péri dans la bataille de Mohacz contre les Turcs. L'archiduc Ferdinand, héritier de ces deux royaumes, du chef de ſa femme, avoit eu un compétiteur, qui s'étant mis ſous la protection des Ottomans, leur avoit procuré l'occaſion d'étendre leurs conquêtes. Cette puiſſance devenoit tous les jours plus terrible, ſoit par ſes propres forces, ſoit par les diviſions des Chrétiens. Soli-

Priſe de Rhodes.

Hongrie & Bohême diſputées à l'archiduc Ferdinand

man aſſiégea Vienne en 1529 ; mais l'hiver le força de ſe retirer, après avoir perdu environ ſoixante mille hommes.

Progrès des ſectes ennemies de l'égliſe romaine.

D'un autre côté, le progrès des ſectes, ennemies de l'égliſe romaine, tenoit l'empereur en ſuſpens. Quoique la religion ne parût pas influer beaucoup dans ſa conduite, dont les premiers mobiles furent toujours l'ambition & l'intérêt, il ſe montroit le défenſeur de la catholicité, & l'on conjecture qu'il eſpéroit ſe rendre par-là maître abſolu de l'Allemagne. Voyons d'un coup d'œil ce qui s'étoit paſſé de plus important au ſujet de la réforme. Il importe d'en ſuivre les progrès, puiſqu'elle a produit une des plus grandes révolutions de l'Europe. Si la doctrine de l'égliſe devint malheureuſement le jouet de la politique des princes, comme des paſſions ou des préjugés de tant de particuliers, ne perdons pas de vue le premier principe de ce malheur : déplorons les abus qui avoient offuſqué la vérité même ; apprenons combien il eſt eſſentiel de maintenir la religion par les mœurs & par la ſageſſe.

CHAPITRE III.

Affaires du luthéraniſme depuis la diete de Worms. — Charles-Quint, vainqueur des Turcs.

EN 1531, la diete de Worms, après avoir établi un conſeil de régence en l'abſence de l'empereur, cita Luther que Léon X avoit déja excommunié. Avec un ſauf-conduit, il n'héſita point de comparoître. Il refuſa hautement de ſe rétracter juſqu'à ce qu'on lui eût démontré ſes erreurs. Si le conſeil de quelques eccléſiaſtiques avoit prévalu, ce novateur ſubiſſoit le ſort de Jean Huſſ. On le laiſſa partir; mais peu de jours après, on publia une ſentence rigoureuſe qui ordonnoit de l'arrêter, dès que le ſauf conduit n'auroit plus lieu. L'électeur de Saxe prévint le coup, en le faiſant lui-même enlever dans une forêt, & enfermer dans un château, où il demeura neuf mois inconnu à tout le monde. C'eſt là qu'il commença à traduire l'écriture ſainte. Peu d'ouvrages ont été auſſi utiles aux ſectaires, parce que donnant au texte ſacré un ſens favorable à leur ſyſtême, ils en tiroient

Diete de Worms, où Luther comparut.

Comment il échappa aux catholiques.

des preuves auxquelles on ne ſavoit pas encore bien répondre.

Adrien VI exhorte à le pourſuivre, & fait des aveux ſinguliers.

Comme la ſentence de Worms ne s'exécutoit point, & que le luthéraniſme s'étendoit de jour en jour, Adrien VI, ſévere dans ſes mœurs, inflexible théologien, adreſſa un bref à la diete de Nuremberg en 1524, par lequel il exhortoit aux dernieres extrêmités contre Luther. Choſe remarquable : ce pontife reconnoiſſoit d'ailleurs que la corruption de la cour romaine étoit la ſource du mal ; il promettoit de remédier aux abus, & demandoit même l'avis de la diete ſur les moyens de déraciner l'héréſie. Mais le zele des Allemands ne répondit pas cette fois aux vues d'Adrien. Ils repréſenterent que Luther avoit trop de ſectateurs, pour qu'on pût le pourſuivre avec violence ; ils propoſerent un concile général, comme le remede le plus efficace & le plus néceſſaire ; ils envoyerent une liſte de cent griefs contre la cour de Rome, contenant tout ce qui lui avoit été reproché tant de fois, exactions, uſurpations, injuſtices, ſcandales de toute eſpece ; ils conclurent enfin que, ſi le ſaint ſiege n'y mettoit ordre promptement, ils emploieroient leur propre autorité à ſe délivrer de ces fardeaux in-

Opérations remarquables de la diete de Nuremberg.

tolérables. Les aveux du pape, les cent griefs de la diete, furent un triomphe pour le luthéraniſme. Si Charles-Quint s'étoit déclaré en ſa faveur, toute l'Allemagne eût vraiſemblablement changé bientôt de religion.

Mariage de Luther avec Catherine de Bore.

Le mariage de Luther avec Catherine de Bore, religieuſe qu'il avoit tirée du cloître, excita de nouvelles clameurs contre lui, & parut indécent à ſes amis mêmes, quoique conforme aux principes de la ſecte. Cet exemple eut beaucoup d'imitateurs; ce qui donna lieu au bon mot d'Eraſme : *On a beau dire que le luthéraniſme eſt quelque choſe de tragique. Pour moi, je ne trouve rien de plus comique ; car le dénouement eſt toujours un mariage.* Senſible aux reproches, mais inébranlable dans ſes deſſeins, Luther continua d'écrire, de prêcher, d'augmenter le nombre de ſes partiſans, & de repouſſer les traits de ſes adverſaires. Son courage étoit excité par le grand rôle qu'il jouoit dans le monde.

Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clément VII.

La guerre de l'empereur avec le pape Clément VII ne pouvoit être que favorable à la réforme. Tout ce que Charles demanda de la diete de Spire, en 1526, fut d'attendre patiemment le concile général, ſans donner d'encoura-

gement aux nouveautés. La diete vit néanmoins les prêtres luthériens de l'électeur de Saxe & du landgrave de Heſſe-Caſſel, prêcher publiquement leur doctrine, adminiſtrer les ſacremens ſelon leurs rites. Un violent manifeſte de l'empereur contre le pape enhardit encore les Luthériens. Plus d'un tiers de l'Allemagne avoit déja ſecoué le joug de Rome. Les Catholiques, ébranlés par l'exemple & par le raiſonnement, perdoient beaucoup de cette profonde vénération pour le ſaint ſiege, ſi propre à maintenir les dogmes au milieu des plus grands abus.

Diete de Spire, d'où vient le nom de *proteſtans.*

Tout ce que l'empereur, après ſon accommodement avec le pape, crut pouvoir demander à une ſeconde diete de Spire, en 1529, ce fut qu'on défendît, juſqu'au concile général, d'ajouter aux innovations, ſur-tout par rapport à la meſſe, déjà abolie dans pluſieurs états. Quelque modéré que dût paroître à cet égard le décret de la diete, l'électeur de Saxe, le landgrave de Heſſe, d'autres princes & quatorze villes impériales ou libres proteſterent. De-là le nom de *Proteſtans*, qui devint commun à tous les religionnaires.

Confeſſion d'augſbourg.

L'année ſuivante, Charles-Quint aſſiſte en perſonne à la diete d'Augſ-

bourg. Les proteſtans y préſentent leur confeſſion de foi, compoſée par Mélancton, le plus ſage des diſciples de Luther. On l'examine. Les théologiens diſputent à l'ordinaire, ſans autre fruit que de s'opiniâtrer d'avantage, chacun dans leurs ſentimens. Un décret ſévere condamne pluſieurs articles de la doctrine luthérienne, défend de tolérer ceux qui les enſeignent, ordonne d'obſerver exactement les anciens rites, avec promeſſe de ſolliciter le pape à convoquer dans ſix mois un concile général, où les diſputes ſeroient terminées. Quelle apparence que les deux partis ſe ſoumiſſent jamais au jugement de ce concile !

Décret ſévere contre les réformés.

Alors, ne doutant plus qu'on ne méditât leur ruine, les Proteſtans, s'aſſemblerent à Smalkalde, & formerent une ligue pour leur défenſe. François I y accéda ſecrettement bientôt après. Henri VIII, trop occupé de ſon divorce, ne donna que des eſpérances vagues. Charles venoit de faire élire Ferdinand, ſon frere, roi des Romains, ſous prétexte qu'en ſon abſence, l'empire avoit beſoin d'un chef puiſſant, capable de repouſſer les Turcs. La maiſon d'Autriche menaçoit évidemment la liberté germanique.

Ils ſe liguent à Smalkalde.

Ferdinand élu roi des Romains.

Liberté de conſcience accordée à cauſe des Turcs.

Cependant les conjonctures ne permettoient point à l'empereur d'abattre un parti, formidable par lui-même, & animé par l'enthouſiaſme du zele de religion. Il voyoit Soliman prêt à fondre ſur la Hongrie avec toutes ſes forces; pour venger l'affront que ſes armes avoient reçu devant Vienne. Il ſentoit le beſoin de lui oppoſer le corps de l'empire. Il craignoit que les Luthériens irrités n'oubliaſſent l'intérêt général des Chrétiens. La politique fit tomber le maſque du zele. Par un traité conclu à Nuremberg avec les Proteſtans, & ratifié à Ratisbonne en 1531, Charles leur accorda la liberté de conſcience juſqu'à la tenue du concile, annullant toutes les ſentences portées contre eux par la chambre impériale. Ils s'engagerent à le ſecourir puiſſamment contre les Turcs.

1532. Elle procure un grand avantage ſur Soliman.

En effet, l'armée impériale fut la plus forte qu'on eût jamais vue. L'empereur, qui n'avoit point encore paru à la tête de ſes troupes, (ce qui étonne dans un ſiecle d'héroïſme) prit cette fois le commandement. Il eut la gloire de déconcerter les projets d'un ennemi terrible, dont les forces montoient, dit on, à trois cents mille hommes. Soliman ſe retira, ſans que la campagne

eût rien produit de mémorable. Tel fut le fruit d'une concorde malheureuſement trop fragile, que l'intérêt public auroit dû fortifier, mais que d'autres motifs devoient bientôt rompre.

Barberouſſe, uſurpateur de Tunis.

Cette expédition eſt ſuivie d'une autre plus glorieuſe. Le célebre Barberouſſe, ſimple corſaire dans les commencemens de ſa fortune, s'étoit emparé du royaume d'Alger ; il s'étoit mis, pour le conſerver, ſous la protection de Soliman, & devenu ſon amiral, il avoit détrôné, autant par trahiſon que par violence, Muley-Haſcen, roi de Tunis. Ce dernier, ne trouvant aucun ſecours en Afrique, implora celui de Charles-Quint, qui ſaiſit avidement l'occaſion de ſe ſignaler, dans l'eſpérance de diſſiper les terreurs, dont Barberouſſe rempliſſoit l'Eſpagne & l'Italie.

1535. Charles-Quint le défait.

L'empereur s'embarque ſur une flotte de près de cinq cents voiles, avec une armée d'environ trente mille hommes ; il prend d'aſſaut la Goulette, ville maritime bien fortifiée, munie de trois cents pieces de canon ; il marche vers Tunis, rencontre Barberouſſe à la tête de cinquante mille combattans, & le défait dans une bataille. Pendant l'action, dix mille eſclaves chrétiens, renfermés dans le château de Tunis, bri-

ſent leurs chaînes, s'emparent de cette
Sac de Tunis. fortereſſe. Les habitans de la ville, hors d'état de ſe défendre, envoient leurs clefs au vainqueur. Sans attendre les ordres de Charles, qui délibere ſur le traitement qu'on leur fera, le ſoldat furieux court au pillage, inonde la ville, y commet les plus horribles violences, y maſſacre plus de trente mille perſonnes.

Traité avec Muley-Haſcen. Muley-Haſcen fut rétabli, à condition qu'il ſe reconnoîtroit vaſſal de la couronne d'Eſpagne; qu'il lui abandonneroit tous les ports fortifiés; qu'il payeroit douze mille écus par an pour l'entretien de la garniſon de la Goulette, &c. Barberouſſe s'étoit retiré à Bone (l'ancienne Hippone.) On prétend que Doria pouvant l'y forcer, ne le fit point, pour que l'empereur eût toujours beſoin de ſes ſervices. Ce fier muſulman fera encore trembler les Chrétiens, dont les diſcordes lui ſeront avantageuſes.

Négociations de François I, manquées. Tandis qu'enivré de ſa fortune, l'empereur triomphoit faſtueuſement en Italie, & y étaloit le ſpectacle de ſa grandeur, le roi de France ſe livroit aux ſentimens de haine, de vengeance & d'ambition, qui avoient déja produit tant de funeſtes événemens. Depuis le traité

humiliant de Cambrai, il méditoit de nouveaux projets de guerre ; il s'efforçoit de remuer toutes les puiſſances de l'Europe. Ses meſures ne réuſſirent point. Clément VII, qu'il avoit gagné en faiſant épouſer au duc d'Orléans (depuis Henri II) Catherine de Médicis, niece du pape, mourut avant que d'accomplir ſes promeſſes. Henri VIII, occupé des ſuites de ſon divorce, ne voulut pas s'engager dans une entrepriſe haſardeuſe. La ligue de Smalkalde, irritée de la conduite du roi à l'égard des Proteſtans de France, lui refuſa toute eſpece de ſecours.

Zele qu'il affecte contre les religionnaires, auxquels il s'étoit montré favorable.

Ce prince venoit de faire un éclat propre à ſoulever les religionnaires. Quelques fanatiques ayant affiché des placards contre le clergé & contre l'euchariſtie, il ordonna une proceſſion ſolemnelle pour réparer le ſcandale ; il y aſſiſta, un flambeau à la main, ſes enfans porterent le dais ; lui-même il harangua chez l'évêque de Paris avec chaleur, diſant que *ſi un de ſes membres étoit infecté d'héréſie, il le donneroit à couper, & qu'il ſacrifieroit ſon propre fils, s'il le trouvoit coupable de ce crime.* Six Luthériens furent enſuite brûlés de la maniere la plus cruelle : une machine les deſcendoit dans les flam-

mes, & on les en retiroit pour les y faire tomber encore, juſqu'à ce qu'ils euſſent expiré.

Il cherche les moyens de réunir les eſprits.

François avoit cependant invité Mélancton à venir lui donner conſeil ſur les moyens de réunir les eſprits. Il avoit montré aux Allemands de la ligue une modération ſinguliere ſur les points de controverſe. Il n'ignoroit pas que ſa ſœur Marguerite, reine de Navarre, goûtoit & favoriſoit les nouveautés. Mais ſans doute la fermentation des eſprits étoit ſi grande, qu'il crut ne pouvoir la calmer que par ces apparences de zele, dont il ne prévit point aſſez les effets.

Il reprend ſes deſſeins ſur le Milanés.

Quoique privé du ſecours de ſes alliés, il entreprend d'envahir le Milanès, ſous prétexte d'une inſulte que lui a faite Sforce dans la perſonne d'un de ſes miniſtres. Il commence par s'emparer des états de Charles, duc de Savoie, dont il avoit à ſe plaindre & à ſe défier. Geneve profita de la circonſtance, pour ſe rendre abſolument libre. François Sforce étant mort ſur ces entrefaites, & ne laiſſant point d'enfans, l'empereur ſe ſaiſit du Milanès. Le roi prétend rentrer dans ſes droits ſur ce dûché. On négocie. Charles-Quint traîne adroitement l'affaire en longueur, pro-

Il ſe laiſſe amuſer quand il faut agir.

met l'inveſtiture, tantôt au puîné, tantôt au cadet des enfans de France ; amuſe de la ſorte ſon rival, autrefois ſi impétueux, & ſe diſpoſe à l'accabler par les armes. Enfin, arrivé à Rome, il invective contre lui en plein conſiſtoire, avec autant d'indécence que d'animoſité & d'aigreur. Après cette inſulte, François négocie encore, tandis que l'orage va fondre ſur ſa tête.

CHAPITRE IV.

Invaſion en France par Charles-Quint. — Alliance de François I avec les Turcs. — Treve de Nice. — Révolte des Gantois.

SI le malheur avoit rendu le roi de France trop circonſpect, la proſpérité avoit inſpiré à l'empereur une préſomption altiere, qui réaliſoit dans ſon eſprit les chimeres de l'orgueil. Il ſe flattoit de conquérir aiſément la France. On répandoit par-tout je ne ſais quelles prédictions magnifiques, qu'il croyoit peut-être par amour propre, ou dont il étoit charmé que la crédulité vulgaire fût imbue. A la tête de cinquante mille hommes, contre l'avis de ſes meilleurs

1536. Charles-Quint veut conquérir la France.

généraux, il marche en Piémont ; il profite de la perfidie du marquis de Saluces, comblé des faveurs de François, & assez ingrat pour ouvrir le royaume à l'ennemi. La Provence est inondée d'Impériaux.

La Provence envahie & délivrée

Le maréchal Anne de Montmorenci, depuis connétable, avoit heureusement concerté avec le roi les moyens de se défendre sans risque. Sacrifiant les intérêts particuliers au bien général, il avoit ravagé toutes les campagnes, abandonné toutes les villes, excepté Arles & Marseille, où étoient de bonnes garnisons : il se tenoit retranché près d'Avignon, dans un camp que l'ennemi ne pouvoit forcer. La vivacité françoise murmuroit d'une conduite si opposée au génie national ; mais Charles-Quint en connut par expérience toute la sagesse. La faim, les maladies, consumerent bientôt ses troupes. Il ne put ni assiéger Arles & Marseille, ni attaquer Montmorenci, ni l'attirer à une bataille. Il fit une retraite précipitée, & les payſans provençaux lui tuerent encore une partie de ses soldats. Une invasion des Flamands en Picardie ne fut pas plus glorieuse : ils leverent le siege de Péronne. On ne vit jamais mieux combien la France a de ressources dans une guerre

Invasion aussi inutile en Picardie.

défenſive. Pourquoi prodiguer au dehors le ſang d'une nation, qui peut trouver au-dedans ſon bonheur & celui de ſes princes ?

L'empereur cité au parlement.

Depuis le commencement de leurs querelles, les deux illuſtres rivaux s'étoient ſouvent emportés à des bravades, à des injures très-indignes de leur rang. La haine de François ſe ſignala encore avec indécence. Il aſſembla le parlement contre l'empereur. On prétendit que *Charles d'Autriche*, ayant violé le traité de Cambrai, qui par conſéquent ne ſubſiſtoit plus, devoit être cenſé vaſſal du roi pour les comtés d'Artois & de Flandre; qu'il étoit coupable de félonie; qu'il devoit ſubir le jugement de la cour des pairs. On le ſomma d'y comparoître; & au terme de la ſommation, les deux fiefs furent confiſqués par un arrêt.

Soupçons téméraires, jettés ſur lui au ſujet de la mort du dauphin.

Cette vaine inſulte avoit été précédée de ſoupçons cruels, au ſujet de la mort du dauphin. Montécuculli, ſon échanſon, gentilhomme italien, mis à la torture, s'avoua coupable de l'avoir empoiſonné, & accuſa deux généraux de l'empereur, qui fut lui-même chargé indirectement. Mais un aveu arraché par les ſupplices eſt trop ſuſpect. La mort du dauphin étoit vraiſemblable-

ment naturelle ; d'ailleurs Charles-Quint n'avoit nul intérêt à un crime ſi atroce, puiſqu'il reſtoit deux fils de France. Catherine de Médicis, épouſe du duc d'Orléans, ambitieuſe, méchante, méritoit plutôt d'être ſoupçonnée, puiſqu'elle devenoit dauphine. Charles l'inſinua, & ſa conjecture paroît fondée ſur le caractere de cette fameuſe princeſſe, qu'on connoîtra dans la ſuite.

Alliance de François I avec les Turcs.

Pour ſoutenir la guerre contre un ennemi toujours formidable, le roi de France s'allie avec Soliman, & s'expoſe ainſi à de nouvelles invectives. De pareils traités ſembloient encore déshonorer le nom chrétien. On ne rougiſſoit point de s'acharner à la ruine les uns des autres : on rougiſſoit cependant de s'unir au Turc, même dans le beſoin de ſecours ! Quelle barriere les haines de religion élevent entre les hommes !

Elle ne réuſſit point.

Les Turcs devoient attaquer la Hongrie & le royaume de Naples, tandis qu'une armée Françoiſe envahiroit le Milanès. Barberouſſe débarque près de Tarente, répand au loin la terreur ; mais les François n'arrivent point, parce que le roi n'avoit pu prendre des meſures aſſez promptes. Cet inconvénient fait avorter une entrepriſe qui devoit chan-

ger la face des affaires : le Turc ſe retire prudemment, à l'arrivée d'une flotte commandée par Doria.

1538. Entrevue & treve de Nice.

Paul III, (Farneſe) pontife d'un âge avancé, joignant au deſir de pacifier l'Europe, celui de procurer de l'agrandiſſement à ſa famille, propoſa enfin aux deux monarques une entrevue à Nice pour mettre fin à la guerre. Ils y conclurent une treve de dix ans, ſans avoir voulu ſe voir ni ſe parler : le pape alloit & venoit de l'un à l'autre. On convint que tout reſteroit dans la ſituation actuelle juſqu'à la paix. Les deux rivaux ſe virent enſuite à Aigues-mortes, & ſe donnerent mutuellement des marques d'une parfaite cordialité. Ces contraſtes perpétuels s'expliquent par les mœurs de l'ancienne chevalerie, quoique au fond l'ancienne franchiſe ne ſubſiſtât guere qu'en apparence.

Mariage d'Ottavio Farneſe.

Le pontife parvint à ſon but, en obtenant pour ſon neveu, Ottavio Farneſe, la fille naturelle de l'empereur, Marguerite d'Autriche, veuve d'Alexandre de Médicis. Laurent de Médicis, parent & ami intime d'Alexandre, l'avoit aſſaſſiné par la plus noire des trahiſons. Mais ce meurtrier ne ſut pas tirer avantage de ſon crime. L'empereur fit paſſer

Aſſaſſinat d'Alexandre de Médicis.

Florence ſous la domination de Côme II, fils d'Alexandre.

1539. Charles-Quint ne peut obtenir de l'argent des *cortès*.

Une preuve frappante des inconvéniens de la guerre, même pour les plus grands potentats, c'eſt que les reſſources de Charles-Quint étoient épuiſées, qu'il devoit à ſes troupes des arrérages conſidérables; & que l'impuiſſance de les payer excita par-tout des ſéditions. Il aſſemble à Tolede les *cortès*, où les états généraux de Caſtille. Il repréſente ſes beſoins, il demande des ſubſides. Les Eſpagnols avoient murmuré ſouvent des taxes nouvelles, qu'on leur impoſoit pour une guerre qui ne les intéreſſoit point. La nobleſſe, exempte d'impôts par ſes privileges, s'échauffe, ſe récrie, & ne veut rien accorder. Charles renvoie l'aſſemblée avec indignation; mais il en exclut pour jamais les nobles & les prélats, diſant que ceux qui ne payoient aucune taxe, ne devoient point délibérer dans les aſſemblées nationales.

Il en exclut le clergé & la nobleſſe.

Hauteur & indépendance des grands d'Eſpagne.

On peut juger du pouvoir & de la hauteur des grands d'Eſpagne, par un trait particulier dont la ville de Tolede fut alors témoin. L'empereur ſortoit d'un tournoi avec ſa cour. Un huiſſier pour lui faire paſſage, frappe de ſa baguette le cheval du duc d'Infantado. Le

duc met l'épée à la main & bleſſe l'huiſſier. Charles ordonne au grand prévôt d'arrêter ſur le champ ce ſeigneur. Mais le connétable de Caſtille s'avance, fait retirer le prévôt, réclame le droit qu'il a de juger un grand, & emmene le duc chez lui, accompagné de tous les autres ſeigneurs, qui applaudiſſent à ſon courage. Un cardinal reſte ſeul avec le ſouverain. Celui-ci eut la prudence de diſſimuler; car la rigueur n'auroit fait qu'aigrir le mal, & qu'inſpirer la révolte. Il envoya le lendemain offrir à Infantado de punir l'huiſſier comme il le voudroit. Le duc, touché de cette réparation, loin d'exiger rien de plus, fit un préſent conſidérable à cet homme, & les grands revinrent à la cour.

Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas.

Les Gantois ſe ſouleverent avec plus de violence, au ſujet d'un impôt qu'ils jugeoient contraire à leurs privileges. Condamnés par le conſeil de Malines, ils offrent à François I de le reconnoître pour ſouverain, de lui remettre leur ville, de l'aider à conquérir la Flandre & l'Artois. La ſituation, le commerce, l'opulence du pays, devoient rendre cette conquête auſſi précieuſe qu'elle paroiſſoit facile. Mais le monarque ne reſpiroit que pour Milan. Il en eſpéroit toujours l'inveſtiture. Non con-

néral, ou, faute de concile, à celle d'un ſynode national; ou, en cas que le ſynode n'eût point lieu, au jugement d'une diete, qui s'aſſembleroit dans dix-huit mois; & qu'en attendant, on ne feroit aucune innovation. Le pape fut indigné de cet acte, & le condamna, parce que des laïques s'établiſſoient juges d'une controverſe eccléſiaſtique. Les Proteſtans ſe plaignirent auſſi des entraves que l'édit mettoit à leur liberté. Charles diſſipa leurs murmures par une déclaration particuliere, favorable à leurs deſirs : la politique l'obligeoit encore de les ménager.

1521. Ferdinand perd une partie de la Hongrie.

Son frere Ferdinand avoit perdu une partie du royaume de Hongrie. Jean de Zapoli, pour l'en dépouiller, avoit attiré les armes de Soliman, dont il s'étoit rendu tributaire. Zapoli meurt, laiſſant un fils au berceau. Ferdinand veut s'approprier l'héritage de cet enfant. L'évêque Martinuzzi, (*) qui partageoit la régence avec la reine mere, implore le ſecours du Turc. En vain Ferdinand s'efforce de prévenir le ſuccès de la négociation, & s'abaiſſe juſqu'à offrir

(*) Ce Martinuzzi, cardinal, grand homme d'état, fut aſſaſſiné dans la ſuite par ordre de Ferdinand.

de payer lui-même le tribut qu'exigeoit la Porte. Les Turcs marchent contre lui, font lever à ſon armée le ſiege de Bude, & remportent une victoire déciſive. Mais Soliman garde pour lui-même les états du jeune roi, & l'envoie avec ſa mere en Tranſilvanie. L'empereur reçut cette nouvelle pendant la diete de Ratisbonne. Ce fut le principal motif de ſa complaiſance pour les Proteſtans.

Entrepriſe de Charles-Quint ſur Alger.

Il méditoit d'ailleurs une grande entrepriſe contre Alger, où il eſpéroit triompher comme à Tunis. En l'abſence de Barberouſſe, le royaume d'Alger étoit gouverné par Aſcen Aga, originaire de Sardaigne, renégat, eunuque, grand capitaine, dont les pirateries faiſoient à l'Eſpagne des maux incroyables. Charles, réſolu d'en tirer vengeance, obſtiné dans ſon deſſein, fermant les yeux ſur le danger, ſourd aux remontrances & aux prieres du célebre Doria, s'embarque en automne avec ſes meilleures troupes, & paroît devant Alger le 20 octobre. A peine a-t-il pris terre, qu'un orage affreux inonde le terrein, ſans que l'armée ait ni tentes, ni aſyle, ni ſecours. La nuit ſe paſſe dans la boue. La flotte eſt en grande partie fracaſſée. Les Algériens fondent ſur des troupes languiſſantes, accablées

ſous le poids des armes. Charles-Quint étoit perdu s'il ne ſe retiroit promptement. Par bonheur Doria, ayant ſurmonté la tempête, l'attendoit au cap de Métafuz, à environ trois journées de marche. Il y arrive à travers mille dangers; il en eſſuie de nouveaux ſur mer, avant que d'aborder en Eſpagne. Cette malheureuſe expédition dut lui apprendre à quoi l'on s'expoſe en rejettant les ſages conſeils. Mais ſi elle humilia ſa préſomption altiere, elle lui procura la gloire de ſignaler ſon courage, ſa conſtance, ſa généroſité, ſa douceur; vertus moins brillantes dans le cours de ſes proſpérités. Peut-être ne fut-il jamais auſſi grand qu'au milieu de l'infortune.

Nouveau ſujet de guerre pour François I.

François I vouloit rompre la treve de Nice; la mauvaiſe foi de ſon rival l'excitoit à la vengeance. On lui donna un ſujet de plainte, plus digne de lui faire prendre les armes. Deux ambaſſadeurs qu'il envoyoit négocier, l'un à la porte, l'autre à Veniſe, furent aſſaſſinés en chemin, par ordre du marquis de Guaſto, gouverneur de Milan, tandis que Charles Quint ſe préparoit à l'expédition d'Alger. Ne recevant aucune réparation de cette injure, il s'efforça d'intéreſſer l'Europe à ſa vengeance.

Ses alliances. Mais il n'eut pour alliés que les rois de Suede & de Danemarck, (premier exemple de confédération avec le nord) & que Soliman, avec lequel il renouvella ſon alliance malgré les intrigues de Charles-Quint.

Il avoit aliéné les Proteſtans & Henri VIII. Comme il traitoit rigoureuſement les Luthériens, afin d'effacer en quelque ſorte, par des dehors de zele, le crime qu'on lui faiſoit de l'alliance du Turc, les Proteſtans d'Allemagne refuſerent de ſe joindre à lui. Il avoit trop peu ménagé le caractere violent de Henri VIII; il l'avoit même irrité, en traverſant le mariage de ſon fils Edouard avec Marie, reine d'Ecoſſe, encore au berceau : mariage projetté dans la vue de réunir les deux royaumes. L'empereur profita des diſpoſitions du monarque anglois, oublia l'injure qu'il avoit faite à Catherine d'Arragon, (elle étoit morte) & conclut avec lui une ligue offenſive & défenſive contre la France. Il allégua des prétextes de religion contre l'allié de Soliman, ſans avoir le moindre ſcrupule de s'allier avec le plus grand ennemi de l'égliſe romaine.

Henri ſe ligue avec l'empereur.

1542. Cinq armées françoiſes. Dès que la guerre fut déclarée, François mit cinq armées en campagne. C'eſt une preuve de l'avantage qu'il trouvoit dans la conſtitution de ſa monarchie,

où les ſubſides étoient plus abondans, plus prompts, & les levées de troupes plus faciles; l'autorité royale y étant moins limitée. La premiere campagne ne répondit point à ces immenſes préparatifs. Le duc d'Orléans, qui réuſſiſſoit parfaitement dans les Pays-bas, eut l'imprudence d'abandonner ſes conquêtes, pour aller dans le Rouſſillon, où le dauphin, ſon frere, aſſiégeoit Perpignan. Il ſe flattoit de partager avec lui l'honneur d'une victoire, & il ne partagea que la honte de lever le ſiege.

Premiere campagne ſans ſuccès

L'année ſuivante, François s'empara de Landreci, & Charles tenta en vain de le reprendre. Mais le comte d'Enguien & Barberouſſe échouerent au ſiege de Nice. Ce fut un étrange ſcandale pour l'Europe, de voir les François & les Turcs réunis dans cette expédition. Un heureux ſuccès eût confondu les cenſeurs. Soliman réuſſit mieux en Hongrie : il s'y rendit maître encore de pluſieurs places.

Siege de Nice, levé par les François & les Turcs.

Plus Charles-Quint étoit embarraſſé par la guerre, plus la fameuſe ligue de Smalkalde prenoit de conſiſtance & de hardieſſe. Elle venoit de proteſter ſolemnellement contre la chambre impériale; elle exigeoit, qu'on reformât un tribunal dont elle avoit à ſe plaindre; elle refu-

1544. Hardieſſe des Proteſtans d'Allemagne.

ſoit de contribuer pour la défenſe de la Hongrie. Il importoit beaucoup à l'empereur, & de prévenir une rupture totale avec les Proteſtans, & ſur-tout de les engager à le ſervir contre la France. Se pliant avec adreſſe aux conjonctures, il obtint d'eux ce qu'il ſouhaitoit. La diete de Spire, où il préſida, ſuſpendit tous les décrets contraires à la liberté de conſcience, & accorda l'exercice public de la religion proteſtante, juſqu'au concile général ou national, qu'elle déclara néceſſaire. Alors les Proteſtans, avec les autres membres de l'empire, ſe déclarerent ennemis d'un roi allié des Turcs.

L'empereur les gagne, en leur laiſſant la liberté de religion.

Victoire inutile de la France à Cérizoles

La France, expoſée à de terribles invaſions, goûta néanmoins encore les plaiſirs de la victoire. Le comte d'Enguien, qui aſſiégeoit Carignan dans le Piémont, avoit ordre d'éviter les riſques d'une bataille. Guaſto venoit l'attaquer : les François brûloient de combattre. Montluc, officier gaſcon, plein d'eſprit & de bravoure, fut dépêché au roi pour en obtenir la permiſſion. Il l'emporta avec ſon enthouſiaſme militaire ſur les raiſons du conſeil. Enguien gagna une victoire complette à Cériſoles. Plus de dix mille Impériaux reſterent ſur la place, & l'on ne perdit qu'envi-

ron deux cents François. Malheureuſement le royaume étoit en danger. Le roi appella une partie des troupes victorieuſes : par-là une ſi grande victoire fut inutile.

Si Charles-Quint & Henri VIII avoient exécuté leur plan de concert, François I étoit menacé d'une cataſtrophe preſque inévitable. Ils devoient l'un & l'autre, chacun à la tête d'une armée nombreuſe, pénétrer dans l'intérieur des provinces, ſans faire de ſieges, pour joindre leurs forces près de Paris. Mais l'envie de prendre des places rompit leurs meſures. L'empereur perdit cinq ſemaines devant Saint-Dizier, ville dépourvue de tout, que le comte de Sancerre défendit avec une conſtance admirable : il fallut contrefaire une permiſſion du roi pour le déterminer à ſe rendre. Henri, de ſon côté, aſſiégeoit Boulogne & Montreuil. La ſaiſon avançoit. La Champagne avoit été ravagée, comme autrefois la Provence, afin que l'ennemi ſe conſumât de diſette. Quoique Charles ſe fût emparé de Château-Thierri, quoique la terreur fût répandue dans la capitale, il craignoit déja les ſuites de cette expédition. Il conclut la paix à Crépi près de Meaux, ſans le conſentement du roi d'Angleterre.

Les ennemis perdent le tems à faire des ſieges.

Traité de Crépi entre Charles & François.

Ce traité porte que l'empereur donnera en mariage au duc d'Orléans, ou ſa fille aînée, avec les Pays bas; ou la ſeconde fille de Ferdinand ſon frere, avec l'inveſtiture du Milanès; qu'il renoncera à ſes prétentions ſur la Bourgogne, & François I aux ſiennes ſur Naples, ſur la Flandre & l'Artois; que tous d'eux s'uniront pour faire la guerre aux Turcs. Par un article ſecret, ils s'engagerent à prendre les meſures les plus efficaces, ſoit pour procurer un concile, ſoit pour exterminer l'héréſie dans leurs états. Toutes les conquêtes faites depuis la treve de Nice devoient ſe reſtituer. Le duc de Savoie devoit être remis en poſſeſſion de ſes domaines, excepte Pignerol & Montmélian, auſſi tôt que le duc d'Orléans auroit le partage qu'on lui deſtinoit.

Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les meſures priſes pour la guerre.

Le duc d'Orléans mourut avant que ſon mariage fut conſommé. Charles gagnoit infiniment à cette mort imprévue. Il rejetta les propoſitions de François, qui demandoit quelque dédommagement, & qui dès-lors pouvoit réclamer ſes anciennes prétentions. François, malade & las de la guerre, dévora ſon juſte dépit.

Henri VIII fait la paix,

Henri VIII continua les hoſtilités, ſans évènemens remarquables, juſqu'en

1546 qu'il fit la paix. Il conſerva Boulogne, à condition de le reſtituer dans huit ans pour huit cents mille écus d'or. La guerre lui avoit coûté un million trois cents quarante mille livres ſterling. C'eſt ainſi qu'on ſe ruine par des entrepriſes ambitieuſes, dont on ſe flattoit de retirer tant d'avantages. Henri avoit eſpéré de conquérir la Normandie, la Guienne, peut-être la couronne de France : car de quelles chimeres ne repaiſſoit-il pas ſon orgueil ? n'ayant preſque rien gagné

Arrêtons-nous ici un moment à conſidérer les paſſions de ce monarque. Il en fut toujours l'eſclave, comme le tyran de ſon peuple ; & les vices qui l'entraînerent d'excès en excès, corrompirent les excellentes qualités qu'il tenoit de la nature. Il devint un monſtre, pouvant devenir un grand homme. Cette Anne Boleyn, miſe ſur le trône à la place de Catherine d'Arragon, éprouva bientôt ſes dégoûts & ſa barbarie. Un autre amour effaça des charmes auxquels on avoit tout ſacrifié. Sur de ſimples ſoupçons, la nouvelle reine ſubit le jugement & le ſupplice. Jeanne Seymour, ſa rivale, lui ſuccéda le lendemain ; & le roi fit déclarer nul l'autre mariage. Jeanne Seymour étant morte en 1537, après lui avoir donné un fils (le prince Ce prince, eſclave de ſes paſſions ; ſes fix mariages.

Edouard), il épouſa Anne de Cleves, il la répudia preſque auſſi-tôt, ſur des raiſons frivoles que le clergé & le parlement jugerent très-bonnes. Catherine Howar reçut enſuite ſa main, pour paſſer de ſon lit à l'échafaud : elle avoit eu des galanteries dans ſa jeuneſſe ; ce fut le crime qui la fit décapiter. Catherine Par, ſixieme femme de Henri, ſe vit au moment d'eſſuyer le même ſort, parce que dans la converſation elle avoit paru ne pas penſer comme lui ſur la théologie. L'arrêt de mort étoit porté. Elle l'apprit par un heureux haſard ; elle déſarma le tyran par ſon adreſſe à le flatter.

Il dictoit au parlement des lois abſurdes & ſanguinaires.

Le parlement, humble, lâche, ſans force & ſans honneur, n'étoit qu'un vil inſtrument de la tyrannie. Les lois abſurdes & ſanguinaires que dictoit le prince, ne trouvoient aucune oppoſition. Ainſi, au ſujet de l'infortunée Catherine Howard, on déclara digne de mort, une reine qui, paſſant pour vierge au tems de ſon mariage, n'auroit pas elle-même détrompé le roi, ſi elle ne l'étoit point ; on décerna la même peine contre toute perſonne qui, ſoupçonnant les déſordres de la reine, n'en auroit pas averti le roi ou le conſeil. Ainſi, des ſtatuts contradictoires défen-

dirent, ſous peine de haute trahiſon, & de ſoutenir que les deux premiers mariages du roi fuſſent légitimes, & de tien dire d'offenſant contre les princeſſes Marie & Eliſabeth nées de ces mariages, par conſéquent déclarées bâtardes l'une & l'autre.

Dans les affaires de religion, plus que dans tout le reſte, Henri VIII ſe montra également bizarre & atroce. La puiſſance ſpirituelle qu'il s'étoit fait attribuer, il l'exerçoit en théologien deſpotique, armé du glaive pour établir ſes opinions. Il ſéviſſoit avec fureur contre quiconque oſoit penſer autrement que lui, & lui-même varioit dans ſa façon de penſer. Ses articles de foi dépendoient d'un inſtant de caprice. Ennemi fougueux de l'égliſe romaine & de ſon chef, il étoit auſſi fougueux zélateur de la plupart des dogmes, établis par l'autorité de cette égliſe. La préſence réelle, les meſſes privées, la confeſſion auriculaire, le célibat eccléſiaſtique, l'obligation de garder le vœu de chaſteté, furent des lois de l'état, qu'on ne pouvoit enfreindre ſans s'expoſer aux ſupplices. Le parlement fit ſur ces objets un fameux ſtatut, digne d'être appellé *ſtatut de ſang*. Mais le plus grand crime étoit de nier ou de révoquer en

Ses caprices tyranniques en fait de religion.

Ce qu'il vouloit qu'on tînt de l'égliſe romaine.

doute la ſuprématie du roi ; en un mot de ne pas prêter ſerment de la reconnoître. C'eſt ce qui conduiſit à l'échafaud l'illuſtre chancelier Thomas More ou Morus, & Jean Fisher, prélat d'un rare mérite. Réformer de cette maniere la religion, & ouvrir la porte au fanatiſme, paroiſſent à peu près la même choſe.

Morus & Fisher exécuté.

CHAPITRE VI.

Commencement du concile de Trente. — Guerre contre les Proteſtans d'Allemagne. — Fin de François I & de Henri VIII.

Les Catholiques demandent toujours un concile.

Tous les projets du concile général avoient été infructueux depuis l'établiſſement du luthéraniſme. Quoiqu'une longue expérience donnât lieu de croire que ces grandes aſſemblées, où les paſſions humaines ſe mêlent néceſſairement avec les choſes divines, peuvent définir les dogmes ſans terminer les diſputes, & que leurs plus ſages décrets ne guériſſent point des plaies invétérées, les catholiques ne voyoient nul autre moyen d'arrêter le cours de l'héréſie, ni de remédier aux déſordres de l'é-

gliſe. Leurs princes preſſoient le pape ſur cet important objet, peut-être moins dans l'eſpérance d'un bien ſolide, que dans la vue de paroître zélés pour la bonne cauſe.

Paul III avoit ſur-tout à cœur d'aſſurer Parme & Plaiſance à Pierre-Louis Farneſe, ſon fils, & ſouffroit impatiemment le refus que faiſoit l'empereur, de conſentir à un démembrement ſi ſcandaleux de l'état eccléſiaſtique. Ce pontife intéreſſé ne pouvoit être un véritable réformateur. Il ſe prêtoit cependant aux vœux de la catholicité, autant que le permettoit ſon intérêt particulier. Il convoqua le concile de Trente, pour l'an 1545. L'empereur s'efforça, dans la diete de Worms, d'engager les Proteſtans à s'y ſoumettre. Leur réponſe fut, qu'ils ne daigneroient pas même entreprendre l'apologie de leur doctrine, dans une aſſemblée ſoumiſe à l'influence du pape; que le pape ne pouvoit être leur juge, poiſqu'il s'étoit rendu ſuſpect en les anathématiſant, & puiſqu'il aſſembloit ce concile, dans la vue ſeulement de les condamner. Leurs raiſons étoient ſpécieuſes, quoique foibles; leur opiniâtreté étoit invincible.

Paul III, occupé de ſa famille, convoque néanmoins le concile de Trente.

Les Proteſtans refuſent de s'y ſoumettre.

Ils ſe défioient déja des intentions de Charles, qui en effet méditoit leur ruine.

L'empereur ceſſe de les ménager.

N'ayant plus les mêmes raiſons politiques de les ménager, on le vit dévoiler ſes ſentimens en diverſes conjectures. L'archevêque électeur de Cologne vouloit établir le luthéraniſme. Ses chanoines appellerent au pape & à l'empereur: celui-ci reçu leur appel, & les prit ſous ſa protection. Pendant la diete de Worms, il impoſa ſilence aux prédicateurs luthériens, il laiſſa prêcher contre eux un moine d'Italie. Mais leur parti étoit formidable par le nombre. Frédéric, électeur palatin, s'y joignit encore avec ſon électorat. Luther jouit de ce nouveau triomphe avant ſa mort. Jamais homme peut-être n'avoit eu de ſuccès ſi flatteurs pour l'amour-propre. Auſſi en dédaignant la fortune, fut-il très-ſuſceptible de vanité. Il mourut en 1546. On lui doit cet éloge, que, malgré la fougue de ſon caractere, il empêcha toujours ſes partiſans de commencer la guerre civile. Mais combien de maux à lui reprocher d'ailleurs!

Mais leur parti groſſiſſoit.

Déja le concile étoit ouvert. Quarante prélats formoient ſeuls, au commencement, une aſſemblée qui devoit repréſenter toute l'égliſe. Ils réglerent d'abord qu'on traiteroit en même tems de la foi & de la réforme. Le pape vouloit que le dogme paſſât le premier. L'empereur

1545. Commencement du concile.

avoit demandé que la réforme, dont l'idée effrayoit toujours la cour romaine, fût établie avant le dogme. Paul III étoit d'autant moins disposé à seconder ses vues, que ce prince n'avoit pas voulu confirmer l'investiture de Parme & Plaisance, en faveur de son fils; alléguant pour motif du refus, que ces deux duchés étoient des fiefs de l'empire, dont le pape ne pouvoit disposer. La maison de Farnese les conservera cependant jusqu'à son extinction.

Investiture de Parme.

Les premiers décrets du concile attaquerent directement les principes du protestantisme. On délara livres canoniques de l'écriture sainte, ceux qui se nommoient auparavant *apocryphes*; on décida que la tradition de l'église n'avoit pas moins d'autorité que la révélation; on consacra la *vulgate*, comme traduction authentique. Le pape se plaignit que l'assemblée, encore peu nombreuse, prononçât trop vîte sur des objets si importans. Mais tandis que ces décrets, accompagnés d'anathêmes, annonçoient aux Protestans une condamnation totale, il augmenta leur dépit & leurs inquiétudes, en déposant par une bulle l'archevêque de Cologne, comme convaincu d'hérésie, & déliant ses sujets de leur serment de fidélité.

Premiers décrets sur l'écriture & la tradition.

Le pape les irrite, en déposant l'archevêque de Cologne.

Preuve assez claire qu'il s'entendoit avec l'empereur.

1546. Charles-Quint se ligue contre eux avec Paul III.

Charles faisoit depuis long tems ses préparatifs, en dissimulant ses desseins. Il conclut avec le Turc une treve de cinq ans, & avec le pape une ligue; il sema ou fomenta la division parmi les princes luthériens, dont les intérêts particuliers devoient nuire à l'intérêt général de leur église : il affecta principalement de ne point attaquer leur religion, parce que le zele pour sa défense les eût infailliblement réunis. Enfin les bruits de guerre, la marche des troupes, trahissant sa politique artificieuse, il avoua dans la diete de Ratisbonne qu'il prenoit les armes; & protesta de nouveau que, sans prétendre géner la religion des sujets de l'empire, il se proposoit uniquement de soutenir les droits de la dignité impériale, & de punir quelques membres factieux.

Conditions du traité contraires à ses protestations publiques.

Son traité avec Paul III portoit néanmoins que le pontife & lui uniroient leurs armes, pour réprimer les hérétiques d'Allemagne, pour les forcer de se soumettre au concile de Trente & au saint siege. Il s'obligeoit par ce traité à partager avec le pape les conquêtes qui se feroient sur eux; & le pape lui accordoit pour un an la moitié des revenus

ecclésiastiques de l'Espagne, outre la permission d'y aliéner une certaine quantité de terres, appartenantes aux maisons religieuses. Voilà comme Charles-Quint, à l'exemple de Ferdinand le Catholique, se jouoit de la vérité, & tendoit à son but en trompant les hommes.

Le pape révele imprudemment le secret.

Tôt ou tard la vérité se découvre, la fraude est démasquée. Ce fut Paul lui-même qui dévoila le manège. Fier d'une ligue formée contre les ennemis du St. siege, il en publia les articles dans une bulle, exhortant les fideles à y concourir pour gagner les indulgences. Cette indiscrétion fâcheuse ne déconcerta point l'empereur. Non-seulement il persista dans ses fausses déclarations : il eut encore l'adresse de persuader une partie des Protestans.

Forces redoutables des Protestans.

Le plus grand nombre sentit mieux que jamais combien leur religion & la liberté de l'empire étoient menacées. Résolus de repousser la force par la force, ils se préparerent vigoureusement à la guerre. Ils solliciterent les Vénitiens, les Suisses, Henri VIII, François I, de les soutenir contre un despotisme qui, après avoir opprimé l'Allemagne, s'étendroit sur le reste de l'Europe. Aucune de ces négociations ne réussit, mais ils

pouvoient ſe paſſer de ſecours. En peu de mois, ils mirent ſur pied une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, fournie abondamment des proviſions néceſſaires. Les électeurs de Cologne & de Brandebourg reſterent neutres, ainſi que l'électeur palatin. Maurice de Saxe, margrave de Miſnie, ſe déclara pour l'empereur, avec deux princes de Brandebourg. Tous étoient Proteſtans. L'électeur de Saxe, le landgrave de Heſſe, le duc de Wurtemberg, les princes d'Anhalt, les villes d'Augsbourg, d'Ulm & de Strasbourg, contribuerent ſeuls à un armement ſi redoutable. Tant l'Allemagne étoit féconde en guerriers; tant le zele religieux & politique étoit enflammé dans ce petit nombre d'états.

Pluſieurs cependant s'étoient détachés de la ligue.

Charles ſe trouvoit à Ratisbonne avec peu de troupes. Les confédérés, en l'attaquant tout-à-coup, auroient ſans doute fini la guerre. Soit reſpect pour les uſages, ſoit crainte de ſe rendre odieux, ſoit lenteur naturelle aux Allemands, ils écrivirent au lieu d'agir. L'empereur eut le courage de ne répondre à leur manifeſte, qu'en mettant au ban de l'empire l'électeur de Saxe & le landgrave de Heſſe, les chefs de la ligue; démarche d'autant plus hardie, qu'elle auroit dû régulierement être au-

Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement.

Fermeté hardie de l'empereur.

torisée par une diete. Cette sentence les soumettoit aux peines de la rebellion, & livroit leurs états à qui pourroit les envahir. Alors ils envoyerent un hérault déclarer la guerre, & ils commencerent la campagne.

L'armée du pape & d'autres secours eurent le tems d'arriver. L'empereur, campé près d'Ingoldstadt, évitoit prudemment une bataille. Les ennemis ne l'attaquerent point, quoiqu'ils le pussent avec avantage. Leurs deux chefs, d'un caractere tout différent, avoient une égale aûtorité ; par conséquent les opérations se faisoient mal. Rien n'échappoit à la sagacité de l'empereur. Il prévoyoit que les membres de ce grand corps ne demeureroient pas unis ; & qu'une fois séparés, ils perdroient leur force : c'est ce qui arriva.

Il prévoit leurs divisions.

Maurice de Saxe, prince rusé & ambitieux, sans égard ni pour sa religion ni pour son sang, qu'il affectoit néanmoins de chérir, s'empare des états de l'électeur son cousin, sous prétexte de prévenir l'invasion de quelque étranger. Les confédérés permettent à l'électeur de conduire ses troupes contre le perfide. A peine s'est-il éloigné, qu'ils se séparent tous. Ils sentent alors leur foiblesse ; ils tremblent : Charles saisit l'occasion, se

Maurice de Saxe envahit l'électorat de son cousin.

met en mouvement au cœur de l'hiver, prend des villes. Ulm ſe ſoumet, & entraîne, par ſon exemple, preſque tous les membres de la ligue. On les voit demander grace à genoux, eſſuyer les hauteurs d'un prince altier, qui les condamne à des amendes rigoureuſes : comme s'il avoit déja été ſûr de la fortune.

Les confédérés ſe diviſent, & demandent grace

La Saxe reprife par l'electeur.

Cependant l'électeur de Saxe avoit recouvré ſes états. Il avoit même enlevé au perfide Maurice la Miſnie, excepté Leipſick & Dreſde. Mais l'empereur ſe propoſoit de l'écraſer, ainſi que le landgrave de Heſſe. Les circonſtances ſuſpendirent ce deſſein. Paul III, ſe repentant déja d'avoir contribué à l'accroiſſement d'une puiſſance, dont l'Italie pourroit devenir la victime ; choqué d'ailleurs de ce qu'on ne lui donnoit aucune part aux conquêtes, ni aux contributions ; & de ce que le vainqueur, loin de manifeſter ſon zele pour la foi, toléroit dans ſon propre camp l'exercice du luthéraniſme ; Paul, dis je, rappella bientôt ſes troupes, de ſorte que l'armée impériale fut conſidérablement affoiblie.

Paul III, jaloux, retire ſes troupes.

Conjuration de Fieſco à Gênes.

En même tems on reçut avis de la conjuration ſinguliere de Fieſco, noble & opulent génois, qui entreprit d'ex-

terminer les Doria, & de ſe rendre maître de la république. Cette conjuration, dirigée avec autant d'habileté que d'audace. n'échoua que par un accident. Fieſco ſe noya dans le port, où il venoit de ſe ſaiſir de la flotte. L'empereur ſoupçonnoit qu'une pareille entrepriſe n'avoit pas été faite à l'inſu das cours de France & de Rome, & qu'il ſe formoit contre lui quelque orage: la prudence l'arrêta au milieu de ſes exploits.

François I effectivement penſoit à rétablir l'équilibre, dont toute l'Europe avoit beſoin pour ſe ſouſtraire à l'oppreſſion. Il négocioit avec Soliman, avec le pape, avec les Vénitiens, avec les Proteſtans d'Allemagne, avec l'Angleterre & le Danemarck. Il augmentoit ſes finances, levoit des troupes, formoit des magaſins. L'expérience l'avoit rendu ſage: les paſſions ne l'égaroient plus. Charles-Quint avoit donc beaucoup à craindre. Mais la fortune, qui lui étoit toujours ſi favorable, parut encore ſervir ſon ambition. François mourut à l'âge de cinquante-deux ans, de la maladie honteuſe que procuroit la débauche, & qu'on avoit rapportée avec l'or de l'Amérique.

1557. François I meurt, en ſe préparant à rétablir l'équilibre.

Les belles qualités de ce prince,

Ses bonnes & mauvaises qualités.

franchiſe, bonté, honneur, généroſité, courage, n'ont pu couvrir ſes défauts; témérité dans les entrepriſes, négligence dans les affaires, légéreté dans la conduite, excès dans la dépenſe & dans les plaiſis. Quelque mérite qu'il eût, on lui auroit moins prodigué les éloges, s'il n'avoit accueilli & favoriſé les gens de lettres, dont les ſuffrages fixent la réputation des ſouverains. Il fonda le college royal & l'imprimerie royale. En excitant la culture des langues ſavantes, il eut la ſageſſe d'ordonner que les actes publics fuſſent écrits en françois. Il anima de même les beaux arts, bâtit Fontainebleau, commença le Louvre. Pour polir les mœurs de la cour, il y attira les femmes les plus reſpectables & les évêques les plus diſtingués. Mais les femmes & les évêques y formerent bientôt des intrigues.

Protection accordée aux lettres & aux arts.

Barbarie, ſous prétexte de religion en Provence.

C'eſt au cardinal de Tournon, plus zélé ſans doute qu'humain, qu'on dut principalement l'exécution d'un arrêt barbare du parlement d'Aix, ſuſpendu quelques années par la cour, & dont les ſuites furent affreuſes. On avoit condamné au feu, comme hérétiques, tous les peres de famille de Mérindol; avec ordre de raſer toutes les maiſons de ce gros bourg, de déraciner même

les arbres des forêts voiſines. Dès que la cour eut permis l'exécution de cet arrêt, deux magiſtrats, plus dignes du nom de bourreaux, à la tête d'un corps de troupes, commirent des cruautés qu'on n'avoit ſûrement pas prévues. Ils maſſacrerent trois mille perſonnes, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. La petite ville de Cabrieres, & Mérindol, & vingt-deux bourgs ou villages furent la proie des flammes. Une barbarie ſi propre à rendre odieux les Catholiques, peut être regardée comme le ſignal de guerres atroces, que le fanatiſme allumera dans le royaume.

La Bretagne réunie à la couronne.

Sous ce regne, la Bretagne fut réunie à la couronne en 1532. On engagea les Bretons à le demander eux-mêmes.

Mort de Henri VIII

Deux mois avant la mort de François I, arriva celle de Henri VIII, deſpote en tout, excepté pour la perception des ſubſides. La ſuppreſſion des monaſteres lui avoit procuré de grandes richeſſes, dont il ne profita point. Ses courtiſans en abſorberent les revenus. Charles-Quint le blâmoit d'avoir *tué la la poule qui lui donnoit des œufs d'or*; parce qu'en effet il s'étoit privé des taxes très-fortes, qu'on levoit auparavant ſur l'égliſe & ſur les moines. En vertu de ſon teſtament, la couronne apparte-

noir au jeune prince Edouard, né de Jeanne Seymour; au défaut de ce prince, à Marie, fille de Catherine d'Arragon; & enſuite à Eliſabeth, fille d'Anne Boleyn. Tous trois regnerent ſucceſſivement.

CHAPITRE VII.

Charles-Quint opprime la liberté germanique. — Henri II, roi de France. — Suite du concile de Trente.

Charles-Quint envahit la Saxe.

HENRI II, fils & ſucceſſeur de François I, prince guerrier, mais imprudent, étoit plus propre à ſe laiſſer gouverner par une maîtreſſe, qu'à ſuivre un grand ſyſtême de politique. Les craintes de l'empereur ſe diſſiperent; & il ſe hâta d'exécuter ſon deſſein contre les chefs de la ligue proteſtante. Avec ſeize mille hommes ſeulement, vieilles troupes qui valoient une armée nombreuſe, il s'avance vers la Saxe; il arrive au bord de l'Elbe vis-à-vis de Muhlberg; il entreprend, malgré les repréſentations de ſes capitaines, de paſſer, en préſence de l'ennemi, ce fleuve large de trois cents pas; il donne l'exemple en partageant le péril; & le ſuccès

cès couronne ſa valeur & juſtifie ſes eſpérances.

L'électeur Jean Frédéric, trop irréſolu, trop circonſpect dans les délibérations, quoique très-brave dans l'action & intrépide dans les tempêtes, n'avoit pris que de mauvaiſes meſures. Il étoit campé à Mulhauſen près de Muhlberg. Tout-à-coup il apprend le paſſage de l'empereur, qui vient l'attaquer. Recueillant alors toutes les forces de ſon ame, il ſe diſpoſe à la bataille; il combat en héros. Vaincu, bleſſé, priſonnier, il ſoutient la fierté inſultante du vainqueur, ſans témoigner ni abattement, ni chagrin. Wittemberg, ſa capitale, devoit naturellement ſuccomber, dans la conſternation que répandit ſa défaite. Mais l'électrice, Sibille de Cleves, femme digne de l'immortalité, anima les habitans, pourvut à tout, & fit craindre à l'empereur d'échouer devant cette place.

L'électeur Jean Frédéric défait a Mulhauſen, & priſonnier

Dans l'embarras où ſe trouvoit Charles-Quint, la politique lui inſpira un trait de deſpotiſme, qui ternit ſa gloire en lui aſſurant le ſuccès. Il fit condamner à mort l'électeur par un tribunal militaire, compoſé d'Eſpagnols & d'Italiens, au mépris de toutes les lois de l'empire. Le priſonnier jouoit aux échecs,

Il eſt condamné à mort, ſans être écartelé.

quand on lui notifia la ſentence. *Je mourrai volontiers*, dit-il froidement, *pourvu que ma mort ſauve la dignité de ma maiſon & l'héritage de mes enfans.* Il continua ſa partie, comme ſi rien ne l'avoit pu émouvoir.

Par complaiſance pour ſa famille, il cede l'électorat.

Sa femme, ſa famille, plus effrayées de cette nouvelle que des armes impériales, ne penſerent plus qu'à ſauver ſes jours. Leurs lettres & leurs inſtances le déterminerent à remettre, par un traité, ſon électorat entre les mains de l'empereur, qui s'obligeoit de lui conſerver la vie, & de donner à ſes enfans la ville de Gotha, avec une penſion de cinquante mille florins. Le traître Maurice eut la dépouille de ſon malheureux parent. Charles, en ſe l'appropriant à lui-même, auroit trahi l'ambition dont il étoit dévoré.

Le landgrave de Heſſe ſe ſoumet.

Sa conduite envers Philippe, landgrave de Heſſe, fut plus odieuſe encore, parce que la tromperie fraya le chemin à la violence. Effrayé de la chûte du Saxon, le landgrave prend le parti de ſe ſoumettre ; Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg lui garantiſſant que l'empereur le renverroit en liberté. Il ſigne les articles qu'on lui impoſe, d'abandonner à Charles & ſes domaines & ſa perſonne, d'aller lui demander

pardon à genoux, &c. Il dévore l'humiliation d'une cérémonie ſi affligeante. Lorſqu'enſuite il ſe diſpoſe à partir, le duc d'Albe l'arrête priſonnier. Les deux princes, avec leſquels il avoit négocié, conjurent en vain l'empereur de leur épargner l'opprobre, qui devoit en rejaillir ſur eux. Cette ame ſuperbe, inexorable, dédaigne leurs prieres, comme elle mépriſe les emportemens du landgrave. L'ivreſſe de la proſpérité exhaloit tout ſon venin.

On le retient priſonnier par trahiſon.

On voit le conquérant inſulter au corps germanique, en traînant de ville en ville ſes principaux membres priſonniers, entre autres l'électeur de Saxe. On le voit accabler d'exactions tout ce qui compoſoit la ligue de Smalkalde, enlever l'artillerie, déſarmer les peuples. On les voit exiger arbitrairement des contributions de ſes propres alliés, & les traiter en ſujets. C'étoit inſpirer un mécontentement général, dont les effets ne pouvoient être que ſuſpendus par une terreur paſſagere. Ferdinand exerça le même deſpotiſme ſur les Bohémiens, & les dépouilla de preſque tous leurs privileges.

Deſpotiſme révoltant de l'empereur.

Une diete s'aſſemble à Augsbourg, où l'empereur vouloit terminer les diſputes de religion. Il commence par s'em

Il rétablit le culte romain à Augsbourg, & paſſe pour le concile.

parer de la cathédrale ; il y rétablit le culte romain. Il harangue enſuite pour la ſoumiſſion au concile de Trente. Mais ce concile, ſur lequel étoient fondées tant d'eſpérances, ſembloit déjà menacer ruine. Le pape, voulant y dominer, l'avoit transféré à Bologne, ſous prétexte d'une maladie contagieuſe. Les prélats, ſujets de Charles-Quint, reſterent ſeuls à Trente. Des ſymptômes du ſchiſme ſe manifeſtoient ; les reproches éclatoient de part & d'autre. La mort de Pierre-Louis Farneſe, tyran déteſté, que des conſpirateurs aſſaſſinerent à Plaiſance, aigrit d'autant plus le pape, que les troupes impériales s'emparerent de cette ville. Paul III fit ſa principale affaire, non de remédier aux maux de l'égliſe, mais de ſuſciter des ennemis à l'empereur.

Mais le concile alloit ſe diſſoudre.

Aſſaſſinat de Pierre Louis Farneſe.

1545. L'*interim* de l'empereur, publié dans la diete d'Augsbourg.

Charles, après avoir demandé inutilement, au nom de la diete, que les membres du concile retournaſſent de Bologne à Trente, & avoir proteſté avec mépris contre une aſſemblée dépendante de la cour de Rome, voulut lui-même régler la foi, comme il tranchoit les affaires de l'empire. Il publia un corps de doctrine en trente ſix articles, nommé l'*interim*, auquel on étoit obligé de ſe ſoumettre juſqu'au juge-

ment d'un vrai concile. Son autorité abſolue le fit paſſer dans la diete ſans examen. Les théologiens, auteurs de cet *interim*, y avoient mis le fond de la doctrine catholique, & conſervé la forme de l'ancien culte. Mais on permettoit la communion ſous les deux eſpeces, & on laiſſoit aux prêtres mariés les fonctions du ſacerdoce. C'en étoit aſſez pour exciter les clameurs des Catholiques, qui ne pouvoient ſouffrir la moindre innovation. Les Proteſtans, dont le ſyſtême étoit renverſé, ſe plaignirent encore avec plus de véhémence. Jamais les tempéramens en fait de religion ne concilierent deux partis, que la chaleur des diſputes & la nature même des choſes rendent inconciliables. Le vieux & habile pape ne ſe laiſſa point entraîner au torrent du zele. Prévoyant bien que l'*interim* tomberoit, il garda un ſilence politique.

Les deux partis devoient en être mécontens.

Mais l'empereur en preſſa l'exécution, comme un maître qui veut ſe faire obéir. Excepté l'électeur de Saxe, inflexible dans ſa captivité, les princes plierent leur conſcience. Les villes libres, moins traitables, excitées par le zele des paſteurs, réſiſterent d'abord avec enthouſiaſme. Charles ſe ſervit de ſes troupes, avant qu'on eût le tems de

La terreur le fait exécuter.

faire des ligues. Augsbourg & Ulm perdirent leurs privileges, leur gouvernement, leur liberté. Cet exemple répandit une terreur ſourde qui, ſous des apparences de ſoumiſſion, laiſſa ſubſiſter la haine pour ce qu'on appelloit le papiſme.

1549. Paul III veut réunir Parme & Plaiſance au St Siege.

Cependant le pape, fort inquiet de la perte de Plaiſance, cherchoit les moyens de la reparer. Il n'en trouva point d'autre que de réunir au ſaint ſiege les deux duchés, dont il avoit fait le patrimoine de ſon fils. Il penſa que le patrimoine de ſaint Pierre ſeroit plus reſpecté que celui de ſa famille. Ottavio Farneſe, fils & héritier de Pierre-Louis, devoit être dédommagé par quelque autre établiſſement. Mais ce jeune prince, loin de ſe prêter aux vues du pontife, s'efforça de prendre la ville de Parme; & n'ayant pu y réuſſir, entama une négociation avec l'empereur, dont il vouloit tenir ſa fortune. Paul III en fut ſi irrité, qu'on attribue ſa mort à la violence du chagrin. Un vieillard de quatre-vingt deux ans pouvoit mourir par la ſeule caducité de la vieilleſſe.

Ottavio Farneſe lui réſiſte.

Mort du pape.

Société naiſſante des jéſuites.

En 1450, Paul avoit approuvé la ſocité naiſſante des jéſuites; parce que le fondateur, ſaint Ignace, la dévoua

entiérement aux ordres du pape. Un vœu particulier d'obéiſſance, en liant cet ordre plus que tout autre à la cour de Rome, pouvoit en faire un des principaux inſtrumens de ſes deſſeins. Le nombre des profès fut d'abord fixé à ſoixante. L'ancien & le nouveau monde, les villes & les cours, ſe remplirent néanmoins bientôt de jéſuites. Ce corps, où les talens & les vertus furent ſouvent réunis à des préjugés, à des ſyſtêmes dangereux, devoit un jour s'attirer les plus grands orages, par-là même qu'il acquéroit trop de pouvoir.

1550. Commencemens de Jules III.

Le nouveau pape, Jules III, créateur de Paul, redevable de ſon élection aux Farneſes, ſignala ſa reconnoiſſance en remettant Parme à Ottavio. Ce trait de généroſité lui fit beaucoup moins d'honneur, qu'il ne ſe fit de tort en donnant le chapeau de cardinal à un jeune homme inconnu, de ſeize ans, dont tout le mérite étoit de lui plaire, & d'avoir eu ſoin d'un ſinge dans ſa maiſon. Foibleſſe inconcevable, dans un tems ſur-tout où le ſaint ſiege étoit expoſé à tant de ſatyres.

Il raſſemble le concile de Trente.

Jules s'étoit obligé par ſerment, comme tous les cardinaux, à raſſembler immédiatement après l'élection, le concile que Paul III avoit diſſous. Il ne

ſe preſſa point, ſachant par expérience (car il y avoit préſidé en qualité de légat) combien une telle aſſemblée étoit difficile à gouverner. Enfin, pour ſatisfaire l'empereur Charles-Quint, il convoqua de nouveau le concile à Trente. La diete d'Augsbourg en reconnut l'autorité, parce qu'elle ne pouvoit réſiſter à Charles, & ce prince promit ſûreté entiere aux députés proteſtans qui s'y rendroient avec les Catholiques.

Charles-Quint veut avoir Parme.

Mille projets d'ambition, dont il étoit occupé, traverſoient néceſſairement le deſſein, plus ſpécieux que ſolide, de rétablir l'uniformité de religion. Il poſſédoit Plaiſance; il vouloit y joindre Parme. Jules III n'oſoit ſe déclarer contre lui, en faveur d'Ottavio Farneſe, auquel il ſe repentoit même d'avoir rendu ce duché. Le duc, menacé d'une invaſion, demanda le ſecours du roi de France.

L'Angleterre, ſous Edouard VI, n'inquiétoit point la France.

Henri II ſe trouvoit alors en état d'attaquer la maiſon d'Autriche. L'Angleterre, depuis la mort de Henri VIII, étoit agitée de troubles ſous un roi mineur. Edouard Seymour, duc de Somerſet, oncle maternel d'Edouard VI, maître abſolu avec le titre de protecteur, avoit changé tout le ſyſtême religieux du dernier regne, aboli les cérémonies

eccléſiaſtiques, établi la doctrine rigide & impoſante de Calvin. Il avoit porté la guerre en Ecoſſe, où le fanatiſme commençoit auſſi à fermenter ; & il eſpéroit de réunir les deux royaumes, par le mariage de la reine Marie Stuart avec le roi d'Angleterre. Mais les ſecours de la France avoient ranimé le courage des Ecoſſois : Marie avoit été fiancée au dauphin ; Somerſet, environné de cabales, avoit perdu ſon autorité ; enfin, Boulogne avoit été rendue à la France, pour quatre cents mille écus.

1551. Henri II prend la défenſe des Farneſe.

Il étoit donc naturel que Henri, pénétré des mêmes ſentimens que ſon pere contre l'ambitieux Charles-Quint, ſaiſît l'occaſion de l'arrêter dans le cours d'une fortune ſi rapide. Le traité fut bientôt conclu avec Farneſe. Dès que Jules en eut avis, il confiſqua le duché de Parme, il s'unit à l'empereur. La guerre ſe fit ſans événement mémorable. Parme ſoutint un ſiege que les Impériaux leverent, & les François ravagerent une partie de l'état eccléſiaſtique.

Déciſions importantes du concile, quoique peu nombreux.

Le concile recommençoit ſes opérations. Quoiqu'il n'y eût qu'environ ſoixante prélats, preſque tous italiens ou eſpagnols, avec peu d'allemands, on décida les points les plus eſſentiels, con-

cernant l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, sans égard pour une protestation solemnelle du roi de France. L'empereur défendit aux Luthériens d'enseigner une doctrine contraire ; il exila leurs ministres ; il poursuivit quiconque ne prenoit pas sa volonté pour regle de la croyance.

Nouveaux traits du despotisme de l'empereur.

Pendant la diete d'Augsbourg, il avoit donné une preuve de despotisme, dont l'histoire profane ne fournissoit aucun exemple. Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg sollicitant de nouveau la délivrance du landgrave de Hesse, & insistant sur l'acte par lequel ils s'étoient rendus garans, qu'on n'attenteroit point sur sa personne, il les avoit déliés de leurs engagemens à cet égard, comme si l'honneur, la bonne foi, la conscience, eussent été asservis à son empire. Les protestans ne manquerent pas de dire qu'il s'arrogeoit même le despotisme spirituel des papes.

CHAPITRE VIII.

Maurice de Saxe humilie Charles-Quint. — Henri II prend & conſerve les Trois-Evêchés.

TANT d'atteintes odieuſes à la liberté du corps germanique devoient produire une révolution. Maurice, le plus puiſſant des princes d'Allemagne, depuis que l'électorat de Saxe étoit joint à ſes états héréditaires, formoit ſecrettement le deſſein de contre-balancer une puiſſance ſi énorme. Auſſi ruſé qu'ambitieux, il ſavoit entretenir & la confiance de l'empereur, dont il ſe montroit toujours zélé partiſan, & celle des Proteſtans mêmes, dont il avoit trahi la cauſe, mais dont il ſoutenoit encore les opinions. Après avoir ſoumis ſes ſujets à l'*interim*, avec le ſecours du timide Mélanchthon, que la fermeté de Luther n'excitoit plus, il avoit étouffé les cris des zélateurs, par une déclaration publique de ſon zele pour la réforme ; il avoit proteſté ſolemnellement de rejetter le concile de Trente, à moins qu'on n'examinât de nouveau les points déjà décidés, & que les théologiens du parti

Politique adroite de Maurice de Saxe.

Il eſt nommé général contre Magdebourg.

n'y euſſent droit de ſuffrage. La diete d'Augsbourg, maîtriſée par l'empereur, lui confia le commandement de la guerre contre la ville de Magdebourg, qu'on avoit miſe au ban de l'empire, parce qu'elle s'oppoſoit vigoureuſement à l'*interim*.

Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des Luthériens.

Magdebourg ſoutint un ſiege de douze mois. Le zele de la religion y rendoit plus vif l'amour de la liberté. Maurice traîna la guerre en longueur, ſans découvrir ſes deſſeins. Les articles de la capitulation furent même conformes aux vues de Charles ; mais l'électeur donna des aſſurances ſecrettes, que les habitans ne perdroient ni l'exercice public du luthéraniſme, ni aucun de leurs privileges. En un mot, il diſſipa tellement la haine dont ils étoient tranſportés contre lui pendant le ſiege, qu'ils l'élurent burgrave, titre auparavant attaché à l'électorat de Saxe, & qui donnoit une grande autorité. Ce prince alloit à ſon but avec une prudence admirable. L'empereur, trop occupé à Inſpruck des affaires du concile, ne ſe défioit de rien. Ainſi la fineſſe tombe quelquefois dans le piege qu'elle tend aux autres.

Il gagne avec la France; il diſſimule toujours.

Déjà Maurice étoit ligué avec la France. Henri II devoit, en même tems que lui, déclarer la guerre à l'oppreſ-

ſeur de l'Allemagne. La religion n'entroit pour rien dans ce traité, qui n'en étoit plus que conforme à l'intérêt politique. Avant de lever le maſque, Maurice demanda encore la liberté du landgrave, ſon beau-pere. Un refus autoriſoit davantage ſon entrepriſe. Le fameux Granvelle, évêque d'Arras, depuis cardinal, miniſtre d'une habileté ſinguliere, eut quelque avis des mouvemens de l'électeur, & s'aveugla lui-même par un excès de confiance, diſant qu'*un ivrogne d'allemand n'étoit point aſſez fin pour le tromper.* Il fut trompé mieux que perſonne. Deux miniſtres ſaxons étoient corrompus; il ſe repoſoit ſur leur dévouement. Le prince, ayant découvert la perfidie, diſſimula ſi finement avec ſes deux miniſtres, qu'il profita de leur correſpondance avec Granvelle pour diſſiper les ombrages.

Il trompe même l'habile Granvelle.

Quand tout fut prêt à l'action, Maurice prit les armes, & publia un manifeſte où il expoſoit ſes motifs, capables de lui concilier les divers partis. Il vouloit mettre en ſûreté la religion proteſtante, maintenir la conſtitution & la liberté germaniques, délivrer le landgrave de Heſſe d'un injuſte empriſonnement. Telles étoient les raiſons qu'il alléguoit de ſes démarches. Un manifeſte du roi

1552. Il ſe déclare enfin.

Manifeſte de Henri II

de France parut auſſi-tôt. Henri II y prenoit le titre de *protecteur des libertés de l'Allemagne, & de ſes princes priſonniers*; il déclaroit ſon deſſein d'aſſurer l'indépendance de tous les membres de l'empire.

Conquête des Trois-Evêchés.

L'empereur, preſque ſans troupes à Inſpruck, ſans argent, infirme, endormi dans la ſécurité, eſt frappé comme d'un coup de foudre, en apprenant cette nouvelle imprévue. L'activité de ſes ennemis redouble la conſternation. Toul, Verdun & Metz tombent ſans réſiſtance entre les mains de Henri. Maurice traverſe la haute Allemagne. Il accepte une conférence à Lintz avec le roi des Romains, pour montrer des ſentimens pacifiques; mais la conférence finit ſans autre fruit que d'en indiquer une autre. Il continue rapidement ſa marche vers le Tirol, & force les obſtacles qui auroient pu l'arrêter. Il comptoit ſurprendre Charles dans Inſpruck. Quelques heures avant ſon arrivée, Charles avoit pris la fuite pendant la nuit, par un tems affreux, tourmenté de la goutte, porté en litiere au milieu des Alpes. Il eut le bonheur d'arriver à Villach, place forte de la Carinthie.

L'empereur s'enfuit d'Inſpruck.

Conférences de Paſſaw.

Maurice triomphant ſe rend à Paſſaw, comme il en étoit convenu, pour une

ſeconde entrevue avec Ferdinand. Preſque toute l'Allemagne y avoit des députés. Il borne ſes demandes aux trois articles expoſés dans ſon manifeſte : délivrance du landgrave, exercice public de la religion proteſtante, rétabliſſement des privileges & de la liberté germaniques. On les préſente à l'empereur, au nom de tous les états de l'empire ; car les Catholiques ſecondoient alors les Luthériens. Il répond avec ſa hauteur ordinaire, & ſe flatte de gagner ainſi du tems. L'électeur ayant auſſi-tôt repris les armes, Charles devient plus traitable. On renoue la négociation. Chacun deſiroit la paix, ou par beſoin, ou par crainte de l'avenir. Elle ſe conclut bientôt.

Conditions impoſées à Charles-Quint.

Les principales conditions furent que le landgrave ſeroit mis en liberté ; que l'*interim* n'auroit plus lieu ; qu'on tiendroit dans ſix mois une diete pour terminer les querelles de religion : qu'en attendant, la liberté de conſcience ſeroit entiere, que les Proteſtans pourroient même entrer dans la chambre impériale ; que, ſi la diete ne finiſſoit point les diſputes eccléſiaſtiques, le traité actuel ſeroit perpétuellement en vigueur à cet égard ; enfin, qu'on renvoyoit à la prochaine diete l'examen des griefs concernant les libertés de l'empire.

Le roi de France abandonné de ſes alliés.

Quoique les confédérés duſſent beaucoup au roi de France, & ſe fuſſent engagés à ne faire ni paix, ni treve ſans ſon agrément, à peine le nomma-t-on dans le traité. « Ceux qui ſecourent le » auteurs des guerres civiles, peuvent » s'attendre à être ainſi négligés, comme » l'obſerve M. Robertſon. Dès que la » rage du parti commence à s'éteindre, » on oublie leurs ſervices ; on ſe fait » un mérite près du ſouverain, de l'in- » gratitude avec laquelle on abandonne » le protecteur. » Henri diſſimula ſon chagrin, & réſolut de défendre ſes conquêtes. C'eſt une ſingularité bien remarquable, que ce prince, oppreſſeur des ſectaires dans ſon royaume, ait affermi l'établiſſement de leur ſecte en Allemagne.

Le concile encore rompu.

Les entrepriſes de Charles-Quint, pour forcer les conſciences, aboutirent au même effet. Il ne vit pas ſeulement la fin du concile, dont il ſe flattoit en vain que les déciſions réuniroient les deux égliſes. Dès que l'expédition de Maurice eut porté la terreur à Trente, les évêques allemands ſe retirerent, & le légat qui préſidoit fut charmé de congédier les autres.

Quelles avoient été

Il y avoit eu de grandes diſputes, au ſujet du ſauf conduit que demandoient

les Proteſtans pour leurs théologiens. Ils voulaient qu'on leur donnât voix délibérative & déciſive; que l'on décidât tout d'après l'écriture ſainte ; que le pape ſe ſoumît aux décrets de l'aſſemblée. Comment de telles prétentions auroient-elles pu être admiſes ? quand elles l'auroient été, comment les deux partis auroient-ils pu agir de concert, s'entendre, s'accorder ? Toute l'hiſtoire eccléſiaſtique, depuis l'arianiſme, démontre que l'eſprit de ſecte, eſt également opiniâtre dans la diſpute, & inflexible après le jugement. Les conciles ont décidé les dogmes, mais non ſoumis ou perſuadé les hérétiques.

Les demandes des Proteſtans.

Jean Frédéric, ancien électeur de Saxé, & le landgrave de Heſſe, ſortis de priſon après la tranſaction de Paſſaw, ne reſpiroient plus que les douceurs de la paix. Le ſeul Albert, margrave de Brandebourg-Anſpach, avoit refuſé de ſouſcrire à la pacification, & ravageoit encore la haute Allemagne. L'empereur, moins inquiet de ces ravages, qu'ardent à ſe venger du roi de France, fait de grands préparatifs pour recouvrer ce qu'il a perdu en Lorraine. Par la conquête des Trois-Evêchés, la Champagne ſe trouvoit munie d'une frontiere, & l'empire expoſé aux armes françoiſes.

Grands préparatifs pour reprendre les Trois-Evêchés.

Il importoit donc infiniment de les reprendre. Charles y deſtina toutes ſes forces. Il vint aſſiéger Metz avec une armée de ſoixante mille hommes, à laquelle ſe joignit Albert de Brandebourg, après avoir balancé à qui il vendroit ſes ſervices.

Le duc de Guiſe ſe prépare à défendre Metz.

On avoit prévu le danger, on avoit pris de ſages meſures. François de Lorraine, duc de Guiſe, s'étoit chargé de défendre Metz, ville d'une vaſte étendue, mal fortifiée, & hors d'état de ſoutenir par elle-même un long ſiege. La premiere nobleſſe du royaume, qu'excitoient ſon exemple & ſa réputation, courut partager la gloire de cette entrepriſe. En peu de tems, il rétablit les fortifications, il en ajouta de nouvelles; travaillant avec les ſoldats, animant tout, rendant la fatigue même agréable par ſon talent de gagner les cœurs. Le renvoi des bouches inutiles, la deſtruction des fauxbourgs & des moulins, la dévaſtation des campagnes d'alentour, les ordres ſéveres dictés par la prévoyance, rien n'occaſionna de murmures: il faiſoit ſentir qu'on devoit ces ſacrifices à la patrie.

L'empereur leve le ſiege.

Toujours obſtiné dans ſes réſolutions, malgré les meilleurs conſeils, l'empereur commence le ſiege vers la fin d'oc-

tobre, & ſe croit ſupérieur aux obſtacles que ſes généraux lui mettent devant les yeux. Mais il eſt puni de ſa préſomptueuſe confiance. Après ſoixante-cinq jours d'efforts inutiles, la valeur des aſſiégeans, les rigueurs de la ſaiſon & les maladies lui ayant fait perdre trente mille hommes, il leve précipitamment le ſiege. *Je m'apperçois*, dit-il, *que la fortune reſſemble aux autres femmes : elle abandonne les vieillards pour accorder ſes faveurs aux jeunes gens.* Ce revers méritoit des réflexions plus ſérieuſes.

Ses pertes en Italie.

En Italie, la fortune lui donnoit d'autres ſujets de chagrin. Il perdit la principauté de Piombino, qu'il fut obligé de céder à Côme de Médicis, pour une ſomme peu conſidérable dont il avoit beſoin. Il perdit Sienne, qui chaſſa une garniſon eſpagnole, & ſe mit ſous la protection de la France. Les côtes de Calabre furent ravagées par Dragut, éleve de Barberouſſe, que Soliman avoit envoyé avec une flotte. Les Turcs attendirent devant Naples la flotte françoiſe. On ne ſait quels obſtacles l'arrêterent. N'en recevant aucune nouvelle, ils retournerent à Conſtantinople.

Le terrible Albert de Brandebourg, ayant été mis au ban de l'empire, pour

de nouvelles violences, désola encore une partie de l'Allemagne. Maurice de Saxe le défit à Sivershausen dans le duché de Lunebourg, & périt au sein de la victoire. Si quelque chose pouvoit effacer les perfidies de cet électeur, on ne pourroit trop admirer ses grands succès, produits par des miracles de politique. Comme il ne laissoit qu'une fille, (mariée depuis au fameux Guillaume, prince d'Orange,) Jean Frédéric, qu'il avoit indignement dépouillé, réclama la dignité électorale. Auguste, frere de Maurice, l'emporta sur lui, au jugement même des états de Saxe. La branche cadette, nommée Albertine, a toujours conservé l'électorat, qui, dans l'ordre naturel, appartenoit à la branche Ernestine. On ajouta seulement Altenbourg au partage de Jean-Frédéric. Il mourut l'année suivante, plus respectable dans l'adversité par ses vertus, que son oppresseur ne l'avoit été dans une brillante, mais criminelle fortune.

1553. Mort du fameux Maurice de Saxe.

Sabranche (Albertine) demeure en possession de l'électorat.

Mort de Jean Frédéric.

Parcourons d'un coup-d'œil les suites de la guerre entre la France & l'empereur. Elles furent cruelles pour les peuples, victimes de la vengeance stérile des princes. Charles ayant pris d'assaut Térouane, rasa cette ville dont il ne

Evénemens de guerre.

reſte plus que le nom. Heſdin ſuccomba auſſi. Mais ce fut tout le fruit d'une campagne qui avoit abſorbé des tréſors. L'année ſuivante, on vit encore les deux monarques ennemis, à la tête de leurs troupes dans les Pays-Bas, & nul événement digne de leurs préparatifs. Côme de Médicis prend les armes en Italie, pour chaſſer de Sienne les François. Strozzi, florentin, général de l'armée de France, perd la bataille de Marciano, qu'il n'auroit pas dû haſarder. Le brave Montluc défend Sienne dix mois entiers, l'amour de la liberté faiſant ſoutenir aux citoyens toutes les rigueurs de la diſette. Il capitule enfin, à condition que la république conſervera ſa liberté & ſes droits ſous la protection de l'empire. (1555.) Capitulation preſque auſſi-tôt violée que faite.

Strozzi & Montluc.

Un complot de religieux fut ſur le point de procurer à l'empereur la conquête qu'il ambitionnoit davantage, & qu'il avoit inutilement tentée avec toutes ſes forces. Le gardien des cordeliers de Metz, homme intrigant & hardi, avoit gagné la confiance du gouverneur. Ce traître forma le deſſein de livrer la ville aux ennemis. Il ſéduiſit les religieux de ſon couvent; il y reçut des ſoldats déguiſés en cordeliers, qui devoient

Complot des cordeliers de Metz.

ouvrir les portes à la garniſon de Thionville. On découvrit le complot le jour même marqué pour l'exécution. Le gardien fut condamné à mort avec vingt de ſes inférieurs. Furieux contre lui, ils le tuerent de leurs propres mains, dans une chambre où on les avoit raſſemblés, & où ils devoient ſe confeſſer l'un l'autre. Ils aſſommerent de coups quatre des anciens, qui étoient comme lui, les auteurs de la ſéduction. On eût épargné les criminels en conſidération de leur habit, ſi l'exemple eût paru moins néceſſaire. On fit grace ſeulement à ſix des plus jeunes.

Punition des coupables.

CHAPITRE IX.

Regne de Marie en Angleterre. — Paul IV remue l'Europe par ambition. — Abdication de Charles-Quint.

TANDIS qu'on ſe battoit pour le malheur de l'humanité, l'inſatiable ambition de Charles-Quint s'ouvrit avec ſuccès une nouvelle carriere. Edouard VI étoit mort en 1553, âgé de quinze ans. Marie ſa ſœur, fille de Henri VIII & de Catherine d'Arragon, lui ſuccéda. Une conſpiration de Dudley, duc de Northumberland, qui vouloit procurer la couronne à Jeanne Gray, ſa belle-fille, ne ſervit qu'à le perdre, lui, ſon fils, & cette femme aimable, vertueuſe, éclairée, qu'il avoit entraînée malgré elle dans le complot : elle étoit niece de Henri VIII. Tous furent exécutés.

Marie avoit ſuccédé à Edouard VI en Angleterre.

Le mariage de Marie devant faire un roi d'Angleterre, Charles conçut d'abord l'idée de mettre ſur ce trône ſon propre fils, l'héritier de tant de royaumes. Philippe, non moins ambitieux que ſon pere, conſentit ſans peine à épouſer une reine de trente-huit ans,

Son mariage avec Philippe II déſagréable aux Anglois.

autant il eſt injuſte de punir des opinions & des erreurs, par les ſupplices réſervés aux plus inſignes ſcélérats. Mais ne devoit-on pas voir du moins que le parti perſécuté, s'il prenoit enfin le deſſus, ſeroit infailliblement perſécuteur ? que la perſécution étoit une ſemence de guerres civiles ? & qu'avec le beau prétexte de venger la cauſe de Dieu, (qui commande aux hommes la charité fraternelle, ſans exception, ſans diſtinction de culte,) on introduiſoit dans la ſociété chrétienne, une animoſité, des haines & des fureurs, dont il n'y a preſque aucun exemple dans le paganiſme ?

L'incendie, allumé d'abord en Allemagne, y fut heureuſement éteint, tandis que ſes ravages alloient s'étendre ſur d'autres contrées. L'empereur avoit abandonné ſes vains projets de deſpotiſme. Ferdinand, roi des Romains, qui tint une nouvelle diete d'Augsbourg, avoit beſoin de concilier les cœurs. Le fameux recès de la diete établit une paix de religion, très-avantageuſe aux deux partis, quoiqu'imparfaite à certains égards. On accorde liberté entiere de conſcience aux états qui ſuivent la confeſſion d'Augsbourg : (les Calviniſtes ne jouiſſoient point de cet avantage,

1555. Diete d'Augsbourg où ſe fait la paix de religion.

Articles du recès.

non plus que les Zuingliens ; & ils ne l'ont obtenu que par le traité de Weſtphalie.) On ordonne que les voies pacifiques de conférence & de perſuaſion ſeront déſormais les ſeules en uſage, pour terminer les diſputes religieuſes : (excellente loi, qui auroit dû prévenir les guerres civiles.) On laiſſe aux Proteſtans les biens eccléſiaſtiques, dont ils ſe ſont emparés. On convient auſſi que tout bénéficier, qui abandonnera la religion romaine, perdra auſſi-tôt ſon bénéfice, auquel les collateurs nommeront comme s'il étoit vacant. (C'eſt le *réſervat eccléſiaſtique*, auſſi équitable dans le fond, que propre à retenir le clergé au ſein de l'égliſe.)

Il devoit offenſer la cour de Rome, qui vouloit décider ſeule

Un tel acte ne pouvoit que déplaire à la cour de Rome, ſoit parce qu'il émanoit d'une aſſemblée en grande partie laïque, ſoit parce que les papes s'arrogeoient le droit excluſif de juger les affaires de religion. On n'examinera point juſqu'où peut s'étendre, en certaines circonſtances, le droit des princes & des peuples pour ce qui regarde eſſentiellement la tranquillité publique ; on ne penſera point qu'autrefois les réglemens eccléſiaſtiques ſe faiſoient ſouvent, dans des aſſemblées nationales, où les ſeigneurs & les évêques étoient

réunis : on croira le saint siege offensé, & on allumera à cette occasion une guerre sanglante.

Jules III, livré aux plaisirs plus qu'aux soins du gouvernement, étoit mort avec une mauvaise réputation. Marcel II, son successeur, avoit possédé seulement vingt & un jours la tiare dont il étoit digne. (Il tint sa famille éloignée de Rome.) Le cardinal Caraffa le remplaça sous le nom de Paul IV, & prit un système tout différent. Ce pontife âgé de quatre-vingts ans, qui s'étoit fait dominicain dans sa jeunesse ; qui s'étoit ensuite dépouillé de grands bénéfices pour fonder l'ordre des théatins, dont l'institut prescrivoit la pauvreté la plus rigide, avec défense de rien demander ; qui, tiré encore du cloître & décoré de la pourpre, avoit conservé jusqu'à l'excès toute l'âpreté de ses mœurs ; ce pontife parut un autre homme en montant sur le trône pontifical. Il affecta une magnificence extraordinaire. Son maître d'hôtel lui demandant de quelle maniere il vouloit être servi : *en grand prince*, répondit-il avec hauteur. Ses neveux, revêtus des premieres charges, dévorés d'ambition & maîtres de son esprit, lui persuaderent d'entreprendre une con-

Paul IV (Caraffa) d'abord religieux & ensuite.

Il change de mœurs, à quatre vingts ans.

quête, pour leur faire des états & pour agrandir les siens.

Sa dureté & sa hauteur.

Son caractere & ses maximes leur offroient les moyens de le pousser aux démarches les plus hardies. Ennemi mortel des hérétiques, il avoit établi contre eux l'inquisition en Italie, il frémissoit de l'indulgence qu'on leur accordoit en Allemagne. Imbu de tous les anciens préjugés sur la puissance du pontificat, Il y joignoit cette fierté arrogante, tant de fois employée pour les soutenir. Ses neveux le déterminent à proposer au roi de France de conquérir & de partager le royaume de Naples. Le recès d'Augsbourg le confirme dans sa résolution. Il menace de sa colere & Charles-Quint & Ferdinand, s'ils ne l'annullent aussi-tôt. On lui représente les risques, l'impossibilité d'une pareille violence. Il répond que, dans la cause de Dieu & de l'église, la prudence mondaine ne doit point être consultée. Après quoi, il conclut secrettement son traité avec la France, comme pour la cause de Dieu & de l'église.

Il menace l'empereur & se ligue avec la France.

1556 Abdication de Charles-Quint en faveur de son fils.

L'empereur, sur ces entrefaites, donne à l'Europe le spectacle d'une abdication imprévue, qui confond toutes les idées de la politique. Depuis quelques années, il soupiroit pour la

retraite. Les maladies, les dégoûts, le déclin de ſa fortune, émouſſoient les ſentimens ambitieux dont il étoit ſans ceſſe agité. Pliant ſous le poids des travaux, & craignant de s'en décharger ſur autrui, parce qu'il faiſoit dépendre de lui-même les ſuccès, il vouloit conſerver ſa gloire entiere ; il ſe flattoit même de l'augmenter, en ſe dévouant à la ſolitude, où d'ailleurs les ſentimens de religion l'invitoient à s'occuper de ſon ſalut. Il avoit déja cédé le Milanès & le royaume de Naples à Philippe, ſon fils. Il le voyoit âgé de vingt-huit ans, exercé aux affaires, capable de les bien conduire. Dans une grande aſſemblée des états, tenue à Bruxelles, il lui remit ſolemnellement les Pays-Bas. Il y ajouta peu de mois après les couronnes d'Eſpagne & d'Amérique.

Diſcours qu'il lui tint à Bruxelles.

Reſpectez inviolablement la religion ; maintenez la foi catholique dans toute ſa pureté. Que les lois de la nation ſoient toujours ſacrées à vos yeux. Ne donnez jamais atteinte aux droits & aux privileges de votre peuple. Et s'il vous arrive un jour de vouloir jouir des douceurs de la vie privée, puiſſiez-vous avoir un fils digne que vous lui réſigniez le ſceptre, avec autant de ſatisfaction que j'en ai en vous le réſi-

gnant ! ce diſcours qu'il prononça dans l'aſſemblée de Bruxelles, fit fondre en larmes les auditeurs. Philippe II ſuivit les conſeils de ſon pere ſur quelques articles, conformes à ſes propres ſentimens. Mais on le verra ſacrifier les droits du peuple au zele ſuperſtitieux dont il étoit animé ; & la religion en ſouffrira autant que le peuple.

CHAPITRE X.

Guerre de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. — Mort de Charles-Quint.

Charles-Quint conclut une treve avec la France.

FINIR la guerre avec la France, pacifier toute l'Europe après l'avoir inondée de ſang, c'eſt ce qui pouvoit couronner la gloire de Charles-Quint. Il l'entreprit avant ſon abdication. On conclut une treve de cinq ans, pendant laquelle chacun devoit reſter en poſſeſſion de ſes conquêtes. Le connétable de Montmorenci, ſagement oppoſé à la ligue de Rome, détermina Henri II à cette treve, qui outre les Trois-Evêchés, lui conſervoit preſque tous les états de la maiſon de Savoie. Mais le duc de Guiſe & ſon frere, le cardinal

de Lorraine, étoient trop ambitieux, pour ſouffrir patiemment la tranquillité publique.

Auteurs du traité fait avec les Caraffa, ils en pourſuivirent avec adreſſe l'exécution. Paul IV mit en uſage ſa politique artificieuſe. En témoignant ces deſirs de paix, qu'exigeoit la qualité de pere commun; en ſe portant pour médiateur, il preſſoit la cour de France de renouer les premiers engagemens, il repréſentoit la conquête de Naples comme facile. Les Guiſes, la fameuſe Diane de Poitiers, ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe de Henri, firent valoir des raiſons que la bonne foi & le bien public devoient condamner. Le monarque avoit juré la treve. Mais il en coûta peu au cardinal Caraffa, nonce du pontife, de le délier de ſon ſerment. Mais l'ambition de Paul IV & des Guiſes rallume la guerre.

Dès que Paul apprit le ſuccès de la négociation, mépriſant même les regles de la bienſéance, il empriſonna un miniſtre eſpagnol; il excommunia & dépouilla les Colonnes, attachés à la maiſon impériale; il ſuppoſa Philippe coupable de félonie pour les avoir ſoutenus, & privés de ſes droits ſur le royaume de Naples. Ce prince, également ſuperſtitieux & politique, n'oſa prendre les armes ſans conſulter les Démarches violentes du pape. Scrupules de Philippe II.

théologiens. Leur avis ayant été favorable, le duc d'Albe qui commandoit en Italie, porta la terreur jusques aux portes de Rome. Le pape, malgré son indomptable hauteur, fut contraint de lui demander une suspension d'armes; & il l'obtint, parce que le roi d'Espagne avoit toujours les mêmes scrupules.

1557. Le duc de Guise échoue dans la guerre de Naples.

A l'arrivée du duc de Guise, qui étoit chargé du commandement des troupes, Paul se montre plus audacieux que jamais. Il lance des anathêmes; il se croit maître de Naples. Cependant il ne peut donner ni les troupes ni l'argent qu'il avoit promis. La brillante réputation de Guise est ternie par une campagne infructueuse; tandis que la France, engagée par l'ambition de ce seigneur & du cardinal de Lorraine dans une guerre fatale, se trouve exposée aux plus grands périls.

Siege de St-Quentin.

La reine d'Angleterre, que Philippe gouvernoit & n'aimoit point, odieuse à la nation comme son époux, s'étoit liguée avec lui contre Henri II, malgré la répugnance des Anglois. Bientôt une armée formidable pénetre dans la Picardie, & assiege Saint-Quentin. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, excellent général, la commandoit; Philippe, nullement jaloux de la gloire militaire,

ſe tenoit à portée de veiller ſur les événemens. On n'avoit pas prévu ce ſiege : la place étoit dégarnie. L'amiral de Coligni, un des plus grands capitaines du ſiecle, eut le courage de s'y jetter avec quelques troupes. Mais, pour le ſecourir, le connétable de Montmorenci, ſon oncle, courut les riſques d'une bataille, avec des forces très-inférieures à celles de l'ennemi. Le duc de Savoie, profitant de cette faute, l'attaqua, le fit priſonnier, tailla en pieces les François, & ne perdit pas cent hommes.

Le duc de Savoie défait Montmorenci.

Si Philippe II avoit été moins timide ou moins circonſpect; s'il avoit oſé, ſuivant le conſeil du général, marcher droit à Paris, où la bataille de Saint-Quentin répandoit une extrême conſternation, il n'auroit probablement trouvé preſque aucune réſiſtance. Il s'obſtine au ſiege de Saint-Quentin. La terreur des François ſe diſſipe : de tous côtés, la nobleſſe prend les armes ; les villes ſignalent leur zele par des contributions volontaires ; le roi eſt bientôt en état de ſe défendre. Saint-Quentin, le Catelet, Ham, Noyon, furent les ſeuls fruits d'une victoire, qui ſembloit devoir renverſer cette puiſſante monarchie.

Philippe profite peu de la victoire.

Un trait caractériſe ici la dévotion de Philippe. En mémoire de la bataille,

L'Eſcurial, bâti par vœu.

gagnée le jour de ſaint Laurent, il fit vœu de bâtir une égliſe, un monaſtere & un palais, qui ſeroient conſacrés au ſaint martyr. Il voulut que ces édifices euſſent la forme d'un gril, parce que ſaint Laurent avoit été brûlé ſur un gril, au rapport des légendaires. Il continua les travaux vingt-deux ans avec des frais immenſes. Telle eſt l'origine de l'Eſcurial près de Madrid, devenu la réſidence des rois d'Eſpagne.

Paul IV fait la paix avec l'Eſpagne, & l'humilie.

On avoit rappellé d'Italie le duc de Guiſe, pour la défenſe du royaume. Paul IV s'en plaignit comme d'une trahiſon. La paix lui devenoit néceſſaire; & il profita ſi bien des inquiétudes ſuperſtitieuſes de Philippe, qu'en la faiſant, il exigea que le duc d'Albe vînt à Rome lui demander pardon d'avoir attaqué le patrimoine de l'égliſe. Le fier Eſpagnol ſubit au nom du roi cette loi humiliante. Philippe rendit Plaiſance au duc de Parme, qu'il ſouhaitoit d'attacher à ſon parti. Le duc de Toſcane, Côme, eut l'adreſſe d'obtenir Sienne, pour les ſommes que lui devoit le monarque. Alors les états d'Italie prirent de la conſiſtance; la balance y fut moins inégale, & les grands efforts de la guerre ſe tournerent d'un autre côté.

Cependant le duc de Guiſe, reçu en

France comme un ſauveur, nommé lieutenant-général du royaume, méditoit une expédition digne de ſon génie & de ſa gloire. Au cœur de l'hyver, il ſe met en mouvement ; il trompe l'ennemi par de fauſſes marches ; il va bruſquement aſſiéger Calais. Cette place, qui depuis plus de deux cents ans ouvroit la France aux ennemis, qu'Edouard III n'avoit priſe qu'après onze mois de ſiege, qui paſſoit pour imprenable, fut forcée au bout de huit jours. Les Anglois avoient coutume d'en tirer preſque toute la garniſon à la fin de l'automne. Le conſeil de Marie s'étoit aveuglé, au point de négliger même les avis de Philippe, qui vouloit y jetter des troupes. Quelques-uns portoient la confiance juſqu'à dire que, ſi Calais étoit attaqué pendant l'hiver, ils ſe chargeoient de le défendre avec des baguettes. C'eſt ainſi qu'on s'attire les malheurs, en ne prévoyant pas les dangers. Guines fut emportée d'aſſaut, & il ne reſta plus rien aux Anglois dans le royaume.

1558. Le duc de Guiſe prend Calais.

Après une conquête ſi glorieuſe, le prince lorrain jouit du repos de l'hiver, en ſe préparant à de nouvelles entrepriſes. Il s'empara enſuite de Thionville, qui ſoutint un ſiege de trois ſemaines. Mais une armée françoiſe, ſous les

Priſe de Thionville

Bataille de Gravelines.

ordres du maréchal de Termes, fut défaite par le comte d'Egmond à Gravelines. Le haſard, comme il arrive ſouvent, décida cette fois du ſort des armes. Les François, quoique fort inférieurs en nombre, rendoient la victoire indéciſe, quand une eſcadre angloiſe s'avança au bruit du canon, & les foudroya de ſon artillerie. Environ deux mille reſterent ſur la place. Le général fut fait priſonnier avec beaucoup d'officiers de marque.

Tout ſe diſpoſe à la paix.

Les deux monarques deſiroient également la paix : Philippe, parce qu'il n'aimoit point la guerre, & parce qu'il ſoupiroit pour l'Eſpagne, ne pouvant ſouffrir tout autre ſéjour ; Henri, parce qu'il avoit ſur-tout à cœur d'arrêter les progrès de l'héréſie dans ſon royaume, & que la ducheſſe de Valentinois, mécontente des Guiſes dont la guerre augmentoit le crédit, lui inſpiroit les ſentimens qu'elle croyoit les plus utiles pour elle-même. Montmorenci, encore priſonnier des Eſpagnols, fut autoriſé à entamer les négociations. Nous en verrons le ſuccès dans la ſuite.

Charles-Quint laiſſe, malgré lui, l'empire à ſon frere Ferdinand.

Si Charles-Quint avoit pu diſpoſer de l'empire, comme de ſes états héréditaires, il eût laiſſé toute ſa puiſſance entre les mains de ſon fils. C'étoit pour lui un

grand ſujet de douleur, d'avoir procuré à ſon frere le titre de roi des Romains. Il avoit tenté deux fois de l'y faire renoncer, lui offrant des fiefs en échange. Sur le refus de Ferdinand, il s'étoit même efforcé, avec auſſi peu de fruit, de gagner une diete. Le corps germanique ſentoit par expérience combien un chef trop redoutable étoit dangereux pour ſa liberté. Charles fit encore une tentative avant de s'enfermer dans la ſolitude; & n'ayant pu vaincre l'oppoſition de ſon frere, il abdiqua en ſa faveur la couronne impériale. L'acte fait en 1556, ne fut préſenté aux électeurs qu'au commencement de 1558.

Oppoſition de Paul IV aux actes de la diete.

La diete de Francfort reconnut ſans peine Ferdinand I; mais il trouva d'étranges difficultés à Rome où ſon ambaſſadeur donnoit au pape les témoignages ordinaires de reſpect. Paul IV, auſſi infatué des prérogatives de ſon ſiege, que s'il avoit vécu deux ſiecles plutôt, déclara nuls les actes de la diete. Il ſoutint que c'étoit à lui de nommer un empereur, en cas de réſignation, que Ferdinand s'étoit rendu indigne de l'empire, en favoriſant les hérétiques; que les électeurs proteſtans avoient perdu leur droit de ſuffrage, en abandonnant l'égliſe romaine. Il vou-

Ce qu'il exigeoit de l'empereur.

loit que l'empereur témoignât ſon repentir du paſſe : qu'il renonçât au titre dont il avoit été irréguliérement revêtu à Francfort, & qu'il s'en rapportât à l'autorité & à la clémence du pape. En vain le roi d'Eſpagne fit les plus vives inſtances pour que Paul ſe déſiſtât de prétentions ſi inſoutenables. La cour de Rome, juſqu'à la fin de ce pontificat, ne reconnut point l'empereur.

Retraite de Charles-Quint dans un monaſtere

Charles-Quint s'étoit retiré dans le monaſtere de Saint-Juſt en Eſtramadoure. Là, ſolitaire, tranquille, ſans le moindre appareil de grandeur, cultivant ſon jardin, s'amuſant de la mécanique, faiſant des horloges, converſant avec un petit nombre de particuliers, il goûtoit les douceurs du repos, il méditoit le néant du monde, & cherchoit dans la religion des biens plus ſolides que ceux qu'il avoit abandonnés. Il vécut ainſi un an, aſſez heureux pour jouir de lui-même, après avoir été ſi longtems le jouet d'une ambition inquiete & inſatiable.

Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans

Quelques mois avant ſa mort, la goutte redoublant ſes accès, il tomba dans une ſombre mélancolie : ſa tête s'affoiblit ; la ſociété des moines, leurs exercices, leurs pénitences, remplirent tous ſes momens. Il imagina de faire

célébrer ſes obſeques, & d'en être le triſte ſpectateur. On le porta dans une biere à l'égliſe; on chanta l'office des morts; on fit les cérémonies funebres. Le lendemain il fut ſaiſi de la fievre, qui l'enleva dans ſa quarante-neuvieme année.

Jamais prince n'avoit poſſédé un ſi vaſte empire. Ses talens & ſa prodigieuſe activité répondoient à cette vaſte domination, autant que peut le permettre la foibleſſe humaine. Neuf voyages en Allemagne, dix aux pays-bas, ſept en Italie, ſix en Eſpagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique prouvent l'ardeur de ſon génie pour tout ce qui excitoit ſa politique ambitieuſe. Il connut les hommes; & le choix de ceux qu'il employa fut une des principales cauſes du ſuccès de ſes entrepriſes. Quelle gloire n'auroit-il pas méritée, ſi au lieu d'allumer par-tout les diſſentions & la guerre, il avoit conſacré ſes ſoins au bonheur de ſes ſujets! *Les gens de qualité me dépouillent*, diſoit-il un jour; *les gens de lettres m'inſtruiſent*, *les marchands m'enrichiſſent*. En réfléchiſſant ainſi ſur les différens objets, il auroit dû voir qu'un ſouverain ſe rend heureux, non par les conquêtes ou le deſpotiſme, mais par

Son activité & ſes talens.

Il auroit dû ſuivre une autre route.

la ſageſſe du gouvernement, par l'équité des lois, par tout ce qui fit fleurir ſes états.

Ses ſentimens ſur la perſécution.

On dit que dans ſa retraite, ne pouvant faire aller deux horloges parfaitement d'accord, il ſe reprocha comme une folie d'avoir voulu aſſujettir les hommes à l'uniformité de croyance. Son fils n'en fut pas moins deſpotique & impitoyable, à l'égard de ceux dont la croyance n'étoit pas la ſienne. Philippe ſembloit diſputer avec Paul IV, à qui rendroit l'inquiſition plus barbare. Conſtantin Ponce, prédicateur & confeſſeur de Charles-Quint, fut brûlé en effigie comme hérétique : peu s'en fallut qu'on ne flétrit la mémoire de cet empereur lui-même. Pour comble d'horreur, le roi, apprenant un jour que trente perſonnes, au moins, venoient de périr dans un *auto-da-fé*, demanda qu'on fît en ſa préſence une ſemblable exécution. Il vit avec joie quarante victimes dévouées au ſupplice par le faux zele. Un d'eux, homme diſtingué, lui demandant grace : *Non*, répondit il ſéchement, *quand ce ſeroit mon propre fils, je le livrerois aux flammes, s'il étoit obſtiné dans l'héréſie.* On peut juger d'avance quels maux produira cette ſuperſtition atroce, & combien elle révoltera les

Zele violent de Philippe II pour la catholicité.

religionnaires fanatiques & les partisans de la liberté.

CHAPITRE XI.

Eliſabeth regne en Angleterre, & change la religion. — Paix de Cateau-Cambreſis. — Fin de Henri II & de Paul IV.

LA reine d'Angleterre, Marie, dont les cruautés avoient fait haïr ſa religion, dont le gouvernement étoit encore avili par la perte de Calais; négligée de ſon époux, dévorée de chagrins, mourut ſans enfans, en 1558. Sa ſœur Eliſabeth, fille d'Anne de Boleyn, monta ſur le trône, ſelon l'ordre de ſucceſſion établi par Henri VIII, & confirmé par le parlement. Cette princeſſe, toujours en danger de mort ſous le dernier regne, s'étoit inſtruite à l'école de l'adverſité. Pleine de génie, de connoiſſances, de courage & de polique; quoique jeune & n'ayant pas vingt-ſix ans, elle pouvoit ſoutenir avec gloire le fardeau du gouvernement, dans les conjonctures les plus orageuſes. Ses premieres démarches la feront bientôt connoître.

1558. Eliſabeth ſuccede à Marie en Angleterre.

Paul IV la traite indignement.

Malgré ſon averſion ſecrette pour la religion romaine, qu'elle ſouhaitoit d'abolir, elle conſerve un miniſtre à Rome, & le charge de notifier au pape ſon avénement. L'orgueilleuſe imprudence de Paul IV ſe montre ici toute entiere. Il traite Eliſabeth de bâtarde; il s'étonne qu'elle ait eu l'audace de prendre poſſeſſion, ſans ſon aveu, d'un royaume feudataire du ſaint ſiege; (on n'imagine être au ſiecle du roi Jean & d'Innocent III:) il daigne ſeulement lui faire eſpérer de l'indulgence, ſi elle veut ſe ſoumettre & demander grace. Clément VII, qui avoit perdu l'Angleterre par ſa faute, ne s'étoit pas conduit ſi imprudemment à l'égard de Henri VIII.

Elle change la religion avec prudence.

La reine profita bientôt de l'avantage que lui donnoit une inſulte dont la nation étoit indignée. Elle ne précipita rien, parce que les changemens de religion dans un état exigent une prudence infinie. Elle gagna les cœurs, elle prépara les eſprits. Le parlement conſomma l'ouvrage, en lui aſſurant la ſuprématie, & en lui donnant, avec le titre de *gouvernante de l'égliſe*, l'autorité ſpirituelle que ſon pere & ſon frere avoient exercée. On abolit ſans oppoſition la meſſe & la liturgie romaine; mais on en retint aſſez de cérémonies, pour que le

culte extérieur fît paſſer les grandes innovations. Auſſi preſque tous les curés & les bénéficiers du ſecond ordre ſe ſoumirent-ils au changement. Un ſeul évêque prêta le ſerment de ſuprématie, les autres furent dépoſés. Qu'avoit donc gagné la foi catholique par les violences de Marie & de ſon époux ? Les ſupplices ne réglerent jamais la croyance : ils éloignent plutôt de la perſuaſion ; & ne pouvant faire que des hypocrites, tout change dès qu'on ceſſe de les craindre.

Avantages politiques de la réforme.

Si l'Angleterre eut le malheur de s'égarer dans la route du ſalut, la réforme lui fut avantageuſe à pluſieurs égards, dans l'ordre civil & politique. La population augmenta, dès que le célibat religieux fut aboli. Un grand nombre de fêtes, mal ſanctifiées par la fainéantiſe, ne ſuſpendit plus les travaux néceſſaires à la ſociété. Les diſputes de juriſdiction, entre le ſacerdoce & la puiſſance temporelle, ne rompirent plus l'harmonie intérieure du gouvernement. L'induſtrie ceſſa d'être reſſerrée & étouffée par les poſſeſſions immenſes du clergé & des moines. On fut à couvert des entrepriſes & des exactions ruineuſes de la cour de Rome. Pluſieurs abus qui faiſoient perdre l'argent, le tems,

les ſujets ſe diſſiperent d'eux-mêmes.

Combien le pélérinage ſeul de ſaint Jacques nuiſoit au royaume.

Les actes de Rymer prouvent combien le ſeul pélérinage de Saint-Jacques de Compoſtelle étoit nuiſible à l'Angleterre. Neuf cents ſeize perſonnes obtinrent la permiſſion d'y aller en 1428; deux mille quatre cents ſoixante, en 1434; deux mille cent, en 1445. Cette particularité ſuffit pour juger du reſte.

Conduite de Philippe II avec Eliſabeth.

Auſſi tôt qu'Eliſabeth fut ſur le trône, les rois de France & d'Eſpagne briguerent à l'envi ſon amitié. Le ſecond, dans l'eſpérance de régner en Angleterre, lui offrit ſa main, & ſollicita une diſpenſe de Rome pour l'épouſer. L'habile princeſſe n'avoit garde d'accepter cette offre, auſſi contraire à ſes propres inclinations qu'aux vœux des Anglois. Elle diſſimula cependant. Philippe ſoutint d'abord avec chaleur les intérêts d'Eliſabeth, dans les négociations qui continuoient à Cateau-Cambreſis; mais il ſe refroidit en la voyant ruiner le catholiciſme: c'étoit ruiner l'ouvrage de Philippe même, ainſi que de Marie. Les deux puiſſances traiterent ſéparément avec Henri II. Il n'y eut cependant qu'un jour d'intervalle entre les deux traités.

Négociations de Cateau-Cambreſis

1559 Traité

Celui de l'Angleterre ne contient de remarquable que l'article de Calais. Eli-

avec Eliſabeth qui abandonne Calais.

ſabeth, ne pouvant recouvrer cette place, ne pouvant la céder ſans compromettre ſon honneur, la laiſſe pour huit ans au roi de France, à condition de la rendre enſuite, ou de payer cinq cents mille écus; pourvu néanmoins que l'Angleterre ne rompe la paix ni avec la France, ni avec l'Ecoſſe. Eliſabeth ſauva les apparences; & c'étoit beaucoup. On ne peut croire qu'elle eſpérât de rentrer en poſſeſſion de Calais. Il falloit en faire le ſacrifice, ou le reprendre par force. Les circonſtances rendoient le ſacrifice néceſſaire; la politique ſut le couvrir aux yeux du peuple, de maniere qu'il n'excita point de murmures. Un miniſtere prudent ménage l'opinion, & ſemble quelquefois la gouverner. Nous verrons les inquiétudes que donnoient à la reine d'Angleterre les prétentions de Marie Stuart, épouſe du dauphin.

Traité avec Philippe II.

Par le traité avec l'Eſpagne, Henri reſtitua un très-grand nombre de places, pour Saint-Quentin, Ham & le Catelet; le duc de Savoie fut rétabli dans ſes états, excepté Turin, Pignerol, Chivas & Villeneuve; le Montferrat fut rendu au duc de Mantoue; & les villes conquiſes dans la Corſe, à la république de Gênes. Le pape, l'empe-

reur, le Danemarck, la Suede, la Pologne, le Portugal, l'Ecoſſe, &c. furent compris dans ce traité, comme alliés de l'un ou de l'autre roi. La France garda Metz, Toul & Verdun, parce que Philippe avoit médiocrement à cœur les intérêts de ſon oncle Ferdinand. Les deux branches de la maiſon d'Autriche furent quelque tems moins amies que rivales. Philippe n'oublioit pas le refus de Ferdinand, de lui céder l'empire.

La France cede beaucoup ; on colore ces unions par deux mariages.

La nation françoiſe murmura hautement d'un traité ſi contraire à ſes eſpérances. Elle étoit indignée de la ceſſion que l'on faiſoit de cent quatre-vingt neuf places fortes, conquiſes dans les Pays-bas ou en Italie. Le connétable de Montmorenci, auteur de la paix, impatient de la conclure, avoit trouvé un expédient pour y faire conſentir la cour. C'étoit un double mariage ; celui de la ſœur de Henri avec le duc de Savoie, & celui de Philippe avec la fille aînée de Henri. Les mariages de princes, qui ſont rarement les nœuds d'une ſincere union, ont été ſouvent des moyens honnêtes de colorer ce que l'on auroit eu honte de faire autrement.

1550. Mort de Henri II.

Enfin les fêtes ſuccéderent aux combats. Elles coûterent la vie à Henri II, qui

qui fut bleſſé mortellement dans un tournoi, après y avoir rompu pluſieurs lances.

Le zele ſanguinaire de ce prince contre les novateurs jetta les ſemences des guerres du calviniſme. Il le pouſſa juſqu'à vouloir perſécuter la ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII, dont la cour étoit l'aſyle des gens de lettres imbus de la doctrine hétérodoxe. Il ordonna aux juges de faire arrêter comme hérétiques, tous ceux qui les ſolliciteroient en faveur des religionnaires, condamnés à des ſupplices inhumains. Quelques membres du parlement furent mis en priſon, pour avoir été d'avis qu'on modérât la rigueur des ordonnances. On eût dit que le zele commandoit des barbaries. Mais le fruit qu'elles produiront, ſera d'entraîner & la religion & l'état ſur le penchant de leur ruine. Son zele outré & funeſte.

Paul IV, un de ces pontifes ardens qui ſembloient nés pour mettre le feu à l'Europe, mourut la même année 1559, emportant les malédictions du peuple romain. Sa ſtatue fut miſe en pieces, & jettée dans le Tibre. Les priſonniers de l'inquiſition furent délivrés; la priſon qu'il avoit fait conſtruire fut abattue comme un monument d'hor- Mort de Paul IV, déteſté à Rome.

teur. Peu s'en fallut qu'on ne réduisît en cendres le couvent des dominicains qui préſidoient à ce tribunal. Les Caraffas, que Paul avoit chaſſés de Rome, après avoir tout ſacrifié à leur fortune, contribuerent à l'élection de Pie IV (Médichino), dont la reconnoiſſance dura peu; car il les fit mourir l'année ſuivante. Ce nouveau pape reconnut Ferdinand pour empereur, & rendit ſon pontificat célebre, en terminant le concile de Trente, interrompu depuis 1552.

Pie IV.

CHAPITRE XII.

Fin du concile de Trente. — Sa diſcipline, rejettée en France. — Socinianiſme, littérature, &c.

LEs troubles de religion, qui agitoient déjà la France, comme on le verra bientôt, faiſoient deſirer un concile national, où vraiſemblablement il y auroit eu beaucoup de diſputes infructueuſes. De pareilles aſſemblées alarmoient encore plus la cour de Rome, qu'un concile général, dont elle pouvoit diriger ou ſuſpendre les opérations. D'ailleurs, la reine mere, Catherine de Médicis, arbitre du gouvernement ſous le jeune François II, propoſoit au pape des tempéramens fort ſuſpects pour le ſaint ſiege. C'étoit d'ôter les images qu'on adoroit, de retrancher quelques cérémonies du baptême, d'accorder la communion ſous les deux eſpeces, de célébrer l'office divin & ſur-tout la meſſe en langue vulgaire, d'abolir la fête-dieu & les proceſſions du ſaint ſacrement; articles qui ſembloient donner aux Proteſtans l'avantage ſur les Catholiques. Craignant

On demandoit en France un concile national.

Propoſitions faites au pape par Catherine de Médicis.

Pie IV raſſemble le concile de Trente.

donc que la cour & le clergé de France ne tranchaſſent les difficultés, il ſe hâta de raſſembler le concile. L'ouverture s'en fit de nouveau pour la derniere fois au mois de janvier 1562.

Ne pouvant y attirer les Proteſtans il propoſe d'armer contr'eux.

On eſſaya d'y attirer les Proteſtans d'Allemagne ; mais ils vouloient que les anciennes déciſions du concile fuſſent examinées ; ils vouloient être juges avec les autres ; ils prévoyoient que le jugement ſeroit contre eux. L'empereur Ferdinand, loin de gêner leur liberté, n'accepta point la bulle de convocation. Pie IV fit bientôt connoître ſes diſpoſitions à l'égard des religionnaires, en propoſant une ligue qui tendoit à les accabler de toutes parts. La voie des armes lui paroiſſoit plus efficace que celle des canons & des cenſures eccléſiaſtiques. C'étoit le moyen d'armer ceux qu'il importoit de convaincre & de convertir.

Plaintes des François contre le concile.

Parmi les Catholiques mêmes, s'élevoient des nuages de mauvais augure pour le concile de Trente. La cour de Rome y avoit une influence trop certaine. *Elle envoyoit le ſaint Eſprit dans la valiſe du courier*, diſoient quelques perſonnes diſtinguées. Ce bon mot indécent eſt attribué ſur-tout à Lanſac, un des ambaſſadeurs de France. Le ſa-

vant Pibrac, autre ambaſſadeur françois, dit ſans détour, en haranguant l'aſſemblée, que les conciles tenus ſous Paul III & Jules III n'avoient rien fait de bon. Il ſoutint que celui-ci ne devoit pas être une continuation des deux premiers.

Influence des légats & des Italiens.

Certainement les légats & les évêques italiens employoient toute leur adreſſe à tourner les choſes au gré du pape. Lainez, général des jéſuites, s'efforça de prouver par un long diſcours, que du pape ſeul émanoit toute autorité ſpirituelle, qu'en lui ſeul étoit renfermée toute la hiérarchie. Non-ſeulement on ne put faire décider que l'inſtitution des évêques eſt *de droit divin*, mais un des principaux canons inſinue qu'ils tiennent du pape leurs pouvoirs. Il eſt conçu en ces termes : *Si quelqu'un dit que les évêques qui ſont choiſis par l'autorité du pape, ne ſont pas vrais & légitimes évêques, mais que c'eſt une invention humaine, qu'il ſoit anathême.* Les diſputes avoient été ſi violentes à ce ſujet, qu'on s'étoit vu au moment d'une rupture éclatante & ſans remede.

Beaucoup d'intrigues & de diſputes.

Fra-Paolo & même Pallavicini, dans leurs hiſtoires du concile, développent le tiſſu des intrigues, des conteſtations, des ſubterfuges, des vaines ſubtilités,

qui ne ſe mêlerent que trop aux matieres les plus reſpectables. Sans nous arrêter aux points de foi, reçus dans l'égliſe, & qu'on ne doit plus examiner, obſervons ſeulement quelques décrets de diſcipline, où reſpire l'ancien eſprit de domination & d'indépendance.

Décret propoſé pour la réformation des princes.

Tandis que le grand objet de cette aſſemblée devoit être de réformer l'égliſe, & de couper la racine de tant d'abus que lui reprochoient les novateurs, on projetta un décret de réformation pour les princes, compoſé de treize articles tendans à établir les immunités cléricales, telles que les ſiecles d'ignorance les avoient produites, ſoit par rapport aux perſonnes, ou aux biens même patrimoniaux. Du Ferrier, un des ambaſſadeurs françois, s'éleva contre cette entrepriſe téméraire, avec autant de raiſon que d'éloquence. Quelques-uns taxerent ſon diſcours d'héréſie ; la plupart le jugerent au moins ſcandaleux. Il ſe retira, ſelon les ordres de la cour, comme ſes collegues avoient déjà fait. Le décret fut réduit à une ſimple exhortation aux princes, de protéger la liberté de l'égliſe, & de maintenir les immunités & la juriſdiction des eccléſiaſtiques. Mais on ordonna l'exécution de toutes les conſtitutions des papes ſur cet objet.

Oppoſition des François à laquelle on a peu d'égard.

Ainſi une foule de bulles évidemment contraires aux lois civiles, à l'autorité des princes & des magiſtrats, au bien général de la ſociété, devinrent autant d'ordonnances du concile. Et ce qui eſt plus étonnant, la France ſeule, ou plutôt une partie de la nation, a conſtamment rejetté une pareille diſcipline. On s'eſt contenté ailleurs de termes généraux, pour mettre à couvert les droits de la ſouveraineté.

Toutes les conſtitutions ſur les immunités eccléſiaſtiques, confirmées.

Par d'autres décrets, les cauſes des évêques, en matiere criminelle, ſont attribuées au pape; on lui attribue le droit de commettre ou d'évoquer à lui les cauſes dont le jugement appartient aux évêques. On aſſigne à ceux-ci, *comme délégués du ſaint ſiege*, des fonctions eſſentiellement attachées à leur miniſtere. D'un autre côté, on leur attribue des droits que la puiſſance civile peut revendiquer. On les établit juges des livres, adminiſtrateurs des hôpitaux, exécuteurs des legs pieux, &c. On ordonne, en certains cas, des amendes, des confiſcations, des contraintes par corps, & même des peines capitales pour le duel.

Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil.

Le décret de doctrine ſur le mariage, non-ſeulement fixe des empêchemens d'affinité ſpirituelle, dont il faut abſo-

Sur le mariage.

lument avoir diſpenſe ; mais déclare légitimes les mariages des enfans de famille, ſans le conſentement de leurs parens, avec anathême contre ceux qui ſoutiendront le contraire. (Le contraire a été maintenu en France pour de très-bonnes raiſons.) Enfin, on autoriſe la profeſſion religieuſe à ſeize ans pour les deux ſexes. L'ordonnance d'Orléans, en 1560, l'avoit défendue pour les hommes avant vingt-cinq ans & avant vingt pour les filles. Il eſt ſingulier que la diſcipline du concile n'ayant pas été admiſe ſur d'autres points, l'ait été ſur celui là, malgré les inconvéniens viſibles qui en réſultoient.

Sur la profeſſion religieuſe.

Diſputes ſur la préſéance.

Nous perdrions le tems à raconter les vives diſputes qui s'éleverent entre les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, au ſujet de la préſéance, dans une aſſemblée où il s'agiſſoit de la foi chrétienne & de la tranquillité des peuples. Il ſuffit de ſavoir qu'après de longues difficultés, le pape, d'abord favorable aux Eſpagnols, décida en faveur des François.

Etabliſſement des ſéminaires utile, mais imparfait.

De tout ce que l'on fit à Trente, dans la vue de réformer l'égliſe, l'établiſſement des ſéminaires ſemble avoir produit le plus d'effet, parce qu'il a le plus influé ſur les principes & ſur les

mœurs. L'éducation décide ordinairement de la conduite des hommes ; & le ſacerdoce exigeant des lumieres, des vertus rares, on ne pouvoit trop former la jeuneſſe à en remplir dignement les fonctions. Mais au milieu des préjugés, de la ſuperſtition & du fanatiſme, il étoit à craindre qu'on n'inſpirât la bigoterie avec la piété, l'enthouſiaſme avec le zele, de faux principes avec la diſcipline, l'eſprit de chicane & de diſpute avec la théologie ordinaire, moins de ſolide morale que de pratiques extérieures. En effet, l'éducation des ſéminaires eut long-tems pluſieurs abus, mêlés à des avantages réels ; & ſi l'on examine bien les choſes, c'eſt une des principales raiſons, pourquoi le miniſtere eccléſiaſtique s'eſt vu encore expoſé à tant de reproches. Pie IV fonda le ſéminaire romain, & le confia aux jéſuites. Leur ſyſtême ſervit de modele aux autres.

Pie IV confirme le concile avec précipitation.

Ce fameux concile, que l'on compte pour le vingtieme général, ne finit qu'en 1563. Quelques cardinaux étoient d'avis de ne point le confirmer ſi vîte ; parce que, diſoient-ils, pluſieurs canons ne pouvant guere s'obſerver, les ſcandales ou les diſpenſes ſe multiplieroient à l'infini. Quelle apparence que la pluralité

des bénéfices, par exemple, fût abolie par la seule force d'un décret. Pie ne laissa pas de publier la bulle de confirmation, défendant toute gloses, ou commentaire, ou interprétation de la doctrine du concile, & réservant au saint siege le droit d'éclaircir ou décider ce qui en auroit besoin. Jamais le pape n'auroit été plus puissant, si la bulle avoit eu son plein effet.

Comment il fut reçu dans les états.

Le Portugal, Venise, le duc de Savoie, reçurent tout sans difficulté. Le roi d'Espagne montra en public la même soumission, en donnant les ordres secrets pour le maintien de l'autorité royale. En France on refusa de publier le concile; & le cardinal de Lorraine, qui venoit d'y jouer le plus grand rôle, opposa vainement son crédit aux raisons du chancelier de l'Hôpital & du parlement. Nous verrons les ligueurs insister toujours sur cet objet.

Maximilien II demande le mariage des prêtres.

L'empereur Ferdinand I travailloit à réunir les deux églises, par des voies de conciliation, préférables aux anathêmes & aux violences. Il obtint du pape la communion sous les deux especes, pour ses sujets. Le mort l'ayant enlevé trop-tôt, son fils & son successeur, Maximilien II, demanda un autre point plus important, le mariage des prêtres. On

trouve dans les hiſtoriens les motifs qu'il chargea ſon ambaſſadeur de faire valoir. La cour de Rome avoit de fortes raiſons pour s'y oppoſer : Pie fut inflexible à cet égard.

Alors s'évanouit l'eſpérance de ramener les Proteſtans. Ils mépriſoient un concile, dont on avoit attendu des miracles. L'*index*, des livres défendus, que le pontife publia bientôt, augmenta leur indignation. Les Catholiques éclairés ne pouvoient que gémir eux-mêmes, en voyant cet *index* flétrir des auteurs & des ouvrages dignes d'éloges.

Le concile & l'*index* ne font que choquer les Proteſtans.

Comme les Proteſtans ne s'accordoient pas entre eux, non plus qu'avec les Catholiques, ſur les ſens des écritures, qu'ils ſoumettoient à l'examen de la raiſon ; comme les myſteres ne font que s'obſcurcir par les diſputes ; comme l'eſprit humain, s'agitant dans de profondes ténebres, tombe de précipice en précipice, il devoit naître tôt ou tard quelque nouveau ſyſtême dangereux, où la foi ſe réduiroit preſque à des idées philoſophiques. Lélio Socin, natif de Sienne, en jetta les premieres ſemences. L'inquiſition l'avoit éloigné de ſa patrie, & ſans doute aigri contre la religion. Fauſte Socin, ſon neveu, développa les principes de Lélio. Craignant

Origine du ſocinianiſme qui rejette les myſteres.

Lélio & Fauſte Socin.

les perſécutions de Calvin à Geneve, il alla dogmatiſer en Pologne, & y fonda, ainſi qu'en Tranſilvanie, la ſecte des Sociniens. Elle n'admet aucun myſtere; elle honore Jeſus-Chriſt comme un ſage, deſtiné par la providence à conduire les hommes dans la route des devoirs & de la vertu. Catholiques & Proteſtans, tous eurent également en horreur une doctrine qui ſappoit la foi chretienne. Proſcrite de Pologne, elle s'eſt gliſſée parmi les ſectes de Hollande & d'Angleterre; faiſant peu de bruit, parce qu'elle étoit peu propre à enflammer le fanatiſme & occaſionner des troubles. Fauſte Socin mourut en 1604.

Gens de lettres de ce tems.

Si les lettres pouvoient conſoler le genre humain, des malheurs cauſés par les troubles de religion, les commencemens du ſeizieme ſiecle fixeroient agréablement nos regards. L'Italie eut ſon Arioſte, ſon Machiavel, ſon Guichardin, Bembo, Sadolet, Annibal Caro, Paul Jove, Sannazar, &c. la France, Budé, les du Bellai, Ramus, du Moulin, les Etienne, les Scaliger, & d'autres ſavans. Eraſme illuſtra la Hollande & mérita l'admiration univerſelle. Copernic découvrit dans le nord le vrai ſyſtême du monde, que Galilée mit enſuite au grand jour, & que l'in-

quiſition condamna. Sleidam fut en Allemagne un hiſtorien reſpectable. En même tems Raphaël & Michel-Ange faiſoient leurs chefs d'œuvre. Mais les fureurs de la ſuperſtition, qui vont ouvrir des ſcenes toujours plus ſanglantes, permettoient à peine aux meilleurs eſprits d'apprécier les avantages de la littérature, des ſciences, des arts qui poliſſent l'humanité. D'ailleurs le *prince* de Machiavel, malgré le mérite des autres ouvrages de cet écrivain, contenoit une politique déteſtable propre encore à enfanter de nouveaux crimes.

Raphaël & Michel-Ange.

La perſécution que Ramus eſſuya en France, ſuffit pour connoître à quel point on étoit abſurde & barbare, dans les écoles mêmes d'où il ſemble que la raiſon devoit ſortir, & répandre les vrais principes de la vie humaine. Philoſophe, mathématicien, ſavant littérateur, Ramus fut d'abord expoſé à la cenſure des docteurs, parce qu'il n'imitoit point leur mauvaiſe prononciation de Q : il enſeignoit à prononcer *quanquam*, & non *kankam* ; c'étoit un crime. C'en fut un autre plus énorme d'attaquer le péripatétiſme. On le taxa d'héréſie. Un de ſes lâches rivaux le fit tuer à la Saint-Barthélemi, dont nous parlerons bientôt ; & les écoliers outra-

Ramus perſécuté par les docteurs.

gerent ſon cadavre. Combien d'exemples pareils démontrent la tyrannie des préjugés, ſur-tout de ceux que l'eſprit de corps conſacre & éterniſe, autant qu'il peut !

Imprudence des zélateurs paſſionnés.

C'étoit & ce fut long-tems pour la religion un malheur inſigne, qu'on attaquât comme ſes ennemis des hommes éclairés, vertueux, ſoumis à la foi, indociles ſeulement aux erreurs vulgaires, pleins d'un noble zele pour la vérité & le bien public. Quelle extravagance, de vouloir décorer de leurs noms la liſte des hérétiques & des incrédules ! Les libelles & les accuſations contre Eraſme, par exemple, lui faiſoient peut-être moins de tort qu'au catholiciſme.

ONZIEME ÉPOQUE.

GUERRES DE RELIGION EN FRANCE.

SOULEVEMENT DES PROVINCES-UNIES CONTRE PHILIPPE II. — L'ANGLETERRE FLORISSANTE SOUS ELISABETH.

Depuis l'an 1559, jusqu'au regne de Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

Regne de François II. — Commencement des troubles de religion en France.

Devoir pénible & dangereux d'un historien.

» IL ne s'agit plus maintenant, dit » l'illustre historien de Thou, des bel» les maximes ni de grandes actions » de nos peres: je dois exposer les dé» sastres de l'état, c'est-à-dire, nos » erreurs & nos vices, qui désolent » depuis quarante années ce royaume » autrefois si florissant. C'est malgré » nous, & pour nous prêter à la vé» rité de l'histoire, que nous parlerons » de l'ambition, de l'avarice, de la

» mauvaiſe foi, des pernicieux conſeils » de quelques perſonnes; car les hiſto- » riens amis de la vérité ſont obligés de » tout dire, pourvu que ce ſoit avec » candeur, ſans paſſion & ſans fiel. Il » y a ſi loin de ce tems-là au tems où » j'écris, qu'on ne doit pas me ſoup- » çonner de prévention ou de haine. » (*L.* 22, *à la fin.*) Je cite volontiers ces paroles d'un grand homme, parce que même dans notre ſiecle la vérité hiſtorique trouve des cenſeurs, toujours prêts à condamner ce qu'ils ignorent, ou ce qu'une fauſſe politique leur fait cacher.

Factions à la cour de France.

Depuis la mort de Henri II, la cour de France étoit pleine de factions orageuſes.

Catherine de Médicis

Catherine de Médicis, mere d'un roi infirme & incapable de tout, joignoit à une extrême envie de dominer, l'eſprit de ſoupleſſe, de diſſimulation, de perfidie & de noirceur. Ne ſe faiſant ſcrupule de rien pour parvenir à ſon but, elle reſpiroit en quelque ſorte le pur machiavéliſme.

Les Guiſes.

Les Guiſes, oncles de la jeune reine Marie Stuart, avoient en main l'autorité du gouvernement; & dévorés d'ambition, leur mérite même devenoit une ſource de maux pour la patrie.

Les Bourbons.

Deux princes du ſang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre,

& ſon frere Louis, prince de Condé, s'indignoient d'être ſans crédit, & n'étoient que trop diſpoſés à troubler l'état par des intérêts perſonnels. Enfin le connétable de Montmorenci & ſa famille puiſſante avoient auſſi des prétentions & des vues, incompatibles avec la tranquillité du royaume. Malheureuſement les uns & les autres ſe ſervirent de la religion, comme d'un inſtrument le plus utile à des factieux. Par elle, ils allumerent les guerres civiles, où l'ambition & le fanatiſme s'acharnerent à l'envi, pour ainſi dire, ſur les citoyens, ſur l'état, & même ſur les rois.

Montmorenci.

Sous François I, la nouvelle doctrine s'étoit fort répandue à la cour, ainſi que dans la capitale & les provinces. Le goût de la nouveauté auroit ſuffi pour lui faire des proſélytes, quand même les raiſons ſpécieuſes des Proteſtans, & ſur-tout les abus qu'ils attaquoient, euſſent été moins propres à ébranler les eſprits. Calvin avoit dédié au roi ſon livre de l'*inſtitution chrétienne*, contenant tout le fond de ſes erreurs : ce qui prouve, quoiqu'il eût déjà cherché un aſyle hors du royaume, combien il y avoit laiſſé de partiſans autour du trône. La ſévérité des édits

Progrès du proteſtantiſme ſous le regne de François I.

venoit certainement moins du zele de François, que de l'influence des conjonctures. Sa sœur, la reine de Navarre, protégeoit les religionnaires, tandis qu'ils essuyoient les poursuites du clergé & du parlement.

Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté.

L'exécution de Cabrieres & de Mérindol, les supplices que Henri II multiplia sans prévoyance, irriterent l'esprit de secte au lieu de l'abattre; comme on doit toujours s'y attendre, lorsque l'enthousiasme est en fermentation. Les uns aspiroient au martyre: car ils ne doutoient pas que ce n'en fût un, de mourir pour leur doctrine; les autres, en plus grand nombre, mêloient à leur zele l'ardeur de la liberté & de la vengeance. Ils savoient que l'amiral de Coligni, que d'Andelot & le cardinal de Châtillon, ses freres, neveux du connétable, étoient décidés pour la réforme; que le prince de Condé penchoit à prendre ce parti: de tels protecteurs soutenoient l'audace qu'inspire la persuasion religieuse.

1559. Supplice d'Anne du Bourg, sous François II.

D'un autre côté, les Guises, qui gouvernoient sous François II, se montrant zélés Catholiques, de nouveaux exemples de rigueur augmenterent l'animosité des Protestans. Anne du Bourg, conseiller clerc au parlement, recom-

mandable par ſes mœurs, par ſon intégrité, encore plus que par ſa nobleſſe, fut pendu comme hérétique. Il dit au peuple avant l'exécution qu'il mouroit *pour l'évangile de dieu.* On ne ſauroit exprimer combien le ſupplice de ce magiſtrat échauffa la multitude. De ſes cendres, ſelon de Thou, ſortit une moiſſon funeſte de conſpirations & de révoltes.

On inquiétoit & irritoit les Calviniſtes.

D'ailleurs le gouvernement inquiétoit ſans ceſſe les Calviniſtes. On leur tendoit des pieges pour avoir occaſion de les punir. Loin de corriger ce qui s'étoit gliſſé de ſuperſtitieux dans le culte on y ajoutoit des pratiques plus ſuperſtitieuſes encore. Au coin des rues furent placées des notre-dames, des images des ſaints, devant leſquelles on allumoit des chandelles ou des cierges : la populace s'aſſembloit à l'entour, chantoit des cantiques, forçoit les paſſans à mettre de l'argent dans les petits troncs pour le luminaire. Qu'un homme ne ſaluât point ces images, & ne s'arrêtât point avec reſpect, lorſque le peuple fanatique leur rendoit ce culte, il étoit ou aſſommé de coups, ou traîné en priſon, ou du moins chargé d'inſultes. Ne pas réprimer de pareils déſordres, c'étoit les autoriſer. Les Proteſ-

tans furieux n'attendoient qu'un chef pour tout entreprendre.

1560. Conjuration d'Amboise.

Bientôt se forma la célebre conjuration d'Amboise, dont le prince de Condé fut l'ame invisible, & que la Renaudie, gentilhomme protestant, conduisit avec autant d'adresse que d'activité. On se proposoit sur-tout d'ôter le gouvernement aux Guises, haïs comme étrangers & comme persécuteurs. On devoit les enlever à Amboise, où étoit la cour, mettre Condé à la tête des affaires, s'assurer par un édit la liberté de conscience. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce dessein, & les mesures si bien concertées, que le succès en paroissoit infaillible. Mais tandis que des milliers de conspirateurs gardoient inviolablement le secret, il fut trahi par un avocat, assez bon citoyen, quoique calviniste, pour avoir horreur d'une révolte. Aussi-tôt le duc de Guise, nommé lieutenant-général du royaume, déploie sa prudence & son courage ordinaires. Les Huguenots, (on donnoit ce nom par injure aux Calvinistes) arrivant de toutes les provinces au rendez-vous, sont surpris, massacrés, ou meurent par la main des bourreaux.

Un parti si nombreux & si ardent ne

pouvoit que s'échauffer davantage dans le malheur. Il falloit ou le calmer, ou s'attendre à de nouvelles entrepriſes. On tient une grande aſſemblée à Fontainebleau, pour délibérer ſur les beſoins de l'état. L'amiral de Coligni y préſente au roi un requête, par laquelle les Calviniſtes demandent l'exercice public de leur culte, afin qu'on ne puiſſe déſormais leur faire un crime des aſſemblées particulieres: il déclare que cinquante mille hommes ſont prêts à ſigner cette requête.

Aſſemblée où Coligni préſente une requête des ſectaires.

Montluc, évêque de Valence, & Marillac, archevêque de Vienne, parlent avec force contre les abus, qui occaſionnoient tant de troubles & de déſordres. Ils expoſent les vices de la cour romaine, l'ignorance & la corruption du clergé national; l'avarice des Italiens, qui poſſédoient un tiers des bénéfices du royaume ſans y réſider; l'injuſtice de la perſécution, qui confondoit les innocens avec les coupables; ils expoſent, en un mot, les ſcandales & les préjugés, comme la ſource des calamités publiques. Ils condamnent les religionnaires ſéditieux, qu'il importoit de réprimer & de punir: mais ils obſervent qu'on ne devoit pas traiter en criminels des hommes paiſibles, attachés

Diſcours de deux évêques modéaés.

de bonne foi à l'erreur ; que leurs ſupplices avoient acrédité leurs opinions ; que les ſpectateurs avoient eu envie de connoître, & avoient ſouvent embraſſé une doctrine, qu'ils voyoient ſoutenue au milieu des flammes par d'honnêtes gens, de mœurs irréprochables. Ils inſiſtent ſur la néceſſité d'une réforme. Ils concluent à tenir un concile de la nation, ſi le pape refuſoit un concile général, & à n'employer la ſévérité des lois que pour les véritables crimes. Telle étoit la ſubſtance des deux diſcours.

Plaintes & demandes de Coligni

Coligni parla enſuite ſans détour. Il ſe plaignit de la garde qu'on avoit miſe autour du roi. Il dit que l'eſſentiel pour un ſouverain étoit de ſe faire aimer ; que rien ne lui étoit plus funeſte que de craindre ſes peuples, & d'en être craint. Il conclut qu'il falloit ſupprimer la garde, aſſembler les états-généraux, chercher les moyens d'extirper l'erreur dans l'égliſe. Les princes lorrains ſoutinrent leur caractere. Le duc de Guiſe proteſta qu'aucun concile ne pourroit lui faire changer de religion ; le cardinal s'éleva contre la requête de Coligni, qu'il traita de ſéditieuſe. Cependant les états furent convoqués ; les ſupplices furent ſuſpendus ; & une ombre de tolérance laiſſa

Oppoſition des Guiſes.

reſpirer les ſectaires. Ils ne laiſſerent pas de ſe ſoulever dans quelques provinces, tant le reſſentiment ou le fanatiſme étoit déjà contagieux.

Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans.

Après la conjuration d'Amboiſe, le prince de Condé avoit été mis aux arrêts, ſans preuves pour le convaincre. S'étant juſtifié hardiment en plein conſeil, ayant même réduit le duc de Guiſe à diſſimuler & à le défendre, il n'avoit pas plutôt été libre, qu'il s'étoit déclaré Proteſtant. On l'accuſoit d'une nouvelle conjuration. On vouloit le perdre, & s'aſſurer de ſon frere; le roi de Navarre, qui, malgré ſon irréſolution & ſa lenteur, inquiétoit vivement les princes lorrains. Tous deux ſont mandés à Orléans, où les états devoient ſe tenir. Ils y viennent avec trop de confiance; ils y éprouvent la perfidie que leurs amis avoient bien prévue. On arrête Condé, on le fait juger par des commiſſaires. Il refuſe de leur répondre, & réclame les droits de la pairie. On le condamne néanmoins à mort. Probablement l'arrêt ne fut pas ſigné. Le roi de Navarre étoit gardé à vue pendant ce procès.

Procès de Condé.

CHAPITRE II.

Commencemens de Charles IX. — Premiere guerre civile de religion.

Charles IX succede à François II.

SUR ces entrefaites, François II meurt après un regne de dix-ſept mois; & Charles IX, ſon frere, monte ſur le ſur le trône, n'ayant encore que dix ans. Alors la ſcene change à la cour.

Politique de la reine mere.

Catherine de Médicis, dont toutes les vues ſe portoient à la domination, dont l'ame artificieuſe ſe plioit à toutes les circonſtances, dont la maxime favorite c'étoit de *diviſer pour régner*; qui, par conſéquent, devoit tour-à-tour favoriſer ou combattre les partis contraires; ne regardant la religion que comme un reſſort de politique, ne conſidérant l'état que du côté de ſon intérêt perſonnel; cette dangereuſe princeſſe devoit,

Changemens à la cour.

par ſes variations, augmenter les troubles qu'elle ſembloit vouloir appaiſer. Elle oppoſe un contre-poids à l'énorme puiſſance des Guiſes. Le prince de Condé eſt élargi, le roi de Navarre eſt nommé lieutenant-général du royaume; le connétable de Montmorenci, diſgracié dès le commencement du dernier regne,

regne, eſt rappellée avec honneur. Des apparences de concorde ſuccedent aux plus vives inimitiés; mais la haine reſte enracinée dans les ames.

Le chancelier de l'Hôpital.

L'homme le plus capable de guérir les maux publics, ſi les lois avoient de la force contre la rage des factions, c'étoit Michel de l'Hôpital, chancelier vertueux, ſupérieur aux préjugés, ainſi qu'aux vices dominans, magiſtrat qui eût été digne du ſénat romain dans les beaux ſiecles de la république. Il avoit ôté la connoiſſance du crime d'héréſie au parlement, pour l'attribuer aux évêques, par l'édit de Romorantin, quoique ce crime entraînât peine de mort. Mais il n'avoit pas eu d'autre moyen d'empêcher l'établiſſement de l'inquiſition, que le cardinal de Lorraine vouloit ajouter aux fléaux dont la France gémiſſoit. Du moins parmi les prélats, il ſe trouvoit quelques hommes modérés; & les plus ſéveres pouvoient-ils être auſſi à craindre que d'impitoyables inquiſiteurs? Entre deux maux, on ne pouvoit alors que choiſir le moindre.

Edit de Romorantin.

Diſcours du chancelier aux états.

Aux états d'Orléans, le chancelier ſoutint ſa réputation par un diſcours éloquent, où il expoſa d'abord le but des aſſemblées de la nation, & leur utilité pour inſtruire les ſouverains de

leurs devoirs : « Devoirs aujourd'hui » négligés, dit-il, parce que les rois » ne voient, n'entendent que par les » yeux & les oreilles d'autrui ; parce » qu'ils ne vivent, ne gouvernent, & » ne décident ſur les affaires les plus » importantes, que d'après le ſentiment » ou le caprice de leurs miniſtres ; » parce qu'entourés de pieges qu'on » leur tend de toutes parts, les princes, » deſtinés à conduire les autres, ſont » eux-mêmes conduits par ceux qui les » environnent. » Il peignit enſuite les abus introduits dans tous les ordres. Il blâma les excès en matiere de religion. Il ajouta qu'on devoit retrancher ces noms odieux de luthériens, huguenots, papiſtes, qui ſentoient les anciennes factions guelfe & gibeline, & qu'il falloit ne retenir que le beau nom de chrétien. Il exhorta les membres de l'aſſemblée à ſe dépouiller de toute vue, de toute affection particuliere, pour expoſer librement ce qu'ils jugeroient avantageux au royaume.

Point d'harmonie dans les états.

Ordonnances qu'on fit alors.

Cependant le défaut d'harmonie dans les états, la rivalité des trois ordres, la force des préjugés & les intérêts de parti, étoient un obſtacle invincible au zele du chancelier. D'une part, on invectiva contre l'ignorance & les

déſordres du clergé ; on demanda même qu'une grande partie des biens eccléſiaſtiques fût deſtinée à payer les dettes de l'état. D'autre part, l'orateur du clergé s'emporta juſqu'à demander qu'on punît comme hérétique quiconque auroit préſenté ou préſenteroit des requêtes pour les Proteſtans. Mais il fut contraint de faire à Coligni réparation de cette inſulte. On défendit, ſous peine de mort, de s'attaquer mutuellement pour cauſe de religion. On ordonna de rendre la liberté & les biens à ceux qui en avoient été privés pour la même cauſe. Malheureuſement les ordonnances étoient trop foibles contre tant des paſſions déchaînées. Le ſeul changement durable que produiſirent les états d'Orléans, fut que l'adminiſtration de la juſtice paſſât toute entiere aux gens de robe : les baillis & les ſénéchaux, gens d'épée, furent remplacés par leurs lieutenans.

1561. Colloque dangereux de Poiſſi.

Ni les catholiques, ni les Proteſtans, ne vouloient céder. Catherine de Médicis, alors maîtreſſe du gouvernement, propoſe des conférences publiques ; voie dangereuſe, propre à compromettre la bonne doctrine, ſans jamais finir les diſputes. Malgré la cour de Rome, le cardinal de Lorraine fit embraſſer ce

parti, pour avoir occaſion de ſatisfaire ſa vanité, en étalant ſon éloquence & ſon ſavoir. Il diſputa donc, dans le fameux colloque de Poiſſi, contre Théodore de Beze, diſciple de Calvin. Mais chacun s'attribua l'honneur de la victoire: chacun conſerva opiniâtrement ſes opinions; & le colloque ne ſervit qu'à envenimer les cœurs. Lainez, général des jéſuites, y traita les Calviniſtes de ſinges, de renards, de monſtres, & blâma hautement la reine de ſe mêler des affaires eccléſiaſtiques. Il obtint néanmoins par le crédit des cardinaux de Lorraine & de Tournon, le premier établiſſement de la ſociété, en forme de college. Elle n'étoit que tolérée à Paris, quoique Henri II eût ordonné de l'admettre.

Audace de Lainez.

L'évêque de Paris & l'univerſité contre les jéſuites.

Euſtache du Bellai, évêque de la capitale du royaume, conſulté ſur les jéſuites; déclara que cette ſociété, comme tous les nouveaux ordres, étoit infiniment dangereuſe; qu'elle paroiſſoit inſtituée plutôt pour exciter des troubles, que pour rétablir la paix dans l'égliſe. L'univerſité leur intenta un fameux procès, où Etienne Paſquier, plaidant contre eux, apoſtropha les juges en ces termes: « Vous vous reprocherez quelque » jour, mais trop tard, d'avoir été trop

» crédules, lorſque vous verrez le ren-
» verſement de l'ordre & de la tranquil-
» lité publique, non ſeulement dans ce
» royaume, mais dans tout le monde
» chrétien, par les ruſes, les ſuper-
» cheries, la ſuperſtition, la diſſimu-
» lation, les feintes, les preſtiges &
» artifices déteſtables de la nouvelle
» ſociété. » Il eſt ſingulier que toutes les raiſons, alléguées alors contre l'établiſſement des jéſuites, l'aient été de nos jours pour leur anéantiſſement. Leurs réponſes auſſi ont toujours été les mêmes.

Le roi de Navarre avoit ſoutenu les Proteſtans, ſans ſe déclarer pour leur ſecte. La cour de Rome & le roi d'Eſpagne s'efforçoient de l'attirer au parti contraire. On lui promettoit, ou de reſtituer la Navarre, ou de donner en échange la Sardaigne. Dupe de ces vaines promeſſes, il ſe jetta dans la faction qu'il avoit toujours inquiétée, & s'unit au triumvirat, compoſé du duc de Guiſe, du vieux connétable, & du maréchal de Saint-André, ardens catholiques, du moins à l'extérieur. Quoiqu'en diſe le P. Daniel, le colloque de Poiſſi contribua peu ſans doute au changement de ce prince : il lui falloit autre choſe que des argumens.

Le roi de Navarre ſe joint au triumvirat

Assemblée de magistrats pour rétablir l'ordre & la paix.

Pour contrebalancer une faction si puissante, la reine se montra plus favorable aux Calvinistes. L'édit *de juillet* avoit défendu les assemblées illégitimes; mais ils ne l'observoient point; & souvent on leur faisoit un crime, même de ce qui leur étoit permis. C'étoient continuellement des querelles, des injures, des violences. On assembla les chefs des parlemens, pour chercher avec eux les moyens de rétablir le bon ordre. Le discours que leur fit le chancelier doit être lu dans de Thou. Il réfuta ceux qui vouloient qu'on se déclarât absolument pour l'un des deux partis. « C'est » comme si on disoit (observa-t-il) que » le roi doit armer un parti pour attaquer l'autre. Ne seroit-ce pas oppo» ser les membres aux membres, pour » détruire le corps entier? Ne seroit-ce » pas une chose indigne, non-seule» ment du christianisme, mais de l'hu» manité?... Il s'agit de régler l'état, » non d'établir la foi. Plusieurs peuvent » être citoyens, qui ne sont nullement » chrétiens; & en se séparant de l'é» glise, on ne cesse pas d'être bon su» jet du roi. Nous pouvons vivre en » paix avec ceux qui ont des cérémo» nies, des usages différens des nô» tres, &c.

Le chancelier y parle en faveur de la tolérance.

Après les délibérations, parut l'édit *de janvier*, par lequel on accordoit aux Proteſtans l'exercice de leur religion, hors des villes, & avec des tempéramens équitables. Il fallut trois lettres de juſſion pour le faire enregiſtrer, même en ajoutant cette clauſe : *Juſqu'à la déciſion du concile général ſur les points conteſtés.* Les préjugés de la magiſtrature n'étoient pas le moindre obſtacle aux vues bienfaiſantes du chancelier. 1562. Edit prodéré, enregiſtré par force.

Le calme auroit été enfin rétabli, ſi les haines de religion connoiſſoient des lois, dans la chaleur du fanatiſme. Un événement imprévu les ranima tout-à-coup, & diſſipa toute eſpérance de paix. Le duc de Guiſe paſſant à Vaſſy en Champagne, pluſieurs de ſes gens inſultèrent les Calviniſtes, qui aſſiſtoient au prêche dans une grange. On commençoit à ſe battre. Il accourt pour appaiſer le tumulte ; il eſt frappé d'une pierre : ſes gens ſont furieux, & tuent ſoixante perſonnes. Ce maſſacre, fort exagéré par le bruit public, décida enfin les ſectaires à prendre les armes. Le prince de Condé ſe mit à leur tête, ſous prétexte que Catherine de Médicis l'appelloit au ſecours du roi ; car le roi de Navarre & le triumvirat s'étoient rendus maîtres de ſa perſonne. Telle Le maſſacre de Vaſſy arme les Calviniſtes.

fut l'origine des guerres civiles. Nous en indiquerons ſeulement les faits principaux.

Premiere guerre civile, atroce.

Condé s'empare d'Orléans, dont il fait ſa place d'armes. Il voit Rouen & un grand nombre d'autres villes en ſon pouvoir. Il cede le Havre à Eliſabeth, reine d'Angleterre, pour obtenir ſon ſecours. Ne ſoyons pas étonnés qu'une guerre civile, où la religion coloroit l'eſprit de révolte, étouffât les ſentimens de citoyen. Il n'y avoit, pour ainſi dire, plus de François, plus de patrie : mais tout étoit plein, ou de fanatiques acharnés les uns contre les autres, ou de factieux qui ſacrifioient la France & la religion à leur fortune. Le parlement déclare les religionnaires proſcrits ; ordonne aux Catholiques de les pourſuivre, de les tuer, ſans crainte de la juſtice. On s'imagine être au tems de Sylla & de Marius. Les ſurpriſes, les maſſacres ſe renouvellent continuellement ; preſque chaque ville du royaume eſt un théâtre de ſang & d'horreurs.

Siege de Rouen.

Rien ne mérite plus d'attention que la cataſtrophe de ceux qui attiroient tant de maux. Le roi de Navarre aſſiégea & reprit Rouen ; mais il y mourut d'une bleſſure. Le maréchal de Saint-André

périt à la bataille de Dreux, que gagna le duc de Guiſe ſous les ordres du connétable. Une ſingularité de cette bataille, c'eſt que les deux généraux, le prince de Condé & Montmorenci, y furent faits priſonniers ; le prince coucha dans le même lit que le duc, ſon vainqueur.

Bataille de Dreux.

Celui-ci alloit s'emparer d'Orléans. Il avoit déjà pris d'aſſaut un des fauxbourgs, lorſqu'il fut aſſaſſiné par Poltrot, gentilhomme calviniſte, qui crut ſervir Dieu en commettant un crime pour venger ſa ſecte. Ainſi mourut François de Guiſe, *le plus grand homme de ſon ſiecle, de l'aveu même de ſes ennemis.* (On peut en croire de Thou.) L'ambition du cardinal de Lorraine, plutôt que ſon propre penchant, l'avoit rendu chef de parti ; le torrent des conjonctures l'entraîna d'un excès à l'autre, ſans obſcurcir l'éclat de ſa grandeur d'ame & de ſes qualités héroïques. Les grands hommes ſont les plus à craindre, quand ils s'éloignent du devoir.

1563. François, duc de Guiſe, aſſaſſiné par Poltrot

Un édit de pacification calma un peu les orages. Il portoit amniſtie pour le paſſé ; il déclaroit que le prince de Condé & ſes partiſans n'avoient eu en vue que le ſervice du roi : il confirmoit la liberté de conſcience, & ordonnoit que dans

Pacification favorable aux calviniſtes

tous les bailliages on assigneroit une ville où les Protestans auroient l'exercice public de leur religion. Ces avantages furent bientôt restreints. La reine amusa Condé par l'espérance des mêmes honneurs, du même pouvoir qu'avoit eus le roi de Navarre. C'étoit le véritable moyen, si l'on eût exécuté les promesses qu'on lui fit, de le détacher d'un parti toujours dangereux.

Le Havre repris aux Anglois.

La rage des factions & du fanatisme étant suspendue, un zele patriotique parut animer les François pour reprendre le Havre à l'Angleterre. Elisabeth refusa de le restituer jusqu'à ce que Calais eût été rendu. On lui déclara aussitôt la guerre; on reprit le Havre; on ne rendit point Calais, & les hostilités finirent par un accommodement. Il s'étoit passé en Angleterre & en Ecosse des événemens que je vais réunir en un seul tableau, pour éviter la confusion.

CHAPITRE III.

Marie Stuart, juſqu'à ſa priſon. — Révolte des Flamands. — Suite des guerres civiles en France.

LEs Ecoſſois, un des peuples de l'Europe le plus ignorant alors & le plus agreſte, étoient par-là même un des plus ſuſceptibles de fanatiſme. La nouvelle doctrine avoit pénétré chez eux ſous Jacques V. Marie de Guiſe, veuve de ce prince, en facilita les progrès par ſa modération & par ſes ménagemens à l'égard des réformés. Elle ſe fraya ainſi le chemin de la régence. L'ambition de ſes freres, qui avoient en France trop de pouvoir, lui fit prendre des meſures contraires à ſes inclinations. Ils méditoient de placer la jeune reine Marie Stuart ſur le trône d'Eliſabeth. La ruine des Proteſtans paroiſſoit un moyen néceſſaire. On ceſſa de les tolérer, on les irrita en Ecoſſe. Des ſeigneurs puiſſans & indociles étoient à leur tête. Un eſprit de liberté ou d'indépendance animoit le zele religieux, & en tiroit la plus grande force. En 1557, les ſectaires firent une ligue contre la *congréga-*

Progrès du calviniſme en Ecoſſe.

Congrégation ou belle.

tion de ſatan ; c'eſt ainſi qu'ils déſignoient l'égliſe romaine, & leur ligue étoit la *congrégation de Jeſus.* Ils s'engageoient à une défenſe mutuelle, pour le maintien & la propagation de la parole divine, *contre les pervers qui voudroient troubler leur ſainte ligue ; renonçant à toutes les abominations & idolâtries du démon.*

Jean Knox diſciple de Calvin.

Jean Knox, écoſſois, fougueux diſciple de Calvin, étoit venu de Geneve attiſer un feu ſi violent. Dans une émotion populaire, les images furent briſées, les égliſes pillées, les prêtres attaqués à l'autel, les monaſteres détruits. M. Robertſon, excellent hiſtorien, ne laiſſe aucun doute que les violences du gouvernement, inſpirée par les princes de Lorraine, n'aient été la ſource des révoltes, & que les chefs n'aient eu principalement en vue de ſe garantir du joug de la France.

Eliſabeth ſoutient les Ecoſſois.

Marie Stuart, leur reine, épouſe du dauphin (François II), avoit pris, par le conſeil des Guiſes, ſes oncles, les armoiries & le titre de reine d'Angleterre. Elle ne reconnoiſſoit pas la naiſſance d'Eliſabeth pour légitime ; ce qui lui donnoit des droits à cette couronne dont elle étoit l'héritiere préſomptive. Eliſabeth devoit donc la regarder

comme ennemie ; elle étoit intéreſſée à entretenir les troubles d'Ecoſſe. Auſſi envoya-t-elle du ſecours à la congrégation fanatique. Les Anglois aſſiégerent Leith, défendue par des troupes françoiſes. Le miniſtre de France fut réduit à ſigner le traité humiliant d'Edinbourg, en 1560, par lequel Marie Stuart & le dauphin devoient renoncer au titre d'Angleterre, & s'obligeoient à ne faire ni paix ni guerre ſans l'aveu du parlement, qu'on autoriſoit de plus à délibérer ſur les affaires de religion.

Traité d'Edinbourg.

Le parlement abolit le culte romain, ſous des peines très-rigoureuſes : car l'eſprit d'intolérance étoit commun aux deux partis. L'épiſcopat fut ſupprimé, comme dans les républiques de Geneve & de la Suiſſe. Knox fit adopter pour l'égliſe ce gouvernement *presbytérien*, où l'on crut trouver les maximes & les uſages des premiers fideles. Voilà encore un fruit du zele perſécuteur des Guiſes.

Changement de religion.

Après la mort de François II, Marie Stuart, ayant perdu ſon crédit, expoſée à l'humeur chagrine de la reine mere, quitta la France avec douleur, pour retourner dans un royaume où tout reſpiroit la barbarie. Malgré ſon eſprit, ſes graces, ſa douceur, ſes mé-

Marie Stuart attaquée par le fanatiſme.

nagemens, elle eſſuya bientôt, en qualité de catholique, la haine & les outrages du fanatiſme. Knox, qui prenoit toujours le ton de prophete, l'appella publiquement Jézabel : il lui cita à elle-même les exemples de Phinées, de Samuël, d'Elie, comme des preuves qu'un ſaint zele peut inſpirer de juſtes violences. Il donnoit à entendre qu'on pouvoit renverſer le trône au gré de la ſuperſtition. Quelques tems après, Marie, en démentant par de grandes fautes la ſageſſe de ſa conduite paſſée, ſe livra, pour ainſi dire, à la haine féroce de ſes ennemis. Elle avoit épouſé le lord Henri Darnley, ſon couſin, né en Angleterre du comte de Lenox. Eliſabeth, toujours pleine de jalouſie ſous les dehors d'une feinte réconciliation, ne pouvoit déſapprouver ſincérement ce mariage, qui lui épargnoit l'inquiétude de voir ſa rivale épouſer quelque ſouverain. Elle affecta de s'y oppoſer, mais en vain. Darnley, décoré du titre de roi ſans le concours du parlement, répondit mal aux bienfaits & à l'amour de Marie. Inconſtant, débauché, orgueilleux, en perdant ſon eſtime, il lui inſpira de la froideur ; & il s'en vengea d'une maniere atroce.

Elle épouſe Henri Darnley & s'en repent.

Rizio, muſicien piémontois, devenu

le ſecrétaire de la reine, fut ſoupçonné d'être ſon amant, quoique d'une figure très-déſagréable. Il étoit d'ailleurs trop digne de haine, par l'inſolence avec laquelle il abuſoit de ſa faveur. Un jour qu'il mangeoit avec cette malheureuſe princeſſe, des ſeigneurs le poignarderent à ſes yeux en 1566. Leur crime, auquel le roi avoit part, étoit d'autant plus affreux, qu'une groſſeſſe avancée expoſoit davantage les jours de Marie. Elle accoucha cependant d'un fils nommé Jacques, qui réunira les couronnes d'Ecoſſe & d'Angleterre.

Meurtre de Rizio.

Une inclination fatale l'attache enſuite au comte de Bothwel, généralement décrié pour ſes vices. Tout-à-coup elle paroît ſe reconcilier avec le roi; le roi meurt bientôt aſſaſſiné. La voix publique accuſe Bothwel: on le décharge de l'accuſation par un jugement irrégulier. Il enleve la reine, il l'épouſe. Alors Marie eſt déteſtée comme ſa complice. Les Ecoſſois ſe révoltent, la mettent en priſon, l'obligent de renoncer à la couronne. Elle s'évade promptement & ſe refugie en Angleterre. (1568.) Nous verrons le traitement qu'elle y recevra d'Eliſabeth.

Meurtre du roi.

La reine épouſe Bothwel; & perd la couronne.

Elle ſe ſauve en Angleterre, où Eliſabeth la déteſtoit.

Celle ci gouvernoit ſon royaume avec une prudence admirable, donnant

Sage gouverne-

ment de cette princeſſe.

ſes ſoins à la marine, au commerce, à l'agriculture, enfin à tous les objets de l'adminiſtration politique ; mais elle ne voyoit dans Marie qu'une rivale qui l'effaçoit en beauté, qui lui cauſoit de l'inquiétude : elle n'étoit pas aſſez généreuſe pour ſacrifier l'intérêt à la vertu ; elle étoit aſſez foible, malgré ſes grandes qualités, pour ſe livrer avec excès à une petite jalouſie de femme.

Revenons aux affaires du continent, où les troubles de religion, que la prudence d'Eliſabeth ſavoit prévenir dans ſon royaume, ne ceſſoient de bouleverſer d'autres états.

Philippe II veut en vain ſoumettre à l'inquiſition Naples & Milan.

Le deſpotiſme ſuperſtitieux de Philippe II devoit exciter par-tout des révoltes. Ce prince inſatiable de ſang hérétique, vouloit que l'inquiſition fît en Italie & en Flandre ce qu'elle faiſoit en Eſpagne. Les Milanois, les Napolitains ſe ſouleverent contre le tribunal, dont il s'efforçoit de leur impoſer le joug. L'amour de la liberté, plus naturel aux Flamands, produiſit de plus terribles convulſions.

Séditions dans les Pays-bas.

Comme la doctrine proteſtante étoit fort répandue dans les Pays bas, Philippe portoit ſur-tout là ſon zele farouche. L'érection de treize nouveaux évêchés dans ces provinces, faite par Paul

IV, tendoit évidemment à tourmenter les consciences, & devenoit un surcroît de charges pour les peuples. Marguerite, duchesse de Parme, sœur du roi, gouvernante du pays, se régloit sur les avis du cardinal de Granvelle, archevêque de Malines, dont l'inflexibilité altiere irritoit les cœurs. Les murmures éclatoient; les ordres séveres de la cour d'Espagne aigrissoient le mal. On exigeoit que les décrets du concile de Trente fussent observés; on employoit la violence pour leur exécution. Enfin la sédition éclata; d'autant plus dangereuse, qu'elle avoit pour chefs deux hommes illustres par leur mérite, ainsi que par leur naissance, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, & le comte d'Egmond; tous deux habiles à manier ces ressorts de religion, dont la politique des ambitieux tiroit tant de force.

1565. Conférence de Bayonne, qui alarme les Protestans.

Alors Catherine de Médicis parcouroit la France, avec son fils Charles IX, sous des prétextes de bien public. La reine d'Espagne, sœur de Charles, les joint à Bayonne, accompagnée du célebre duc d'Albe, qui, peu de tems après, sera le fléau des Flamands. L'objet du voyage étoit une conférence préparée de loin. Adriani, continuateur de Guichardin, dit qu'elle se tint à la solli-

citation du pape, qui ſouhaitoit que Philippe s'y rendît lui-même. Tout y fut ſecret & myſtérieux. Mais les Proteſtans crurent decouvrir le myſtere : ils crurent, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on avoit projetté leur ruine. Soupçonneux, mécontens, vexés en France comme ailleurs, malgré l'édit de pacification, il n'en falloit pas davantage pour leur inſpirer de nouveaux projets de révolte. Quel étoit le vertige des gouvernemens ! on vouloit exterminer les citoyens pour avoir des Catholiques !

Mort de Pie IV.

La cour de Rome fournit encore aux ſectaires de nouveaux ſujets de haine. Pie IV, pape voluptueux, venoit de mourir. Il avoit ſuivi l'exemple de ſes prédéceſſeurs, par la manie du népotiſme ; il avoit prodigué les graces aux Borromées, fils de ſa ſœur, l'un deſquels étoit le cardinal Charles Borromée, archévêque de Milan, ſaint prélat, dont l'égliſe honore la mémoire. Le nouveau pape (Ghiſléri) Pie V, d'une naiſſance obſcure, d'une rigidité inéxorable, étoit propre à répandre la terreur plutôt qu'à gouverner avec ſageſſe. Autrefois dominicain, grand inquiſiteur ſous Paul IV, il s'étoit montré le digne miniſtre du zele violent de ce pontife. A peine élevé ſur le ſaint ſiege,

Zele violent de Pie V.

il fit brûler comme hérétiques des hommes distingués, un Carnésecchi, que Côme de Médicis eut la foiblesse de lui livrer, quoiqu'il l'honorât de sa faveur; un Zannetti livré de même par le sénat de Venise; & le savant Paléarius, dont le crime fut d'avoir appellé l'inquisition, *un poignard levé sur les gens de lettres.* Une ordonnance rigoureuse, qu'il publia contre les courtisanes, auroit infailliblement, comme les gens sages le représentoient, occasionné les plus grands désordres, parmi les célibataires qui peuploient Rome, si elle n'eût pas été adoucie. On juge d'abord que ce pape, assez connu par la bulle *In cœna Domini*, publiée en 1568, convenoit peu aux besoins pressans de l'église, & que le culte romain devenoit chaque jour plus odieux aux Protestans.

Personnages qu'il fait brûler comme hérétiques.

Ordonnance contre les courtisanes.

Ceux des Pays-bas, qu'on nommoit les *Gueux*, perdirent toute espérance de paix. L'inquisition, les nouveaux évêchés, les lois pour forcer la conscience, les vexations & les supplices, sembloient les provoquer à la révolte. N'obtenant rien par leurs requêtes, ils se livrerent aux excès du fanatisme. Philippe II délibere dans un grand conseil sur les moyens d'arrêter la sédition. En vain les plus sages proposent les voies

1567. Révolte des *Gueux* en Flandre.

de douceur : il ſuit ſon penchant & les conſeils ſanguinaires du duc d'Albe (Alvarès de Tolede.) Il envoie ce duc avec des troupes, pour venger la cauſe de Dieu & l'honneur de la couronne. C'étoit envoyer un tyran, ou qui extermineroit les peuples, ou qui les rendroit furieux & indomptables. Le prince d'Orange s'étoit prudemment retiré en Allemagne. Les comtes d'Egmond & de Horn n'avoient pas voulu le ſuivre, comptant trop ſur leur crédit & leur pouvoir. Ils furent bientôt arrêtés. Les priſons ſe remplirent ; les gibets, les échafauds, les bûchers, inſpirerent partout l'horreur.

On y envoie le duc d'Albe.

Jugement de l'inquiſition d'Eſpagne.

En un mot, l'inquiſition d'Eſpagne, conſultée par le roi, décida que tous les peuples des Pays-bas, excepté un petit nombre, étoient apoſtats, hérétiques, criminels de leſe-majeſté ; & en particulier les nobles, qui avoient préſenté des requêtes, ou publié des plaintes contre la ſainte inquiſition. Ce jugement ſervit de regle. Egmond, auquel on étoit ſur-tout redevable des victoires de Saint Quentin & de Gravelines, fut exécuté avec Horn. Leur ſang, mêlé à celui d'un nombre infini de victimes, cimenta en quelque ſorte les fondemens de la fameuſe république de Hollande, que nous verrons bientôt ſe former.

Les comtes d'Egmond & de Horn exécutés.

Nouvelles guerres de religion en France.

La France éprouva auſſi de nouveau les horreurs des guerres de religion. Un corps de ſix mille Suiſſes, que la reine mere avoit levé ſous un faux prétexte, vraiſemblablement pour opprimer les religionnaires, les irrita d'autant plus, qu'ils avoient beaucoup de ſujets de plaintes. Ils reprirent les armes. Ils furent battus à Saint-Denis, où le connétable de Montmorenci, vainqueur, mourut couvert de bleſſures, à l'âge de près de quatre-vingt ans. La paix ſe fit l'année ſuivante 1568, & ne dura que ſix mois. Catherine de Médicis, infidelle à toutes les conventions, ayant réſolu de faire arrêter le prince de Condé & l'amiral de Coligni, les Proteſtans ſe révolterent encore. Le duc d'Anjou, frere du roi, dirigé par le maréchal de Tavannes, gagna ſur eux la bataille de Jarnac. Là fut tué de ſang-froid le chef du parti, ce Condé, prince digne des plus grands éloges, s'il n'avoit pas été un rebelle. Le jeune prince de Béarn (Henri IV), fils du roi de Navarre, fut déclaré chef de la ligue, n'ayant que ſeize ans. Coligni & Dandelot trouverent des reſſources dans leur génie, leur activité, & dans les Proteſtans d'Allemagne. Le duc d'Anjou remporta une ſeconde victoire à Mont-

Trois batailles perdues par les Calviniſtes.

1569. Bataille de Jarnac.

contour, ſans en tirer preſque aucun avantage.

1570. Traité de Saint-Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils deſirent.

Après quatre batailles perdues, les Calviniſtes paroiſſoient impoſer des conditions de paix. Par le traité de Saint-Germain, on leur accorde des villes de ſûreté, entre autres la Rochelle; on les déclare capables de toutes les charges; on ajoute ainſi beaucoup à la liberté de conſcience, qui d'abord étoit l'unique objet de leurs vœux. Pour juger de l'aveuglement des cours, & de celui des zélateurs du ſeizieme ſiecle, il ne faut qu'une ſimple réflexion. Quel mal auroit produit l'indulgence, lorſque le progrès & le fanatiſme des ſectes ſembloient l'exiger? elle auroit amorti le fanatiſme; elle auroit prévenu les guerres, épargné le ſang des Chrétiens; & certainement l'égliſe & les couronnes auroient beaucoup moins perdu, puiſque les perſécutions furent toujours le motifs des révoltes. On verra bientôt le maſſacre de la Saint-Barthélemi rouvrir les plaies & de la religion & de l'état.

Une ſage indulgence eût épargné de grands maux.

CHAPITRE IV.

Guerre fameuſe avec les Turcs. — Pie V. — La Saint-Barthélemi. — Fin de Charles IX.

CATHERINE de Médicis, autrefois ſi favorable aux Proteſtans, dont elle avoit alors beſoin, ne penſoit plus qu'à les détruire, parce qu'elle les craignoit. Auſſi dès l'an 1568, le chancelier de l'Hôpital étoit-il diſgracié. Ami de la paix par amour de la patrie, on ſuſpecta ſa religion, on ne put ſouffrir ſes ſages conſeils. Pie V avoit permis au roi d'aliéner des biens eccléſiaſtiques, pour cinquante mille écus de rente, à condition d'employer cette ſomme à exterminer les hérétiques, ou à les forcer de ſe ſoumettre. L'Hôpital fit ſentir l'inhumanité de cette bulle; & ſelon de Thou, ce fut l'occaſion de ſa diſgrace : ſiniſtre augure pour le royaume !

Diſgrace du chancelier de l'Hôpital, pour une bulle de Pie V.

La bulle *In cœna Domini* paroiſſoit alors. Elle excommunioit tout prince qui exigeroit des gens d'égliſe quelque contribution que ce pût être ; elle excommunioit quiconque croiroit le pape ſoumis au concile général, quiconque

Bulle *In cœna Domini.*

appelleroit au concile de ſes décrets ; elle anéantiſſoit les droits de la puiſſance civile ; elle réſervoit au pontife romain l'abſolution des anathêmes ſans nombre dont elle étoit pleine. On eût dit que Pie V, en foulant aux pieds les nations, vouloit déterminer les Catholiques à ſecouer, comme les ſectaires, le joug de Rome. Philippe II, le plus ſuperſtitieux des princes, s'éleva contre la bulle, & défendit, ſous de rigoureuſes peines, de l'exécuter. Les papes l'ont publiée de nouveau tous les ans juſqu'au pontificat actuel ; mais ils ſe ſont bleſſés aux-mêmes avec cette arme dangereuſe.

Guerre avec les Turcs.

Aux diſſentions civiles & religieuſes, dont l'Europe étoit déchirée, ſe joignoit depuis long-tems la guerre du Turc ; & les Chrétiens aimoient mieux s'entredétruire pour quelques points de leur croyance, que d'unir leurs forces contre l'ennemi mortel de la chrétienté. Les Eſpagnols venoient de prendre quelques places dans le royaume d'Alger, lorſque Soliman envoya une flotte de trois cents voiles aſſiéger l'iſle de Malte en 1565. Ce fameux ſiege lui coûta environ quarante mille hommes. Le grand maître de la Valette, françoit, à l'exemple d'Aubuſſon & de Liſle-

Siege de Malte.

Liſle-Adam, qui s'étoient immortaliſés à Rhodes, eut la gloire de chaſſer les Muſulmans. Mais ils prirent Scio l'année ſuivante; ils firent des incurſions ſur les côtes d'Italie. Soliman emporta d'aſſaut la ville de Zigeth en Hongrie.

Mort de Soliman.

Il mourut trois jours avant la priſe de la citadelle, âgé de ſoixante & ſeize ans : héros plus vertueux, plus éclairé même que la plupart des grands potentats de ſon ſiecle. Il s'étoit inſtruit à l'école de l'hiſtoire ; & il étudioit ſur-tout les commentaires de Céſar, qu'il avoit fait traduire en ſa langue. Il régnoit ſur des contrées immenſes, depuis Alger juſqu'à l'Euphrate. La Hongrie conquiſe entierement lui ouvroit les portes de l'Allemagne.

Les Turcs prennent l'iſle de Chypre.

Son fils Sélim II enleva aux Vénitiens l'iſle de Chypre en 1571. Le ſénateur Bragadino, gouverneur de Famagouſte, fut écorché vif par les Turcs, furieux de la perte horrible qu'ils avoient faite au ſiege de cette place : elle montoit, dit-on, juſques à quatre-vingt mille hommes.

1571. Ligue de Pie V contre eux.

Pie V, qui excitoit des ſoulevemens en Angleterre, qui excommunioit Eliſabeth, & la déclaroit privée de ſa couronne ; qui par ſa bulle *In cœna Domini* ſembloit déclarer la guerre à tous

les princes chrétiens; occupé cependant de projets louables, s'étoit ligué avec le roi d'Eſpagne & avec les Vénitiens pour ſauver une iſle ſi importante. Marc-Antoine Colonne commandoit les galeres du pape; le prince Doria, celles de Philippe. La flotte ſe mit en mer; mais les généraux ne s'accordant point, n'agiſſant qu'avec lenteur, elle n'eut aucun ſuccès. Pie ranima bientôt la ligue *ſacrée*. Un armement formidable de deux cents galeres & de pluſieurs autres bâtimens, ſe fit preſque tout-à-coup. Le célebre don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint, fut nommé généraliſſime : Colonne & le vénitien Véniéro avoient chacun leur commandement.

Bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche

Environ deux cents cinquante galeres turques gardoient les côtes de la Morée. On les attaque près du golfe de Lépante. On remporte une victoire complette. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante galeres; cependant les vainqueurs ne gagnerent ici que de la gloire. Philippe, avec toute ſa diſſimulation, laiſſa entrevoir la jalouſie qu'il avoit du mérite de ſon frere. *Don Juan a été heureux*, dit-il; *mais il a beaucoup haſardé*. Le pape, beaucoup plus ſenſible au ſuccès d'une journée ſi glorieu-

ſe, s'écria : *Il fut un homme envoyé de Dieu ; & cet homme s'appelloit Jean.* Deux ans après don Juan ſe rendit maître du Tunis ; conquête dont l'Eſpagne ne jouit qu'une ſeule année.

On raconte que la mort de Pie V fut célébrée à Conſtantinople par trois jours de réjouiſſance ; tant ce pontife s'étoit rendu redoutable aux Turcs. Il ſollicita contre eux l'alliance des Perſans & des Arabes. Il écrivit à ces peuples, que la différence de religion ne devoit point les empêcher de s'unir avec les Chrétiens ; que les hommes, qu'un intérêt commun rapprochoit, ne devoient être regardés comme ſéparés, ni par la diverſité de ſentimens, ni par la diſtance des lieux. Maxime très remarquable dans la bouche du plus terrible ennemi des hérétiques. L'intérêt commun de la ſociété, de l'humanité & du chriſtianiſme, ne pouvoit donc pas réunir entre eux les Chrétiens, diviſés ſur quelques points de dogme ou de culte : tandis qu'un intérêt politique pouvoit les lier avec des peuples ennemis de la foi chrétienne ? Ces contradictions bizarres, ſi fréquentes dans l'hiſtoire, ſi propres à découvrir l'influence de la paſſion & du préjugé, me paroiſſent une ſource de

1572. Alliance que le pape propoſe aux Arabes & aux Perſans.

Contradiction remarquable

lumieres pour quiconque veut connoître les reſſorts du cœur humain

Pie V fait un grand duc de Toſcane.

En vertu de la puſſance que Dieu lui avoit donnée, & parce qu'*en qualité de paſteur, il lui appartenoit d'examiner qui méritoit des honneurs extraordinaires, par le zele pour le ſaint ſiege*, Pie V créa Côme de Médicis *grand duc* de Toſcane, & décida ainſi le différend de ce prince avec le duc de Ferrare au ſujet de la préſéance. (1569.) Malgré la réclamation de l'empereur Maximilien, Côme, avec ce titre nouvean, alla ſe faire couronner à Rome, & prêter ſerment entre les mains du pontife.

Fauſſes raiſons pour autoriſer cette démarche.

Le cardinal Commendon, habile négociateur, s'efforça de juſtifier la démarche de Pie V, en citant pour preuves tant de couronnes que les papes avoient données. Il oſa même dire que c'étoit le pape qui avoit transféré l'empire d'orient en occident, qui avoit établi les électeurs; que le pape Zacharie avoit dégradé Chilpéric, & fait Pepin roi de France. L'affaire fut accommodée avec de l'argent en 1574, ſous le pontificat de Grégoire XIII, (Buoncompagno) ſucceſſeur de Pie.

On continue de forcer les conſciences.

S'il eſt étrange que la cour de Rome, attaquée de toutes parts, ſoutînt audacieuſement ſes vieilles prétentions, il

l'eſt encore plus, qu'après tant d'expériences funeſtes, on s'obſtinât à forcer les conſciences, & à combattre l'héréſie par les ſupplices. D'un côté, le duc d'Albe réduiſoit les Flamands au déſeſpoir ; bâtiſſoit la citadelle d'Anvers pour les opprimer ; & s'érigeoit à lui-même un faſtueux monument de bronze, où foulant aux pieds les religionnaires, il ſe vantoit d'avoir aſſuré le triomphe de la religion & affermi la paix des provinces. D'autre part, la Saint-Barthélemi s'exécuta en France, & fut le comble des horreurs.

Mariage du roi de Navarre avec la ſœur de CharlesIX

On careſſoit les Proteſtans, afin de les étouffer. On avoit offert Marguerite, ſœur de Charles IX, au jeune Henri, roi de Navarre. Ce mariage l'avoit fait venir à Paris, avec le prince de Condé, ſon couſin, & y avoit attiré ſur leurs pas les principaux chefs du parti. L'amiral de Coligni s'étoit lui-même laiſſé éblouir, par l'eſpérance d'une guerre contre Philippe II, au ſujet de la révolte des Pays-bas. Il deſiroit ardemment de venger les Calviniſtes des perſécutions de ce monarque. Une illuſion flatteuſe avoit endormi ſa prudence. Enfin toutes les haines ſembloient étouffées au milieu des fêtes & des plaiſirs. Mais la reine Catherine & Charles ſon

fils étoient capables de toutes les noirceurs de la tyrannie.

Lettre à l'amiral de Coligni. Soupçons des Protestans.

Une lettre rapportée par de Thou, que reçut l'amiral à Paris, & dont il fut indigné, fera connoître les soupçons & les craintes de quelques Protestans moins crédules. Elle portoit en substance : » Souvenez-vous d'une maxime reçue » parmi les papistes, comme un point » de religion, *qu'on ne doit pas garder* » *la foi aux hérétiques*. Souvenez-vous » que les Protestans sont hérétiques à » leurs yeux ; qu'on les haïra éternel- » lement, que la reine veut les exter- » miner. Souvenez-vous qu'une femme » étrangere, italienne, d'une famille de » pape, naturellement fourbe, doit se » porter aux derniers excès contre ses » ennemis. Voyez quelle éducation le » roi a reçue. Jurer, se parjurer, cor- » rompre les filles & les femmes, dé- » guiser sa foi, sa religion, ses desseins, » composer son visage : voilà ce qu'on » lui a d'abord appris à regarder comme » un jeu. Et pour l'accoutumer au sang » de ses peuples, on lui a fait un plai- » sir dès son enfance de voir égorger & » mettre en pieces des animaux. Fidele » disciple de Machiavel, persuadé que » les Protestans ont résolu de lui ôter la » couronne & la vie, il ne souffrira ja-

» mais que les hommes qui ont pris les » armes contre lui, juſtement ou in- » juſtement, jouiſſent de la paix qu'il » leur a donnée, &c. » Ces défiances étoient-elles frivoles? on va en juger par le fait.

1572. Maſſacre de la Saint-Barthelemi.

Le mariage du roi de Navarre eſt célébré le 17 août 1572. Coligni eſt bleſſé d'un coup d'arquebuſe le 22, en ſe retirant chez lui. Charles IX le viſite, lui promet de punir cet aſſaſſinat, en témoigne la plus vive douleur. Cependant, la nuit du 23 au 24, commence par ordre de la cour un maſſacre affreux des Proteſtans. Le duc de Guiſe (Henri le *Balafré*, fils de François) ſe rend lui-même à la porte de l'amiral; il fait égorger ce grand homme. Les rues, les maiſons ruiſſellent de ſang. La rage des aſſaſſins ne diſtingue ni âge, ni ſexe, confond même les Catholiques & les Huguenots. Le roi a la barbarie de tirer ſur ſes malheureux ſujets, & contemple enſuite avec joie le cadavre de Coligni, outragé par la populace. On commande la même boucherie dans les provinces. En un mot, les hiſtoriens comptent au moins ſoixante mille, quelques-uns cent mille victimes de cette infernale exécution. Il y eut néanmoins des commandans de provinces, aſſez courageux

pour refuſer d'être les bourreaux des citoyens : leur déſobéiſſance fait aujourd'hui leur éloge.

Cette barbarie autoriſée & célébrée.

Pour que rien ne manquât à une pareille atrocité, il reſtoit à y mettre en quelque maniere le ſceau des lois & de la religion. Le roi déclare que tout s'eſt fait par ſes ordres, prétextant un complot chimérique des ſectaires contre la famille royale. Le parlement ordonne une proceſſion annuelle, pour célébrer la délivrance du royaume. On frappe une médaille, avec cette légende, LA PIÉTÉ ARMA LA JUSTICE ; légende que la juſtice & la piété devoient proſcrire comme injurieuſe. A Rome, en Eſpagne, la Saint-Barthélemi fut un ſujet de réjouiſſances publiques. Du moins falloit-il ſuſpendre les fêtes, juſqu'à ce qu'on peut juger des ſuites de l'événement.

1573. Les Calviniſtes deviennent plus redoutables.

Ce que la prudence auroit dû prévoir arriva. Le calviniſme, au lieu d'être anéanti par le maſſacre, devint plus redoutable par le déſeſpoir & la vengeance. Une quatrieme guerre civile s'alluma. La Rochelle ſe défendit avec fureur contre le duc d'Anjou, qui perdit preſque toute ſon armée à ce ſiege. La ville de Sancerre en ſoutint un plus de ſept mois, & les habitans ſe mon-

trerent autant de héros du fanatiſme. Il fallut leur accorder la liberté de conſcience. Les Rochelois, non-ſeulement obtinrent une capitulation avantageuſe, mais ils firent comprendre les villes de Nîmes & de Montauban. Charles IX, toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, mourut au milieu des troubles, en 1574; ſans enfans mâles, à l'âge de vingt-quatre ans. Son précepteur Amiot lui avoit donné le goût des lettres, qui inſpire naturellement l'humanité; mais ſa mere, ſes courtiſans, & ſur-tout le maréchal de Retz, florentin, l'avoient imbu de maximes déteſtables, plus propres à lui inſpirer tous les crimes de la tyrannie.

Mort de Charles IX

CHAPITRE V.

Commencemens du regne de Henri III. — Continuation des troubles dans les Pays-Bas.

1574. Henri III perd bientôt la réputation.

LE duc d'Anjou, qu'on avoit élu roi de Pologne, & qui régnoit dans cette république orageuſe, ſuccede au trône de France, ſous le nom de Henri III : c'eſt le troiſieme fils de Catherine que nous y voyons monter ; & ce ne ſera pas le moins malheureux. Craignant que les Polonois ne l'arrêtent, il s'évade comme un priſonnier. L'empereur & les Vénitiens lui conſeillent inutilement à ſon paſſage de traiter avec douceur les Calviniſtes, pour rétablir le calme dans ſon royaume. Il étoit un des auteurs du maſſacre, il joignoit aux mœurs les plus dépravées les dehors de la plus vile ſuperſtition ; ſes mignons étoient ſes oracles : il ſuit leurs conſeils ; il ſe gouverne par leurs caprices ; il s'annonce en roi ſanguinaire ; il ſe rend odieux & mépriſable à ſes ſujets ; en un mot, il perd, dès le commencement de ſon regne, la réputation brillante, dont il étoit redevable aux talens de quelques généraux.

Un frere lui reſtoit encore, le duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou. Ce prince léger & turbulent s'étoit mis à la tête d'une cabale, appellée des *politiques*, qui avoit pour but l'abaiſſement des princes lorrains, tout puiſſans auprès de la reine mere. Le roi de Navarre, que Charles IX avoit contraint d'abjurer le calviniſme après la Saint-Barthélemi, s'étoit engagé dans la même faction. Charles les avoit fait arrêter tous deux. Henri les délivra, & ne fut point les gagner. Son frere conſpira même contre ſa vie, ſe ſauva enſuite de la cour, fut ſuivi du roi de Navarre, qui ſe déclara auſſi-tôt bon Proteſtant. Le prince de Condé, fugitif en Allemagne, lui avoit donné l'exemple du retour à l'héréſie. Tant il eſt vrai, que ſi la force peut faire diſſimuler, elle ne change point, ou plutôt elle enracine les opinions religieuſes.

Faction des politiques.

Le roi de Navarre uni au duc d'Alençon.

Ainſi les Proteſtans ſe trouvent fortifiés par les *politiques*; le frere du roi eſt le chef de la révolte; les princes du ſang ſont les ennemis du monarque. Ainſi un mauvais gouvernement fomente les diſcordes, les guerres civiles. Le principal auteur des troubles, le cardinal de Lorraine, mourut alors dans un âge peu avancé. Il eſt facile de juger

Mort du cardinal de Lorraine.

Fauſſeté de ſon zele. ſi l'ambition ou le vrai zèle étoit l'ame de ſa conduite. Ce grand zélateur, négociant avec les Proteſtans d'Allemagne en 1562, leur faiſoit eſpérer, comme le duc de Guiſe ſon frere, qu'on pourroit établir en France la confeſſion d'Augsbourg. Ce réformateur qui, au concile de Trente, avoit inſiſté fortement contre la pluralité des bénéfices, poſſédoit neuf archevêchés ou évêchés, & neuf abbayes. Un prélat de cour, ambitieux & cruel, n'étoit propre qu'à irriter le fanatiſme. La faction catholique (car on ne voit guere ici que factions,) auroit beaucoup perdu à ſa mort, ſi le nouveau duc de Guiſe n'avoit eu toutes les qualités éminentes d'un chef de parti.

1576. Cinquieme édit de pacification, le plus favorable aux Calviniſtes.

Dans la ſituation critique des affaires, une armée allemande étant venue au ſecours des confédérés, on ſentit la néceſſité de faire la paix. Les Calviniſtes obtiennent des conditions beaucoup plus avantageuſes que les précédentes : l'exercice public de leur religion, excepté à deux lieues de la cour : des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. Les enfans des prêtres & des moines mariés ſont reconnus légitimes. La mémoire de Coligni eſt lavée de toute flétriſſure. On

déclare fideles ſujets les chefs de la confédération. On ajoute à l'appanage du duc d'Alençon l'Anjou, le Maine, la Touraine & le Berri. On achete même le départ des Allemands. La France éprouvoit comme l'Allemagne, que les guerres de religion ne ſervoient qu'à étendre les vues, les progrès & le pouvoir des religionnaires. Voilà le cinquieme édit de pacification en leur faveur.

Philippe II principale cauſe de tous les maux.

C'eſt à Philippe II que l'on doit attribuer en grande partie ces déſaſtres, & ceux qui nous reſtent à déplorer. Non content de fournir à ſes ſujets de motifs de révolte, par le deſpotiſme qu'il affectoit ſur les conſciences, il animoit la cour de France aux mêmes rigueurs, il excitoit de tous côtés les mêmes orages, afin de profiter des malheurs de ſes voiſins. Triſte dédommagement de ceux qu'il cauſoit à ſes états !

Les Mauriſques perſécutés & rebelles

Les Mauriſques d'Eſpagne (on appelloit ainſi les Maures convertis en apparence par la crainte,) étoient tourmentés au ſujet de leurs pratiques, de leur habillement, de leur langue même. Un théologien ſanguinaire avoit prononcé leur ſentence en deux mots : *d'ennemis, toujours le moins.* Ils ſe

révolterent en 1568 ; ils appellerent à leur ſecours les Algériens & les Turcs ; ils ſoutinrent une furieuſe guerre civile ; ils auroient peut-être embraſé tout le royaume, ſi leur culte avoit été de nature à ſéduire les Eſpagnols ; enfin ils ne ſe ſoumirent que ſur la foi d'une amniſtie. Les troubles des Pays-bas, loin du monarque, dans une contrée féconde en hommes libres, ne pouvoient finir que par une révolution.

Le duc d'Albe continue ſes cruautés.

Plus le duc d'Albe, avec ſon tribunal *de ſang*, commettoit de cruautés, plus il opprimoit ce peuple libre par des impoſitions inouies ; plus il coloroit ces violences d'un prétexte de religion ; plus auſſi les ſectaires s'enflammoient de haine contre l'égliſe & contre la monarchie. Le prince d'Orange ſe montra en 1570 à la tête d'une petite armée. Les états de Hollande & de Zélande l'établirent ſtathouder, & abjurerent la foi romaine deux ans après. L'amour de la liberté changeoit en héros des hommes peu accoutumés aux armes. Enfin le duc d'Albe fut rappellé en 1573. Dix huit mille perſonnes, livrées au bourreau en cinq ans, pour cauſe d'héréſie, crioient vengeance contre ce perſécuteur ; & il s'en glorifioit.

Révolte entiere des Hollandois.

Réquesens, qui lui succéda, fit abattre la statue où il insultoit à l'humanité. Le nouveau gouverneur publia en vain une offre d'abolition ; car Philippe commençoit à craindre que les remedes violens n'augmentassent toujours le mal. On aima mieux se battre, que de compter sur la clémence d'un roi perfide. Avec des vertus & de grands talens, Réquesens étoit capable de rétablir les affaires. Mais il mourut en 1576. Leyde assiégée par ses troupes avoit échappé au péril, en perçant les digues & submergeant la contrée. Gouvernement de Réquesens.

Le bâtard de Charles-Quint, ce don Juan d'Autriche, que la victoire de Lépante & la prise de Tunis rendoient si célebre, fut le successeur de Réquesens. Il partit avec pouvoir de tout accorder aux rebelles, excepté la liberté de conscience. *jamais je ne la leur donnerai*, dit Philippe, *quand je devrois exposer ma couronne.* Il falloit donc perdre des provinces, & y laisser l'héréſie triomphante, plutôt que de les garder, & d'y convertir les hérétiques, si on pouvoit, ou d'en faire de bons citoyens ? La superstition raisonne d'une maniere inconcevable. Toute la douceur que don Juan employa d'abord fut inutile, soit parce que l'enthousiasme & Don Jean d'Autriche lui succede.

la vengeance s'étoient emparés des esprits, soit parceque l'ambition du prince d'Orange cherchoit à s'élever dans les troubles. La guerre va recommencer, & Philippe II, avec toutes ses forces, rencontrera une résistance invincible.

Les Flamands se réfugient en Angleterre.

Déja une multitude de Flamands, qui fuyoient la persécution, avoient porté leurs manufactures en Angleterre. Elisabeth profitoit des fautes de Philippe. Les mouvemens excités contre elle en faveur de Marie Stuart, ne lui permirent pas de se déclarer ouvertement pour les Hollandois. Elle attendit des circonstances favorables, que nous la verrons bientôt saisir.

CHAPITRE VI.

Naiſſance de la ligue. — Philippe II s'empare du Portugal, & perd les Provinces-unies.

LE dernier édit de pacification, accordé aux Calviniſtes de France, leur étoit trop avantageux, pour ne pas irriter violemment les Catholiques; & Henri III ſe conduiſoit trop mal, pour n'être pas en butte à la haine des uns & des autres. L'hypocriſie même dont il couvroit ſes débauches infames, devoit lui attirer le mépris de ceux dont il affectoit de ſuivre les dévotions. Des confrairies de pénitens, bleus, blancs, noirs, inventées en Italie, où l'ancien eſprit des flagellans ſembloit revivre, ſe donnerent en ſpectacle, non-ſeulement dans les provinces, mais au centre de la cour. Le monarque prenoit leurs livrées, aſſiſtoit à leurs proceſſions, couvert d'un ſac de toile, tenant un gros chapelet, portant une diſcipline de corde à ſa ceinture. Il s'imaginoit en impoſer par là aux Catholiques: il ne voyoit pas qu'outre la turpitude connue de ſes mœurs, le triomphe des Proteſtans

Débauches & hypocriſie de Henri III.

Confrairies de pénitens.

étoit à leurs yeux une eſpece de crime ineffaçable.

1576. Naiſſance de la ligue.

Tout-à-coup ſe forme la *ſainte ligue*, projettée depuis long-tems par le cardinal de Lorraine, & qui porte l'empreinte de ſon génie arrogant & ſéditieux. Selon la formule d'aſſociation faite en Picardie, on s'engage à une défenſe mutuelle, *ſoit par la voie de juſtice, ou des armes, ſans nulle acception de perſonnes* : on déclare quiconque refuſera de s'aſſocier, *ennemi de Dieu, déſerteur de la religion, rebelle au roi, traître à la patrie, abandonné à toutes les injures & oppreſſions poſſibles.* C'eſt pour la défenſe de la catholicité, du roi, de l'état, que s'uniſſent les ligueurs; ne rougiſſant point de couvrir des dehors même du patriotiſme l'eſprit de révolte le plus décidé!

Les confédérations des Proteſtans, moins étranges.

Dans pluſieurs pays, les Proteſtans avoient donné l'exemple de confédérations ſemblables. Ils méritent d'autant plus de reproches, qu'ils avoient attaqué la religion établie. Cependant, il faut l'avouer, en les condamnant, leur doctrine étoit répandue, quand ils firent ces démarches ſéditieuſes. On vouloit les forcer de croire; on attaquoit également leur foi, leur liberté & leurs perſonnes. Ici les Catholiques n'ont à

ſe plaindre que des progrès d'une ſecte, qu'ils ont malheureuſement enhardie par leurs violences ; ils conjurent ſa ruine ; ils entreprennent de leur arracher le bénéfice de pluſieurs édits de paix ; ils ſe révoltent contre le ſouverain, & ſe font un devoir de cette révolte. Nous déplorons la néceſſité de peindre l'acharnement du faux zele ; mais c'eſt l'unique ou le meilleur moyen d'en guérir les hommes.

Etats de Blois.

Henri, duc de Guiſe, l'ame du parti, en alloit être le chef. Le roi le craignit d'autant plus, que dans les états généraux tenus à Blois, on haſarda des propoſitions qui tendoient à l'abaiſſement de l'autorité royale. Il crut ſe garantir du danger, en ſe déclarant lui même chef de la ligue ; démarche abſurde, par laquelle il encouragea & fortifia un parti dont il avoit tout à craindre. Dès-lors la liberté de conſcience devoit être ſupprimée. Les états décideront qu'on ne ſouffriroit dans le royaume que la religion catholique. On retrancha même cette clauſe, qui avoit paſſé d'abord avec beaucoup de raiſon : *autant que la tranquillité publique n'en ſouffrira point, & qu'il ne ſera pas néceſſaire, pour cet effet, d'en venir aux armes.* Les prélats ſollicitoient l'acceptation du

Le roi ſe déclare chef de la ligue.

concile de Trente, ils l'auroient obtenue, ſi les députés de quelques provinces ne s'y étoient oppoſés.

Ces états & la conduite du roi firent éclorre de nouvelles ſemences de guerre. Il fallut un nouvel édit de pacification, par lequel on rendit aux Proteſtans la tolérance, mais non l'exercice public de leur culte. Que devoient produire tant de variations & d'inconſéquences ? le mépris des lois, l'inquiétude & l'animoſité des partis, un long enchaînement de guerres civiles. L'édit portoit, & cela eſt fort remarquable : » en attendant que, par le moyen d'*un bon, libre & légitime concile*, il plût à » Dieu de réunir tous les ſujets à l'égliſe » catholique. » Le concile de Trente avoit produit ſi peu de bien, à cet égard, qu'on croyoit apparemment en devoir propoſer un autre. Mais il falloit des miracles pour changer les opinions, & pour concilier des eſprits que l'animoſité attachoit à leurs ſentimens, non moins que les motifs religieux.

1577. Encore un édit de pacification.

Un prince ſage & éclairé, en mêlant la fermeté à la douceur, la modération à la juſtice, auroit du moins prévenu les troubles. Henri III n'étoit occupé que de ſes plaiſirs ; il prodiguoit à ſes mignons les finances de l'état ; il s'en-

La conduite du roi annonce de nouveaux troubles.

dormoit au milieu des factions : il en ſera bientôt la victime. Ce qu'il fit de mieux pendant la paix, fut l'établiſſement de l'ordre du Saint-Eſprit, où les Catholiques ſeuls pouvoient entrer. Mais quelque ambitieux que ſoient les hommes de tout ce qui diſtingue à la cour, les ſeigneurs calviniſtes avoient alors une ambition plus ſéduiſante, celle de gouverner un parti, & de ſe faire reſpecter du parti contraire.

C'étoit auſſi dans les Pays-bas le mobile du prince d'Orange. Après l'arrivée de don Juan d'Autriche, il avoit encore ſuſcité une confédération à Bruxelles. Les Flamands ſe donnerent pour gouverneur l'archiduc Mathias, frere de l'empereur Rodolphe II. Le prince d'Orange comptoit gouverner lui-même ſous le nom de l'archiduc. Voyant ſes eſpérances trompées, il lui oppoſe le duc d'Anjou, (auparavant duc d'Alençon) que les Catholiques mettent à leur tête ; car le joug eſpagnol avoit révolté & Catholiques & Proteſtans. Ainſi quatre princes déchiroient alors un pays, où les querelles de religion & les abus du deſpotiſme étoient la ſource de tous les maux. Philippe II, jaloux de ſon frere, ſe défiant de ſes deſſeins, ne lui donnoit pas les ſecours qu'exigeoient

1578. Quatre princes déchirent les Pays-bas.

des circonſtances ſi critiques. Don Juan défit néanmoins les rebelles à Gemblours, & leur enleva pluſieurs places. Il mourut au milieu de ſes trophées, laiſſant le commandement à ſon neveu, Alexandre Farneſe, prince de Parme, digne ſucceſſeur d'un héros.

Sébaſtien, roi de Portugal, tué dans une expédition d'Afrique.

Tandis que Philippe étoit menacé de perdre bientôt la Hollande, ſon ambition ſaiſit une couronne qui ne devoit pas lui appartenir. Don Sébaſtien, roi de Portugal, enivré de cet enthouſiaſme de chevalerie, dont les exemples devenoient plus rares de jour en jour; emporté par la fougue imprudente de la jeuneſſe, voulut abſolument ſe ſignaler en Afrique contre les Maures. Il accepta les propoſitions de Muley Mahamet, que Muley Moluc, ſon oncle, avoit chaſſé des royaumes de Fez & de Maroc. Il ſe livra tout entier, contre l'avis des ſages politiques, à une expédition que Philippe avoit prudemment refuſée. Il débarqua en Afrique, avec une armée d'environ quinze mille hommes. Les ennemis, infiniment plus nombreux, lui préſenterent la bataille; il affronta le péril; il combattit & fut tué, preſque tous les Chrétiens périrent ou demeurerent priſonniers. Les deux rois maures perdirent la vie, comme le roi de Portugal.

Sébaſtien n'avoit point d'enfans. Le cardinal Henri, ſon grand oncle, prêtre, archevêque, lui ſuccéda & demanda au pape une diſpenſe pour ſe marier, comme la nation le deſiroit. Philippe, qui aſpiroit à cette couronne, fit ſi bien, que la diſpenſe ne vint point. Grégoire XIII gagna du tems, ſelon la politique romaine : c'étoit tout gagner.

1579. Le cardinal Henri lui ſuccede

Le roi prêtre meurt l'année ſuivante. Pluſieurs prétendans diſputent ſa ſucceſſion : Philippe, neveu du côté maternel ; le duc de Bragance, époux de la petite-fille du roi Emmanuel ; don Antoine, prieur de Crato, bâtard d'un infant ; le duc de Savoie ; le duc de Parme ; Catherine de Médicis ; & même le pape, qui renouvelle l'ancienne chimere de ſuzeraineté ſur cette couronne, & qui de plus ſe dit en droit de recueillir les depouilles d'un cardinal. Les droits du duc de Bragance étoient préférables à tous les autres. Mais le roi d'Eſpagne avoit pris ſes précautions ; une armée pouvoit lui tenir lieu de titre. On le reçut à Lisbonne. Le prieur de Crato, avec des troupes & une flotte françoiſe, que la reine mere lui accorda, fit de vains efforts contre un prince trop puiſſant. Les iſles Açores ou Tercères, devenues le théa-

Après la mort de Henri, Philippe II s'empare de cette couronne.

tre de la guerre, furent ſoumiſes par le marquis de Santa-Cruz. Don Antoine ſe réfugia en France.

Têtes illuſtres miſes à prix.

Philippe avoit mis ſa tête à prix. Celle du prince d'Orange fut miſe à prix quelque tems après. Celle de l'amiral de Coligni l'avoit été en France. Que les guerres civiles renouvellaſſent les proſcriptions romaines, il ne faut pas s'en étonner. Mais qu'une religion de paix & de charité fût le premier prétexte de ces barbaries; c'eſt ce qui révolte tout homme ſenſible, & ce qui devroit inſpirer à jamais la plus grande horreur pour le fanatiſme, inſtrument affreux des paſſions les plus contraires à l'humanité.

Union d'Utrecht, qui ne pouvoit ſe ſoutenir par elle-même.

Contre un deſpote, maître des tréſors du nouveau monde, maître d'une grande partie de l'Europe, implacable dans ſes haines, perſécuteur obſtiné des conſciences, les confédérés des Pays-bas avoient beſoin de puiſſans ſecours. Epuiſés par la guerre, ils ſembloient devoir ſuccomber tôt ou tard. Le nouveau gouverneur, Alexandre Farneſe, joignoit toutes les qualités d'un général à celles d'un politique. A la vérité, le prince d'Orange, dès l'an 1579, avoit formé la fameuſe union d'Utrecht, entre les états de Hollande, Zélande, Utrecht,

Utrecht, Zutphen & Gueldres, Overyſſel, Frieſland, Groningue : union qui fut bientôt reçue à Gand, à Anvers, à Bruges, à Bruxelles, en un mot, dans la plupart des provinces. Mais on reconnoiſſoit encore pour ſouverain le roi d'Eſpagne ; & l'on ne ſe diſoit uni que pour s'oppoſer aux injuſtices du gouvernement. Le prince d'Orange, ſentant la néceſſité de recourir à une puiſſance étrangere, inſpira aux confédérés de ſe donner au duc d'Anjou, héritier préſomptif du roi de France.

1581. Les états généraux déclarent Philippe II déchu de la ſouveraineté.

Enfin les états généraux, aſſemblés à la Haie, déclarerent ſolemnellement Philippe II déchu de la principauté, pour avoir violé, contre ſon ſerment, les privileges des peuples. L'acte portoit en ſubſtance : « Que les peuples ne ſont » pas nés pour les princes, mais que » Dieu a établi les princes pour les » peuples ; qu'il ne peut y avoir de » prince ſans peuple, mais que le peu- » ple peut ſubſiſter ſans le prince, que » le devoir du prince eſt d'aimer ſes » ſujets, comme un pere aime ſes en- » fans, & de les gouverner avec une » parfaite équité ; que s'il en uſe autre- » ment, ce n'eſt plus un prince, mais » un tyran, & que le peuple ne lui » doit plus obéiſſance ; que depuis un

» tems infini, ils ſe plaignoient de la » cruauté de leurs gouverneurs ; que » leurs plaintes & leurs requêtes avoient » été portées juſqu'au roi ; que loin d'en » rien obtenir, ils n'avoient pu le dé- » tourner du deſſein de leur impoſer » un joug inſupportable, ſous prétexte » de protéger la religion catholique, » qu'ils n'attaquoient pas ; que les lois » divines & humaines, tant de fois » violées à leur égard, les remettent » dans leur liberté naturelle, & leur » donnent le droit d'élire un nouveau » prince, pour les gouverner ſuivant » leurs privileges, libertés & franchi- » ſes, &c. » La rebellion étoit ainſi conſommée. (*Voyez de Thou, l.* 74.)

Philippe, ſe fondant ſur une diſpenſe du pape, rendoit caduc le ſerment de ſes ſujets.

Une choſe auſſi remarquable peut-être que cet acte des Provinces unies, c'eſt que le roi d'Eſpagne, dans ſon édit de proſcription contre le prince d'Orange, reconnoît n'avoir pas été fidele au ſerment qu'il avoit fait en prenant poſſeſſion des Pays-bas ; & ſe fonde ſur une diſpenſe du pape. Par-là il fourniſſoit aux Flamands un prétexte ſpécieux pour ſe croire diſpenſés eux-mêmes de leur ſerment ; car ſi le pontife pouvoit diſpenſer le prince de ſes obligations envers ſes ſujets, comment les ſujets auroient-ils reſpecté leur pro-

pre ſerment, qui étoit lié par des conditions formelles à celui du prince ? Guillaume proſcrit avoit déjà publié une apologie, où il accuſoit Philippe avec une fierté que la proſcription même ſembloit lui permettre.

1583. Fin malheureuſe du duc d'Anjou.

L'archiduc Mathias s'étoit retiré. Si le duc d'Anjou avoit eu de la prudence, un gouvernement équitable lui eût ſans doute attaché ce peuple, dont le choix libre venoit de l'établir ſouverain. Jaloux du prince d'Orange, ſéduit par l'attrait de l'ambition, il voulut ſe rendre abſolu, s'emparer des villes, agrandir ſon autorité par la force : il ne réuſſit qu'à ſe perdre. Obligé de revenir en France, il y mourut en 1584. La reine d'Angleterre l'avoit flatté d'eſpérances de mariage, & s'étoit même engagée par des promeſſes. Mais, quoique amoureuſe de ce prince, craignant toujours de ſe donner un maître avec un mari, & réfléchiſſant aux inquiétudes légitimes de la nation (car l'Angleterre auroit pu être annexée à la couronne de France) elle avoit rompu avec lui, comme elle avoit trompé tant d'autres princes en leur faiſant eſpérer ſa main.

Il avoit été ſur le point d'épouſer Eliſabeth.

Aſſaſſinat du prince d'Orange.

Après avoir échappé à deux conſpirations, le prince d'Orange fut la victime d'un fanatique Francomtois,

nommé Gérard, qui ſe crut inſpiré de commettre cet aſſaſſinat. On aſſure que le roi d'Eſpagne dit, à la nouvelle de ſa mort, que *ce coup auroit dû ſe faire depuis douze ans, pour l'intérêt de la religion & pour le ſien.* Auſſi fut-il ſoupçonné d'en être l'auteur. Les Provinces-unies, ayant beſoin plus que jamais de ſecours, offrirent la ſouveraineté au roi de France. Quelle occaſion pour un prince habile & courageux ! Henri refuſa. Ses foibles mains ne pouvoient plus ſoutenir le ſceptre.

CHAPITRE VII.

La ligue éclate contre les Bourbons. — Excès de Sixte-Quint. — Procès de la reine d'Ecoſſe. — Eliſabeth triomphe de l'Eſpagne.

1584. Les ligueurs ſe déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne.

VOICI le tems où les ligueurs manifeſtent ces projets de révolte, qu'un maſque de zele couvrira toujours, & qu'une aveugle ſuperſtition rendra ſi funeſte au royaume. Par la mort du duc d'Anjou, le roi de Navarre (que j'appellerai d'avance Henri IV, puiſqu'il mérita de bonne heure la gloire attachée à ſon nom) devenoit l'héritier préſomptif de la couronne, en qualité de premier prince du ſang. L'ambitieux duc de Guiſe, qui portoit ſes vues juſques à la royauté, ſaiſit habilement l'occaſion & d'exclure un prince héré-tique, & de renverſer un roi foible qui s'attiroit autant de haine que de mépris. Il mit en jeu les grands reſſorts du fanatiſme. Les prêtres, les moines, dans les chaires & dans les écoles & dans les cercles, firent des peintures lamentables du danger imminent dont l'égliſe étoit menacée; ils repréſenterent le Navar-

rois comme le foutien de l'héréſie, & Henri III comme un fauteur d'hérétiques, malgré toutes ſes dévotions ; ils amenerent enfin les eſprits au point où le duc les ſouhaitoit.

On conſulte le pape Grégoire XIII avant de ſe révolter.

Un jeſuite lorrain, nommé Mathieu, ardent émiſſaire de la ligue, demanda au pape *ſi, pour maintenir la religion catholique, on ne pouvoit pas ſe ſouſtraire à l'obéiſſance du ſouverain.* La réponſe de Grégoire XIII étoit certainement prévue. Il la fit verbalement. Autoriſés par cet oracle, les ſcrupuleux ne douterent plus que la révolte ne fut légitime : les autres n'avoient beſoin ni du pape ni des caſuiſtes. On ne raiſonnoit point aſſez pour voir que, ſi le zele de religion juſtifioit une pareille démarche des Catholiques, il fourniſſoit aux ſectaires un moyen d'excuſer leurs ſoulevemens, puiſque ceux-ci ſe croyoient obligés de maintenir leur fauſſe doctrine, comme étant la vraie religion.

Fin de ce pontificat.

Grégoire, naturellement doux & timide, laiſſa parler en ſon nom, ſans vouloir donner ni bulle ni bref. Il mourut avant la rébellion déclarée. On lui doit la réformation du calendrier, ſi néceſſaire, & néanmoins ſi mal accueillie par les Proteſtans. Il avoit excom-

munié les infracteurs de la bulle *In cœnâ Domini*. Ses principes étoient donc ceux des ligueurs. Son fils naturel (Buoncompagno) avoit uſé de tous les avantages du népotiſme. Son ſucceſſeur, Sixte-Quint, autrefois cordelier, parvenu de la derniere indigence au comble de la fortune, génie vaſte, hautain, ſévere, inflexible, entêté de toutes les maximes ultramontaines, devoit jouer un grand rôle dans ces tems d'orages. Sixte V.

1585. Le cardinal de Bourbon ſe déclare chef de la ligue.

Comme le duc de Guiſe n'avoit garde de ſe démaſquer trop tôt, il mit à la tête du parti le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV; après lui avoir perſuadé que l'héréſie rendant ſon neveu incapable de régner, c'étoit à lui que la couronne appartiendroit. Bientôt parut un manifeſte du cardinal, par lequel il ſe déclaroit le chef de la ligue, & nommoit le pape, l'empereur, le roi d'Eſpagne, une foule de princes catholiques, qui en étoient les appuis; déclarant de plus, qu'on ne s'armoit que pour l'honneur de l'égliſe, le maintien de la foi, le ſoulagement du peuple, l'abolition des nouveaux impôts dont le royaume gémiſſoit, &c. Les hoſtilités ſuivirent cette déclaration de guerre.

Quoique ſupérieur en forces, le roi

Traité de Nemours, à l'avantage des ligueurs.

tremblа, négocia & conclut le traité de Nemours, tout à l'avantage des ligueurs. Ils obtinrent des villes de ſûreté, des ſommes d'argent, une approbation de leurs entrepriſes ; en même tems qu'on priva les Calviniſtes de tout ce qu'ils avoient obtenu par les édits. Quel moyen plus ſûr de révolter les Calviniſtes, de rendre la ligue plus audacieuſe, & d'augmenter l'avilliſſement de la puiſſance royale ? Mais le gouvernement n'étoit que le jouet des factions & des tempêtes.

Bulle de Sixte-Quint contre les Bourbons

Sixte-Quint, ſans faire cas de la ligue, fulmine alors cette fameuſe bulle, une des plus révoltantes que Rome ait produites, par laquelle, après un pompeux éloge du pouvoir pontifical, *infiniment au-deſſus de toutes les puiſſances de la terre, & qui fait deſcendre du trône les maîtres du monde, pour les précipiter dans l'abyme comme des miniſtres de Luciſer ;* il anathématiſe le roi de Navarre & le prince de Condé, *race impie & bâtarde de l'illuſtre maiſon de Bourbon, hérétiques, relaps, ennemis de Dieu & de la religion.* Il les déclare privés de tous leurs droits, indignes, eux & leurs deſcendans, de poſſéder jamais aucune principauté ; il délie du ſerment de fidélité tous leurs ſujets.

La cour de France, auſſi lâche que le ſouverain, ſe contente d'empêcher la publication de cette bulle. Mais Henri IV fait afficher dans Rome une proteſtation, où il en appelle comme d'abus à la cour des pairs; donnant un démenti à Sixte *ſoit-diſant pape*; l'accuſant d'être lui-même hérétique; s'offrant de le prouver dans un concile libre & légitime; déclarant que ſi ce pontife refuſe de s'y ſoumettre, il ne le regardera plus que comme un excommunié & un antechriſt; & qu'il eſpere tirer vengeance de l'outrage fait au roi, à la famille royale, à ſon ſang & à tous les parlemens du royaume. Sixte, très-capable de juger les hommes, admira dès lors le courage de ce prince, comme celui de la reine Eliſabeth. En parlant de l'un & de l'autre, il diſoit ſouvent qu'il ne connoiſſoit qu'eux dans le monde, vraiment dignes de régner, à la religion près, & auxquels ils voulût communiquer ſes grands deſſeins.

Proteſtation de Henri IV affichée à Rome.

Sentimens du pape ſur ce prince & ſur Eliſabeth.

Cependant la bulle, qu'un ſentiment de patriotiſme & de raiſon auroit dû réduire en poudre, ſervoit d'aliment à la fureur du vulgaire & à la révolte des factieux. Le roi ſe vit contraint de pourſuivre avec plus de rigueur les Calviniſtes. Il leur ordonna par un édit, ou

La bulle excite une double guerre civile.

d'abjurer, ou de ſortir de France, dans l'eſpace de quinze jours. De ſon côté, le roi de Navarre publia contre les Catholiques une proclamation ſévere. Ainſi, preſque ſans troupes, ſans argent & ſans pouvoir, Henri III eut à ſoutenir une double guerre civile, & contre les Catholiques ligueurs, & contre les Proteſtans.

Détournons quelque tems les yeux vers l'angleterre, où le ſupplice de Marie Stuart fait un événement célebre. Suivons les traces de la politique d'Eliſabeth, juſqu'à cette ſanglante tragédie, & voyons ce mêlange de grandeur & de foibleſſe humaine, qui caractériſe ſinguliérement la fille de Henri VIII.

Politique d'Eliſabeth, à l'égard de la reine d'Ecoſſe

Lorſqu'en 1568, Marie empriſonnée par ſes ſujets prit la fuite, & ſe réfugia ſur les terres de ſa rivale, Eliſabeth balança d'abord entre la généroſité & l'intérêt. Elle ne penſa enſuite qu'à profiter adroitement des conjonctures. Sous prétexte que la bienſéance ne lui permettoit point de ſecourir, de voir même cette malheureuſe princeſſe, chargée d'accuſations atroces, elle lui perſuada de ſubir une eſpece de jugement, & de la prendre pour arbitre. Les Ecoſſois envoyerent des accuſateurs, produiſirent des preuves embar-

raſſantes. Marie ſe repentit, & refuſa de répondre. En vain demanda-t-elle du ſecours, ou la liberté de paſſer en France : Eliſabeth la retint priſonniere. C'étoit s'expoſer à des complots inévitables ; mais ces complots lui parurent moins dangereux que la liberté d'une rivale, qui lui donnoit tant d'inquiétude.

Elle la retient priſonniere.

Jamais la reine d'Ecoſſe ne parut plus digne d'amour & de reſpect, que dans ſa longue captivité. Le malheur ajoutoit du luſtre aux charmes de ſa perſonne ; il donnoit du reſſort à ſon génie, à ſa grandeur d'ame. Le duc de Norfolk, le premier ſeigneur d'Angleterre, ſe livra au deſir de l'épouſer ; s'engagea dans une conſpiration, pour forcer le conſentement d'Eliſabeth ; fut accuſé de haute trahiſon, & exécuté. Le zele des Catholiques devoit ſur-tout exciter beaucoup d'orage. La cour de Rome, celle d'Eſpagne, celle de France, c'eſt-à-dire, les Guiſes travailloient à faire une révolution.

Mouvemens en faveur de Marie.

Pie V lança les foudres du vatican. Un fanatique afficha ſa bulle dans Londres, croyant mériter la palme du martyre. (1571.) Le roi d'Eſpagne, au nom de Grégoire XIII, envoya des troupes en Irlande, pays encore plein de

Les Catholiques font des complots & en ſont punis.

barbarie & de ſuperſtition. Mais les Eſpagnols & les rebelles furent maſſacrés. (1580.) Toutes ces entrepriſes attirerent aux Catholiques des traitemens rigoureux. Leurs complots ſe multipliant toujours en faveur de Marie Stuart, Eliſabeth s'aigrit. Le parlement bannit du royaume les prêtres de l'égliſe romaine, ſpécialement les jéſuites, & les éleves de leurs ſéminaires, dont le zele véhément ne reſpectoit point la couronne. On punit de mort ceux qui demeurerent ou qui rentrerent. La tolérance, juſqu'alors obſervée avec ſageſſe, ne ſubſiſta plus; & la cour de *haute commiſſion*, nouvellement établie pour les affaires eccléſiaſtiques, parut être l'image de l'inquiſition d'Eſpagne.

La doctrine du tyrannicide réduite en pratique.

On enſeignoit alors en théologie le tyrannicide; on repréſentoit comme des tyrans les princes rebelles au ſaint ſiege; & par des préjugés abominables, au mépris des ſaintes maximes de la religion chrétienne, on conſacroit le meurtre, on l'excitoit, même contre les têtes couronnées. Un gentilhomme anglois, Guillaume Parry, ayant puiſé cette doctrine en Italie, réſolut de la mettre en pratique. Il trouva des encouragemens à la cour de Rome, & dans la lecture d'un théologien anglois,

Parry veut tuer la reine.

qui fut depuis cardinal. Accuſé par un de ſes complices, il avoua ſon crime, & ſubit la mort. (1584.)

Deux ans après, ſe forma une conjuration de même nature, mais plus à craindre. Ballard, prêtre, ſortit du ſéminaire anglois de Reims, que le cardinal de Lorraine avoit fondé, vint ſouffler ſon fanatiſme à Babington, jeune homme riche, bien élevé, à qui rien ne manquoit pour vivre heureux. Celui ci gagna d'autres Catholiques. On convint de tuer la reine, de mettre ſur le trône Marie Stuart, & de rétablir par ce moyen une religion, pour laquelle on ſe faiſoit un mérite de ces attentats. Babington écrivit à Marie; il reçut une réponſe pleine d'approbation & de promeſſes. Mais Walſingham, miniſtre d'Eliſabeth, auſſi vigilant qu'éclairé, découvrit tout, intercepta les lettres, fit arrêter les conſpirateurs. Il y en eut quatorze d'exécutés; & de ce nombre, ſept avouerent le complot. Ballard & Babington ſuivent ſes traces.

Si Marie avoit formé des intrigues ſeulement pour ſa délivrance, rien n'étoit plus excuſable. Si elle avoit conjuré la mort d'Eliſabeth, ſon ennemie, étant reine d'Ecoſſe, cette entrepriſe criminelle ne la rendoit point juſticiable d'un tribunal étranger. Cependant on nomme Procès de Marie Stuart.

quarante commiſſaires pour inſtruire ſon procès. On va l'interroger dans ſa priſon. Après avoir proteſté qu'elle ne reconnoît aucun juge, dans un pays ſurtout où on lui a refuſé la protection des lois, elle ſe laiſſe imprudemment perſuader de répondre. Ses deux ſecrétaires, ſans avoir été mis à la torture, atteſtoient qu'elle avoit reçu des lettres de Babington, qu'elle y avoit répondu. L'aveu de Babington appuyoit leur témoignage. Elle nie le fait; elle demande cependant d'être confrontée avec les ſecrétaires. On le refuſe, parce que les lois d'Angleterre n'ordonnent pas la confrontation dans les crimes de leſe-majeſté. Enfin les juges, de retour à Londres, y prononcent la ſentence de mort.

Sur quelles preuves on la condamne

1587. C'eſt ici qu'Eliſabeth ſe trahit par ſa diſſimulation même. Impatiente de ſe défaire de Marie, elle affecte de s'intéreſſer vivement à ſon ſort. Elle convoque le parlement, afin de paroître n'agir qu'au gré de la nation. Le parlement confirme la ſentence, preſſe la cour de la faire exécuter. La reine tient les eſprits dans l'incertitude. Ses courtiſans & ſes miniſtres, avec toutes leurs raiſons & leurs inſtances, ſemblent ne pouvoir ébranler ſon cœur généreux. Il

Diſſimulation hypocrite d'Eliſabeth.

faut des motifs extraordinaires, pour lui arracher un acte de rigueur, qu'elle voudroit avoir déjà fait. Auſſi a-t-elle ſoin de répandre des bruits d'invaſions, de conſpirations, propres à échauffer les eſprits crédules. Enfin elle ſigne l'ordre fatal; mais à l'entendre, ce n'eſt que pour s'en ſervir dans un cas de néceſſité plus preſſante. Les miniſtres, pénétrant le fond de ſon ame, ſe hâtent de la ſatisfaire. La reine d'Ecoſſe meurt ſur un échafaud, en héroïne chrétienne. A la nouvelle de cette exécution, Eliſabeth ſe lamente, s'emporte, chaſſe les miniſtres de ſa préſence, en un mot, pouſſe l'hypocriſie à l'excès. Vaine & odieuſe fineſſe; Son ſiecle & la poſtérité n'ont eu qu'une voix pour condamner cette action, d'autant plus criante, qu'une raiſon d'état ne la rendoit néceſſaire.

Marie eſt exécutée.

Eliſabeth s'attire par d'autres endroits l'admiration générale. Au refus du roi de France, les Provinces-unies lui avoient offert, en 1585, de la reconnoître pour ſouveraine. La crainte de s'expoſer au reproche d'uſurpation, ou de ne pouvoir ſe maintenir dans cette principauté, l'éloignoit prudemment d'une entrepriſe trop haſardeuſe. Elle ſe contenta de faire une ligue défenſive

Eliſabeth ſoutient les Provinces-unies.

avec la république naissante. Elle lui envoya des troupes, sous les ordres du comte de Leicester, son favori. Déjà les armateurs anglois bravoient les Espagnols jusqu'en Amérique. Le fameux Drake avoit fait le tour du globe, & étoit revenu chargé de butin. Elevé au grade d'amiral, il s'empara de Saint-Domingue, de Carthagène, &c. Le goût des expéditions maritimes s'anima de jour en jour; l'Angleterre sentit quels avantages elle pouvoit tirer de l'océan : elle jetta dès-lors les fondemens les plus solides de sa grandeur.

Les Anglois deviennent redoutables sur mer.

Cependant le roi d'Espagne faisoit des préparatifs immenses pour conquérir ce royaume; car Sixte-Quint venoit de le lui donner par une bulle, comme un fief de l'église romaine. L'audacieux pontife osa même promettre des récompenses à quiconque livreroit Elisabeth, afin que les Catholiques la punissent de ses crimes. C'étoit l'inviter non-seulement à une vigoureuse défense, mais à une guerre implacable contre le saint siege. L'armement de Philippe II parut néanmoins assurer l'effet de la bulle. Il consistoit en cent trente gros vaisseaux, montés de vingt mille hommes de débarquement, chargés de deux mille six cent gros canons, & de vivres pour six

Sixte-Quint donne l'Angleterre au roi d'Espagne.

mois. Le duc de Parme, Alexandre, déjà célebre par ſes exploits dans les Pays-bas; devoit faire une deſcente, pour ſeconder la flotte *invincible*. Elle auroit mérité ce nom, que lui donnoit l'orgueil de Philippe, ſi les forces humaines pouvoient être au-deſſus des coups de la fortune. Voici encore une importante leçon, pour rabattre la confiance préſomptueuſe des ſouverains.

Flotte *invincible* pour la conquête.

La marine d'Angleterre ſe réduiſoit à vingt-huit petits vaiſſeaux, lorſqu'un orage ſi terrible alloit fondre ſur le royaume. Le courage, la prudence d'Eliſabeth ſuppléent à tout. Elle excite le zele de la nation. On s'empreſſe de lui prodiguer les ſecours, de conſtruire des vaiſſeaux. Londres, à qui elle en demandoit quinze, en équipe trente; les catholiques mêmes, dont le pape comptoit faire des rebelles, ſe montrent la plupart bons citoyens. Une armée nombreuſe eſt prête à défendre la patrie. La reine à cheval, paroît dans le camp; exhorte les troupes; proteſte qu'elle mourra au milieu de la mêlée, plutôt que voir ſon peuple aſſervi. *Je n'ai que le bras d'une femme*, dit-elle avec intrépidité; *mais j'ai l'ame d'un roi, & qui plus eſt d'un roi d'Angleterre.* Qu'un prince gagne le cœur

Prudence & courage de la reine dans le péril.

& l'eſtime de ſes ſujets ; qu'il donne l'exemple : il les rend capables des efforts les plus héroïques. Les Anglois euſſent tout ſacrifié pour la reine ; ils attachoient le ſalut public à ſa perſonne.

1588. L'armement eſpagnol eſt preſque détruit.

Divers accidens ſervirent encore à leur triomphe. La flotte invincible, partie de Lisbonne, fut retardée par une tempête. Le duc de Medina Sidonia, qui en avoit reçu malgré lui le commandement, après la mort du brave marquis de Santa Cruz, étoit ſans connoiſſance de la marine. Des pilotes & des matelots peu exercés, peu inſtruits, gouvernoient mal ces énormes machines flottantes. Les Anglois beaucoup plus habiles dans la manœuvre, profitoient de la petiteſſe même & de la légéreté de leurs vaiſſeaux : ils ſe battirent pluſieurs fois avec avantage. Le duc de Parme, ſans vaiſſeaux de guerre, ne crut pas devoir riſquer une deſcente. Enfin les Eſpagnols déſeſpérant du ſuccès, s'en retournant par les Orcades, furent battus d'une tempête affreuſe, qui acheva de ruiner leur flotte. Philippe en perdit plus de la moitié, outre la perte d'environ vingt cinq mille hommes & de trente-ſix millions.

Comment cette nou-

Il reçut d'un air tranquille la nouvelle d'un ſi grand déſaſtre. *J'avois envoyé*

ma flotte, dit-il, *pour combattre les Anglois, non les élémens. Dieu ſoit loué.* Les prêtres eſpagnols, dont les prophéties étoient confondues, en attribuerent, dit-on, la cauſe à ce qu'il reſtoit des infideles dans le royaume. L'inquiſition, ſans doute, ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſanguinaire.

velle eſt reçue en Eſpagne.

CHAPITRE VIII.

Ligue des Seize. — Aſſaſſinat des Guiſes. — Fin de Sixte-Quint.

EN France, où le fil des événemens nous ramene, le fanatiſme, la révolte, l'anarchie, offrent les plus triſtes ſpectacles. Au ſein de Paris, s'eſt formée la ligue des *Seize*, qui tire ſon nom des ſeize quartiers de cette ville, & qui ſurpaſſe en fureur la grande ligue. Elle projette de détrôner le ſouverain, de livrer la couronne au duc de Guiſe. Vil jouet des ſéditieux, Henri III non-ſeulement ne peut s'unir au roi de Navarre, quoique leur intérêt commun le demande; mais il eſt forcé de lui faire toujours la guerre. Henri IV, déjà connu pour un héros, ſe ſignale plus que jamais à la bataille de Coutras en Guienne,

Ligue des Seize à Paris.

Henri III obligé de faire la guerre à ſon héritier.

(1587.) qu'il gagne ſur le duc de Joyeuſe. Ce favori fut tué de ſang froid après l'action. Les haines civiles & religieuſes multiplioient les atrocités dans les deux partis. Jamais tant de crimes en France, malgré le penchant de la nation à toutes les vertus ſociales.

Le duc de Guiſe triomphant.

Une armée allemande venoit au ſecours des Calviniſtes. Le duc de Guiſe l'attaque dans le Gatinois & dans le pays chartrain ; il la diſſipe. On le préconiſe à Paris comme le ſauveur de la France ; & pour lui frayer la route au trône, on fait décider par la ſorbonne qu'*on peut ôter le gouvernement à un prince incapable, de même que l'adminiſtration à un tuteur ſuſpect.*

Demandes ſéditieuſes des princes lorrains.

Chaque pas des princes lorrains préſageoit la ruine du monarque. Une aſſemblée qu'ils tiennent à Nanci avec les principaux ligueurs, adreſſe au roi un mémoire, où ils le prient d'éloigner de ſa cour les perſonnes qu'on lui nommera ; de livrer aux chefs de la ligue telles places qu'ils déſigneront ; de faire publier le concile de Trente ; d'établir l'inquiſition dans les capitales, & d'en confier l'exercice à des étrangers, préférablement aux François, &c. Ce dernier article ſur-tout fait horreur. La moitié de la France ſeroit donc devenue un bûcher pour les citoyens ?

Obſervons ici que l'ordonnance de Blois, en 1579, avoit déjà établi pluſieurs points de diſcipline, conformes aux décrets du concile de Trente : elle avoit fixé à ſeize ans la profeſſion religieuſe, ſagement retardée par l'ordonnance d'Orléans. Abus, ou non ; tout étoit égal, pourvu que l'on triomphât de ſes adverſaires, dans les choſes mêmes où la raiſon étoit évidemment de leur côté. nquiſition, & concile de Trente.

Le roi indigné ſort enfin de ſa léthargie, raſſemble des troupes, ſe prépare à punir les Seize. Il envoie défenſe au duc de Guiſe de ſe rendre à Paris. Le duc y paroît cependant. Bientôt les ſéditieux, ayant pris les armes, forment des barricades & enveloppent les ſoldats. Henri prend la fuite. Guiſe, maître de la capitale, impoſe les conditions d'accommodement. Les Pariſiens donnoient des ſignes de repentir ; mais le roi n'avoit pas la force de châtier les rebelles. Par un édit de réunion ſigné à Rouen, ce malheureux prince jure de ne faire jamais ni paix ni treve avec les hérétiques, d'exterminer l'héréſie dans ſon royaume ; & preſcrit à ſes ſujets un ſerment de ne recevoir pour roi, après ſa mort, aucun hérétique, ni fauteur d'hérétique. Le droit de ſucceſſion eſt donc enlevé à Henri IV. Guiſe ; maître de la capitale

Edit de réunion dicté au roi.

On veut lui imposer des obligations encore plus dures.

On assemble ensuite les états généraux à Blois. On y déclare loi fondamentale cet édit, extorqué au souverain. On lui fait de nouvelles demandes qui respirent toujours la sédition. On le presse d'exclure nommément de la couronne l'héritier présomptif de la couronne. On veut qu'il publie incessamment le concile de Trente. Dans les disputes élevées à ce sujet, l'archevêque de Lyon trahit les libertés de l'église gallicane, jusqu'à les peindre comme des attentats contre le saint siege ; le cardinal de Gondi taxa d'ignorance les défenseurs de ces libertés, qui ne sont qu'un reste du droit commun des églises. L'aveuglement alloit même jusqu'à vouloir détruire les lois nationales, pour ramper dans la servitude de la cour romaine.

Il fait assassiner le duc & le cardinal de Guise.

Enfin, le duc de Savoie ayant envahi le marquisat de Saluces, sous prétexte d'opposer une barriere à l'hérésie ; le duc de Guise étant suspect d'intelligence avec lui, & n'ayant plus qu'un pas à faire pour détrôner un fantôme de monarque ; Henri, sans ressource du côté des loix, crut trouver son salut dans la violence ; il fit assassiner le duc & le cardinal de Guise. Ce prélat, aussi emporté que le duc étoit circonspect,

avoit ſouvent parlé de faire une couronne de capucin au roi. Le duc de Mayenne leur frere étoit à Lyon, & ne fut point arrêté. On arrêta le cardinal de Bourbon.

1589. Il retombe dans ſa foibleſſe.

Après un coup ſi accablant, il auroit fallu profiter de la conſternation des factieux, ſe rendre maître de Paris, écraſer les Seize, déployer avec vigueur une autorité long-tems avilie. Le roi n'en fit rien, ne donna aucun ordre, ne prit aucune précaution, ſe contenta de faire ſon apologie dans des manifeſtes.

Mort de Catherine de Médicis

Sa mere, la fameuſe Catherine de Médicis, mourut alors, négligée depuis quelque tems, après avoir allumé tant de diſcordes & de guerres, par la plus ardente & la plus perfide ambition qui fût jamais. Les malheurs du prince & de l'état démentoient cruellement ſa maxime : qu'*il faut diviſer pour régner*. En mourant, elle conſeilla au roi de ſe réconcilier avec Henri IV, & de laiſſer la liberté aux conſciences. C'étoit du moins une fois concilier ce qu'exigeoit le bien public.

Fanatiſme des Seize.

Déjà le fanatiſme des ligueurs avoit rompu toutes les barrieres. Cette vile faction, compoſée de quelques prêtres, & en grande partie d'une populace in-

ſenſée, les Seize, dis-je, enragés du meurtre des Guiſes, mirent en conbuſtion la capitale. Le préjugé, qui aveugloit la plupart des eccléſiaſtiques & des religieux, ne favoriſoit que trop leur furie. Des fougueux prédicateurs, des confeſſeurs encore plus à craindre, firent par-tout de la révolte un devoir ſacré. La ſorbonne l'autoriſa par un décret, auquel on voulut forcer le parlement de ſouſcrire.

Le parlement conduit en priſon.

Sur ſon refus, un procureur nommé Buſſy-le-Clerc, que le duc de Guiſe avoit établi gouverneur de la baſtille, conduit en priſon l'illuſtre Achille de Harlai, premier préſident : les autres magiſtrats ſuivent leur chef. Un nouveau parlement, créé pas les Seize, s'empare du temple de la juſtice ; confirme la ligue avec toutes ſes conditions, & y ajoute le ſerment de venger la mort des Guiſes, contre les auteurs & les complices de leur aſſaſſinat.

Réconciliation des deux rois.

Ce qu'auroit dû faire Henri III au commencement des troubles, il s'y détermine enfin à l'extrêmité : il ſe réconcilie avec le roi de Navarre. Celui-ci, malgré tant de ſujets de défiance, a le courage de venir le joindre. Alors paroît un monitoire de Sixte-Quint, qui ordonne au roi de France de comparoître devant

Monitoire de Sixte V

devant lui en perſonne ou par procureur, dans ſoixante jours, pour ſe juſtifier du meurtre du cardinal de Guiſe, & qui le déclare excommunié en vertu de la bulle *In cœna Domini*, s'il n'informe pas le ſaint ſiege de ſon obéiſſance. Le monarque avoit ſollicité l'abſolution à Rome. Frappé de ce nouveau coup de foudre, il trembloit à ſon ordinaire. *Vainquons*, lui dit Henri IV, *& nous ſerons abſous ; mais ſi nous ſommes battus, nous ſerons excommuniés, aggravés & réaggravés.*

Il eſt certain que la cour de Rome vouloit prendre conſeil de l'événement. Il l'eſt encore plus, qu'il falloit être ligueur, ou quelque choſe de ſemblable, pour ne pas rejetter une citation ſi odieuſe. On publia cependant le monitoire à Meaux ; on le publia même à Chartres, malgré l'oppoſition de l'évêque, qui avoit coutume de dire, que *les cenſures du pape n'ont aucune force en-deçà des monts, & ſe gelent en paſſant les Alpes.* (Voyez la traduct. de Thou. Reſtitutions & corrections au liv. 95.)

Il eſt publié dans quelques villes.

Les deux rois aſſiegent Paris, & campent à Saint-Cloud. Henri III y eſt poignardé par Jacques Clément, jeune prêtre dominicain, que les prédicateurs, les caſuiſtes & ſon prieur avoient pouſſé

Siege de Paris. Le roi aſſaſſiné par Jacques Clément.

à ce crime, en lui montrant le ciel comme la récompenſe du régicide. Ce traître s'étoit fait introduire, ſous prétexte de commiſſions importantes. Il périt ſur le champ, percé de coups ; il échappa au ſupplice & même à l'interrogatoire. Le fanatiſme le canoniſa dans Paris, l'éleva au-deſſus de Judith, & mit ſon image ſur les autels. Selon un écrit des ligueurs, Sixte-Quint ſe récria d'admiration, au ſujet de l'entrepriſe de Clément, il ne rougit point de la comparer à l'incarnation du Verbe, à la réſurrection du Sauveur. « On ne com-» prend pas, dit le ſage de Thou, » qu'il ait pu s'exprimer en termes ſi » indécens, & ſi indignes du pere com-» mun des fideles. » S'il le fit, tout peut s'expliquer par le vertige général.

Mort de Sixte-Quint.

Ce pontife, un des hommes les plus extraordinaires de ſon ſiecle, mourut l'année ſuivante 1590, à l'âge de ſoixante-neuf ans. Par une juſtice rigoureuſe, il rétablit la ſûreté dans l'état eccléſiaſtique, où les vices du gouvernement avoient encouragé le brigandage. Par une grande économie, il ſe mit en état d'orner Rome d'obéliſques, de fontaines auſſi utiles que ſuperbes ; de conſtruire un palais & la bibliotheque du vatican ; de procurer au peuple

Traits de ſon pontificat.

une abondance continuelle, d'enrichir ſa famille, ſans exciter des clameurs; & de laiſſer en mourant plus de cinq millions d'or. Il méditoit la conquête du royaume de Naples. *En vérité un compliment & une haquenée ne valent pas un royaume*, avoit-il dit en recevant de la part de Philippe II l'hommage ordinaire. On voit qu'il n'étoit point dupe du zele bigot de ce prince. Projet ſur Naples.

Plein de mépris pour Henri III, il dit un jour, au rapport de Naudé; *J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, & il fait tout ce qu'il peut pour y tomber.* (Science des princes.) Les éloges qu'il donnoit à Henri IV & à Eliſabeth, ſont une preuve que, s'il abuſoit de la puiſſance pontificale contre le droit des couronnes, il avoit l'ame & le génie d'un homme fait pour régner. Peut-être eût-il régné ailleurs avec plus de gloire que dans l'état eccléſiaſtique. Mépris pour Henri III.

Eliſabeth, avec laquelle il négocioit ſecrettement au ſujet de Naples, parla de lui en ces termes, ſelon Léti: *Ce n'eſt point un pape prêtre, mais un pape prince.* Par malheur il ne ſuivit que trop, dans l'occaſion, les maximes des prêtres de ſon tems. Cependant il n'aimoit pas les Jéſuites, ces grands zélateurs des Mort d'Eliſabeth ſous ce pape.

opinions & des intérêts de Rome : il leur ordonna de ſortir d'Angleterre.

Urbain VII & Grégoire XIV.

Urbain VII, ſon ſucceſſeur, jouit à peine de la tiare. Grégoire XIV, milanois, attaché par ſa naiſſance & par ſes principes à la cour d'Eſpagne, ſignala ſon zele pour la ligue, comme nous l'allons voir ſous l'époque d'un regne éternellement mémorable dans l'hiſtoire.

Fin du Tome ſeptieme.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE SEPTIEME VOLUME.

HUITIEME ÉPOQUE.

L'EMPIRE GREC DÉTRUIT PAR LES TURCS.

LES MEDICIS A FLORENCE. — FERDINAND ET ISABELLE EN ESPAGNE.

Depuis le milieu juſques vers la fin du quinzieme ſiecle.

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÉS des Turcs depuis Othman juſqu'à Mahomet II. — Priſe de Conſtantinople, page 1

ÉTAT pitoyable de l'empire Grec depuis Michel Paléologue. Othman releve les Turcs. Orcan, ſon fils, gendre de Cantacuzene. Amurath I rend Conſtantinople tributaire. Troubles à

Conſtantinople fomentés par les Génois. Les princes d'Europe marchent contre Bajazet I. Ils ſont défaits à Nicopolis en 1396. Manuel Paléologue mendie des ſecours de tous côtés. Tamerlan ſe déclare contre Bajazet. Il le bat & le fait priſonnier. Les Turcs ſe ſoutiennent cependant. Amurath II menace Conſtantinople. Les Grecs rompent l'union faite avec l'Egliſe romaine. Huniade arrête Amurath. Abdication du ſultan. Treve rompue indignement avec les Turcs. Faux principes des Chrétiens d'alors. Amurath les défait à Varne, & abdique encore. Scanderberg enleve l'Albanie aux Turcs. Mahomet II, ſucceſſeur d'Amurath II. Siege de Conſtantinople. Conſtantin Paléologue tué, & la ville priſe. Mahomet ne ſe comporte point en barbare. Succès des Turcs ſous ſon regne. Sa mort en 1481. Aucune puiſſance de l'Europe ne défendit Conſtantinople ; pourquoi.

CHAPITRE II.

FIN du regne de Charles VII. — Louis XI, juſqu'à la mort du dernier duc de Bourgogne, 14

FIN de Charles VII. Réforme de l'univerſité. Troupes réglées. Taille perpétuelle. Jacques Cœur, négociant, devenu miniſtre des finances, indignement perſécuté. Idée du regne de Louis XI. Pie II change de principes, étant pape. Abolition de la pragmatique de Charles VII. Lettre ſinguliere du pape à Mahomet II. Ligue du bien public contre Louis XI. La

roi fait un traité honteux, pour le violer. Il eſt ſoupçonné d'avoir fait mourir ſon frere. Il tombe dans le piege, où il veut attirer le duc de Bourgogne. Ambition & témérité de ce duc. Charles battu par les Suiſſes, il eſt tué en Lorraine. Simplicité des Suiſſes. La Bourgogne réunie à la couronne de France. Mariage de l'héritiere du duc avec Maximilien d'Autriche.

CHAPITRE III.

FACTIONS d'York & de Lancaſter, qui détruiſent la race des Plantagenets. — Traité de Pecquigni, 22

LE duc d'York ſe révolte contre Henri IV. Le reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne. Edouard IV détrône Henri. Marguerite encore vaincue & fugitive. Edouard s'attire la haine du comte de Warwick. Cabales de ce ſeigneur. Henri VI rétabli. Nouvelle révolution ſoudaine. Meurtres des princes. Edouard IV attaque la France. Louis XI achete une treve. Traité de Pecquigni. Edouard fait périr ſon frere. Après la mort d'Edouard IV, uſurpation atroce du duc de Gloceſter (Richard III.) Richard détrôné par le comte de Richmond. (Henri VII.) Maiſon de Plantegenet éteinte dans le ſang. Henri VII ſe munit d'une bulle du pape. Idée de ſon regne. L'autorité royale devoit s'accroître.

CHAPITRE IV.

PARTICULARITÉS du regne de Louis XI, 30

CRUAUTÉS de Louis XI envers les grands. Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne & la Flandre, réunis à la couronue. Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours. Réglement ſur les apanages. Contradictions dans Louis XI. L'argent fut ſon grand moyen. Il ne voulut point de Gênes, qui ſe donnoit & ſe révoltoit. Il ne penſa point à Naples. Poſtes établies. Ordre de Saint-Michel. Commerce. Indignes miniſtres de ce roi. Sort du cardinal de Balue.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT orageux à Florence, juſqu'à Laurent de Médicis inclusivement, 35

FLORENCE s'y prend mal pour fonder une république. Gouvernement heureux, mais court, après la mort de Fréderic II. Factions & révolutions. La nobleſſe fut exclue du gouvernment. Gonfalonnier. Juſtice arbitraire. Les Florentins ſe déchirent. Cependant ils ſe maintiennent. Bulle de Grégoire XI contre eux. Les réformes ne remédient à rien.

Sageſſe & autorité des Médicis. Côme, pere de la patrie. Commiſſion pour gouverner. Conſpiration contre les Médicis. Julien & Laurent aſſaſſinés dans l'égliſe. Sixte IV, complice de la conſpiration, excommunie Florence. Louis XI la protége. Abſolution des Florentins. Laurent gouverne en grand homme. Il ſe propoſe d'établir la paix en Italie. Il en vient à bout. Sa mort en 1492.

CHAPITRE VI.

REGNE de Charles VIII en France. — Conquête ſtérile de Naples, 43

TROUBLES au commencement du regne de Charles VIII. Le duc d'Orléans, rebelle & priſonnier. Mariage du roi avec l'héritiere de Bretagne. L'archiduc Maximilien, doublement offenſé, prend les armes. Au lieu de le dépouiller, Charles VIII veut conquérir Naples. Charles à Florence : hardieſſe des Florentins. Alexandre VI trahit Charles. Paix entre eux. Zizim livré & empoiſonné. Conquête rapide du royaume de Naples. Les Italiens ne connoiſſoient point la guerre. Fautes des François. Ligue contre Charles. Il retourne en France. Sa victoire de Fornoue. Perte du royaume de Naples. Mort de Charles VIII en 1498.

CHAPITRE VII.

SUR l'Eſpagne. Regne de Henri IV en Caſtille. — Commencement du regne de Ferdinand le Catholique & d'Iſabelle, 49

HENRI IV (l'impuiſſant), roi de Caſtille. Débauche de cette cour. Bertrand de la Cuéva en faveur. Révolte contre Henri. On le dépoſe en effigie. Bataille d'Olmédo, où l'archevêque de Tolede ſe ſignale. Héroïnes eſpagnoles. On force Henri IV à déshériter ſa fille Jeanne. Iſabelle, ſa ſœur & ſon héritiere, recherchée en mariage. Comment on la marie avec Ferdinand d'Arragon. Nouvelle guerre civile. Mort de Henri IV en 1474. Soupçons d'empoiſonnement. Ferdinand d'abord mécontent en Caſtille. Iſabelle l'y retient. Guerre avec le Portugal, bientôt finie. Déſordres publics, qu'on veut réprimer. La *ſancta hermandad*. Gouvernement vigoureux. Torquémada & Mendoza rendent l'inquiſition atroce. Procédures odieuſes de ce tribunal, ſans appel. Ses ſatellites. *Auto-da-fé*. Réflexions ſur ſes rigueurs. Ferdinand hérite de l'Arragon & de la Sicile. Ses deſſeins ſur la Navarre.

CHAPITRE VIII.

CONQUETE du royaume de Grenade. Expulsion des Juifs d'Espagne, 58

LES Maures de Grenade divisés entre eux. Ferdinand & Isabelle attaquent ce royaume avec succès. Siege de Grenade. Le roi maure capitule lâchement. Reproches de sa mere. Expulsion des Juifs, pour les dépouiller. Cette violence ruine l'état. Ce que devinrent les Juifs.

CHAPITRE IX.

OBSERVATIONS générales, 63

RÉVOLUTION générale, qui commence dans le quinzieme siecle. Art militaire différent. Décadence de la chevalerie. Politique plus cultivée, mais avec des raffinemens funestes. Les crimes se multiplient ; pourquoi. L'imprimerie, très-utile, malgré l'abus qu'on en devoit faire. Cette invention admirable fut calomniée. On attribue faussement aux Grecs la renaissance des lettres. Les langues savantes firent d'abord plus de pédans que de gens de goût. On négligea malheureusement les langues vulgaires. Préjugés de l'école. Aristote y regne. Disputes ridiculement sérieuses des Réalistes & des Nominaux. Disputes des Thomistes & des Scotistes, plus sérieuses.

Savonarole accuſé d'héréſie. Epreuve du feu qu'on offre & qu'on refuſe de ſubir. Supplice de Savonarole. Theſes de Pic de la Mirandole. Sa condamnation à Rome, & ſon apologie. La cour de Rome n'étoit point réformée. Conduite intéreſſée des papes. Calixte. III. Pie II. Paul II. Sixte IV. Innocent VIII. Alexandre VI. Maux prochains.

NEUVIEME ÉPOQUE.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

LIGUE CONTRE VENISE. — LÉON X ET LUTHER.

Depuis la fin du quinzieme ſiecle, juſqu'à l'an 1519.

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÉS de la navigation, juſqu'à la découverte de l'Amérique. 76

INFLUENCE de la navigation ſur le ſyſtême politique. Premiers navigateurs. Courſes des anciens Danois. On prétend qu'ils aborderent en Amérique. On penſe que les Eskimaux viennent d'eux. Idées abſurdes ſur les antipodes juſqu'au quinzieme ſiecle. Invention de la bouſſole. Don Henri excite les navigateurs en Portugal. Il obtient de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences. Découverte du cap de Bonne-eſpérance.

CHAPITRE II.

VOYAGES de Chriſtophe Colomb au nouveau monde, 81.

CONJECTURES & projets de Chriſtophe Colomb. Il eſt traité de viſionnaire à Gênes & ailleurs. Ce qui détermine la cour d'Eſpagne à l'employer. Premier voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique. Honneurs qu'il reçut à ſon retour. Colonie d'Hiſpaniola ou Saint-Domingue. Révolte des Eſpagnols contre Colomb. Il va ſe juſtifier à la cour. Il découvre le continent de l'Amérique. Nouvelles injuſtices qu'il éprouve. Uſage qu'il fait d'une éclipſe. Fin malheureuſe de ce grand homme. Barbarie contre les ſauvages. Américe Veſpucci s'attribue injuſtement la découverte du nouveau monde. Prétentions de quelques Anglois à cette découverte. Les Eſpagnols & les Portugais ſe diſputent leurs droits étranges de conquêtes. Alexandre VI termine ſinguliérement le procès.

CHAPITRE III.

CONQUETES des Portugais en Aſie. — Le Mexique & le Pérou conquis par les Eſpagnols, 89

LES Portugais vont aux Indes par l'Océan. Leurs conquêtes en Aſie, Barbarie & ſuperſti-

tion dans ces vaſtes entrepriſes. Tout étoit ſauvage en Amérique, excepté le Mexique & le Pérou. Empire du Mexique. Fernand-Cortez y pénetre avec très-peu de monde. Terreur qu'il inſpire. Il force l'empereur Montezuma de ſe ſoumettre. On veut en vain le dépouiller du commandement. Une violence révolte les Mexicains. Fin tragique de Montezuma. Cortez aſſiégé dans Mexico. Il rentre vainqueur dans cette ville, & ſubjugue l'empire. Supplice de l'empereur Guatimozin. Cortez mal récompenſé. Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou. Les Incas ; leurs ouvrages, &c. Mœurs des Péruviens. Particularités de cette conquête. L'Inca brûlé. Les conquérans acharnés les uns contre les autres. Maladie honteuſe & autres maux que nous devons à l'Amérique. Découvertes faites en différens tems.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Américains ſauvages, 101

Gouvernement des ſauvages. Point de peine réglée pour le crime. Leurs mœurs, moitié douces, moitié féroces. Mariages, éducation, &c. Idées religieuſes. Induſtrie humaine développée au Mexique & au Pérou. Les ſauvages plus remarquables.

CHAPITRE IX.

RÉVOLUTIONS dans le nord, ſur-tout en Suede & en Danemarck, 142

MARGUERITE de Waldemar unit la Suede, le Danemarck & la Norwege. Après ſa mort, l'union fut rompue. Chriſtian II. Troll, primat de Suede, cabale pour le tyran. Perfidie de Chriſtian. Le ſénat de Suede maſſacré. Guſtave-Vaſa délivre la Suede. Vengeance atroce du tyran. Les Danois détrônent Chriſtian par une ſentence du ſénat. Changement de religion dans le nord, exécuté facilement. Moſcovie & Pologne. Les Jagellons. Gouvernement Polonois plein de vices. La Pruſſe ſous l'ordre Teutonique. Albert de Brandebonrg la partage avec le roi de Pologne.

DIXIEME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE. — CONCILE DE TRENTE.

Depuis l'an 1519, *juſques vers* 1560.

CHAPITRE PREMIER.

ELECTION de Charles-Quint. Ses guerres juſqu'à la bataille de Pavie, 149

IDÉE de cette époque. Qualités de Charles-Quint. Il eſt roi d'Eſpagne en 1516. Révolte ſagement appaiſée. Charles eſt élu empereur, malgré François I. Capitulation qu'on lui fait ſigner. Il n'envoie point à Rome l'ambaſſade d'obédience. Il tint cependant enſuite la bride & l'étrier du pape. Rivalités de Charles & de François. Wolſey, miniſtre d'Angleterre. Le roi de France & l'empereur le gagnent tour-à-tour. Variations politiques de Léon X. La Navarre priſe & repriſe. Le Milanès & Gênes perdus pour la France. Les plaiſirs & les diſſipations de la cour, cauſes des malheurs. Adrien VI ſuccéde à Léon X. Charles regagne Wolſey. Conduite du nouveau pape. Grande ligue contre la France. Le connétable de Bourbon perſécuté. Il embraſſe le parti de Charles-Quint. Bonnivet

battu en Italie. Mort du célebre chevalier Bayard. Siege de Marſeille levé. Nouvelles fautes de François I. Bataille de Pavie, où il eſt pris. C'étoit le fruit d'une témérité inexcuſable. Ligue contre l'empereur. L'alliance de l'Angleterre eſt rompue.

TRAITÉ de Madrid, ſans exécution. — Traité de Cambrai. — Divorce de Henri VIII, & ſchiſme d'Angleterre, 163

CONDITIONS preſcrites par Charles-Quint à François I. Traité de Madrid. Ce traité ne s'éxécute point du tout. Bourbon aſſiége Rome : elle eſt ſaccagée. Hipocriſie de l'empereur. Cartels & démentis entre deux grands monarques. Défection funeſte d'André Doria. Traité de Cambrai. Henri VIII ſe prépare au divorce. Sa paſſion pour Anne Boleyn. Clément VII le trompe. Diſgrace de Wolſey. Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaiſe raiſon. Catherine d'Arragon répudiée. Innovations religieuſes. Cependant Henri craignoit de rompre avec Rome. La précipitation du pape cauſe le ſchiſme. Progrès des Turcs, ſous Soliman II. Priſe de Rhodes. Hongrie & Bohême diſputées à l'archiduc Ferdinand. Progrès des ſectes ennemies de l'égliſe romaine.

CHAPITRE III.

AFFAIRES du luthérianiſme depuis la diete de Worms. — Charles-Quint, vainqueur des Turcs, 173

DIETE de Worms, où Luther comparut. Comment il échappa aux catholiques. Adrien VI exhorte à le pourſuivre, & fait des aveux ſinguliers. Opérations remarquables de la diete de Nuremberg. Mariage de Luther avec Catherine de Bore. Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clément VII. Diete de Spire, d'où vient le nom de *Proteſtans*. Confeſſion d'Augsbourg. Décret ſévere contre les réformés. Ils ſe liguent à Smalkalde. Ferdinand, élu roi des Romains. Liberté de conſcience accordée à cauſe des Turcs. Elle procure un grand avantage ſur Soliman. Barberouſſe, uſurpateur de Tunis. Charles-Quint le défait. Sac de Tunis. Traité avec Muley-Haſcen. Négociations de François I, manquées. Zele qu'il affecte contre les religionnaires, auxquels il s'étoit montré favorable. Il cherche les moyens de réunir les eſprits. Il reprend ſes deſſeins ſur le Milanès. Il ſe laiſſe amuſer quand il faut agir.

CHAPITRE IV.

INVASION en France par Charles-Quint. — Alliance de François I avec les Turcs. — Treve de Nice. — Révolte des Gantois, 183

CHARLES-QUINT veut conquérir la France. La Provence envahie & délivrée. Invaſion auſſi inutile en Picardie. L'empereur cité au parlement. Soupçons téméraires, jettés ſur lui au ſujet de la mort du dauphin. Alliance de François I avec les Turcs. Elle ne réuſſit point. Entrevue & treve de Nice. Mariage d'Ottavio Farneſe. Aſſaſſinat d'Alexandre de Médicis. Charles-Quint ne peut obtenir de l'argent des *Cortès*. Il en exclut le clergé & la nobleſſe. Hauteur & indépendance des grands d'Eſpagne. Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas. Charles obtient le paſſage en France. Il dompte & punit les Gantois. Il manque de parole au roi.

CHAPITRE V.

CONCILE général convoqué par le pape Paul III. — Suite des troubles & des guerres. — Traité de Crépi. — Tyrannie de Henri VIII, 191

CONDUITE de Paul III, à l'égard des affaires de religion. Projets de concile. Conférence infructueuſe de Ratisbonne. Recès condamné

par le pape, & déſagréable aux Proteſtans. Ferdinand perd une partie de la Hongrie. Entrepriſe de Charles-Quint ſur Alger. Nouveau ſujet de guerre pour François I. Ses alliances. Il avoit aliéné les Proteſtans, & Henri VIII. Henri ſe ligue avec l'empereur. Cinq armées françoiſes. Premiere campagne, ſans ſuccès. Siege de Nice, levé par les François & les Turcs. Hardieſſe des Proteſtans d'Allemagne. L'empereur les gagne, en leur laiſſant la liberté de religion. Victoire inutile de la France à Cériſoles. Les ennemis perdent le tems à faire des ſieges. Traité de Crépi entre Charles & François. Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les meſures priſes pour la guerre. Henri VIII fait la paix, n'ayant preſque rien gagné. Ce prince, eſclave de ſes paſſions; ſes ſix mariages. Il dictoit au parlement des lois abſurdes & ſanguinaires. Ses caprices tyranniques en fait de religion. Ce qu'il vouloit qu'on retînt de l'égliſe romaine. Morus & Fisher exécutés.

CHAPITRE VI.

COMMENCEMENT du concile de Trente. — Guerre contre les Proteſtans d'Allemagne. — Fin de François I, & de Henri VIII, 204

LES Catholiques demandoient toujours un concile. Paul III, occupé de ſa famille, convoque néanmoins le concile de Trente. Les Proteſtans refuſent de s'y ſoumettre. L'empereur ceſſe de les ménager. Mais leur parti groſſiſſoit. Commencement du concile. Inveſtiture

veſtiture de Parme. Premiers décrets, ſur l'écriture & la tradition. Le pape les irrite, en dépoſant l'archevêque de Cologne. Charles-Quint ſe ligue contre eux avec Paul III. Conditions du traité, contraires à ſes proteſtations publiques. Le pape révele imprudemment le ſecret. Forces redoutables des Proteſtans. Pluſieurs cependant s'étoient détachés de la ligue. Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement. Fermeté hardie de l'empereur. Il prevoit leurs diviſions. Maurice de Saxe envahit l'électorat de ſon couſin. Les confédérés ſe diviſent, & demandent grace. La Saxe repriſe par l'électeur. Paul III, jaloux, retire ſes troupes. Conjuration de Fieſco à Gênes. François I meurt, en ſe préparant à rétablir l'équilibre. Ses bonnes & mauvaiſes qualités. Protection accordée aux lettres & aux arts. Barbarie, ſous prétexte de religion en Provence. La Bretagne réunie à la couronne. Mort de Henri VIII.

CHAPITRE VII.

CHARLES-QUINT opprime la liberté germanique. — Henri II roi de France. — Suite du concile de Trente, 216

CHARLES-QUINT envahit la Saxe. L'électeur Jean-Fréderic défait à Mulhauſen, & priſonnier. Il eſt condamné à mort, ſans être ébranlé. Par complaiſance pour ſa famille, il cede l'électorat. Le landgrave de Heſſe ſe ſoumet. On le retient priſonnier par trahiſon. Deſpotiſme révoltant de l'empereur. Il rétablit le culte romain à Augsbourg, &

parle pour le concile. Mais le concile alloit ſe diſſoudre. Aſſaſſinat de Pierre-Louis Farneſe. L'*interim* de l'empereur, publié dans la diete d'Ausgbourg. Les deux partis devoient en être mécontens. La terreur le fait exécuter. Paul III veut réunir Parme & Plaiſance au ſaint ſiege. Ottavio Farneſe lui réſiſte. Mort du pape. Société naiſſante des Jéſuites. Commencement de Jules III. Il raſſemble le concile de Trente. Charles-Quint veut avoir Parme. L'Angleterre ſous Edouard VI n'inquiétoit point la France. Henri II prend la défenſe de Farneſe. Déciſions importantes du concile, quoique peu nombreux. Nouveaux traits du deſpotiſme de l'empereur.

CHAPITRE VIII.

MAURICE de Saxe humilie Charles-Quint. — Henri II prend & conſerve les Trois-Evêchés, 227

POLITIQUE adroite de Maurice de Saxe. Il eſt nommé général contre Magdebourg. Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des Luthériens. Ligué avec la France, il diſſimule toujours. Il trompe même l'habile Granvelle. Il ſe déclare enfin. Manifeſte de Henri II. Conquête des Trois-Evêchés. L'empereur s'enfuit d'Inſpruck. Conférences de Paſſaw. Conditions impoſées à Charles-Quint. Le roi de France, abandonnés de ſes alliés. Le concile encore rompu. Quelles avoient été les demandes des Proteſtans. Grands préparatifs pour reprendre les Trois-

Evêchés. Le duc de Guiſe ſe prépare à défendre Metz. L'empereur leve le ſiege. Ses pertes en Italie. Mort du fameux Maurice de Saxe. Sa branche (Albertine) demeure en poſſeſſion de l'électorat. Mort de Jean-Fréderic. Evénemens de guerre. Strozzi & Montluc. Complot des cordeliers de Metz. Punition des coupables.

CHAPITRE IX.

REGNE de Marie en Angleterre. — Paul IV remue l'Europe par ambition. — Abdication de Charles-Quint, 239

MARIE avoit ſuccédé à Edouard VI en Angleterre. Son mariage avec Philippe II, déſagréable aux Anglois. Le catholiciſme rétabli. Perſécution de Marie & de Philippe. D'où venoit cet eſprit de perſécution parmi les chrétiens. Les hétérodoxes le prirent comme les autres. Maux qui en réſultent néceſſairement. Diete d'Augsbourg où ſe fait la paix de religion. Aticles du recès. Il devoit offenſer la cour de Rome, qui vouloit décider ſeule. Paul IV (Caraffa) d'abord religieux auſtere. Il change de mœurs, à quatre-vingts ans. Sa dureté & ſa hauteur. Il menace l'empereur & ſe ligue avec la France. Abdication de Charles-Quint en faveur de ſon fils. Diſcours qu'il lui tient à Bruxelles.

CHAPITRE X.

GUERRE de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. — Mort de Charles-Quint, 248

CHARLES-QUINT conclut une treve avec la France. Mais l'ambition de Paul IV & des Guiſes rallume la guerre. Démarches violentes du pape. Scrupules de Philippe II. Le duc de Guiſe échoue dans la guerre de Naples. Siege de Saint-Quentin. Le duc de Savoie défait Montmorenci. Philippe profite peu de la victoire. L'eſcurial, bâti par vœu. Paul IV fait la paix avec l'Eſpagne, & l'humilie. Le duc de Guiſe prend Calais. Priſe de Thionville. Bataille de Gravelines. Tout ſe diſpoſe à la paix. Charles-Quint laiſſe, malgré lui, l'empire à ſon frere Ferdinand. Oppoſition de Paul IV aux actes de la diete. Ce qu'il exigeoit de l'empereur. Retraite de Charles-Quint dans un monaſtere. Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans. Son activité & ſes talens. Il auroit dû ſuivre une autre route. Ses ſentimens ſur la perſécution : zèle violent de Philippe II pour la catholicité.

✱

CHAPITRE XI.

ELISABETH regne en Angleterre, & change la religion. — Paix de Cateau-Cambresis. — Fin de Henri II & de Paul IV, 259

ELISABETH succéde à Marie en Angleterre. Paul IV la traite indignement. Elle change la religion avec prudence. Avantages politiques de la réforme. Combien le pélerinage seul de saint Jacques nuisoit au royaume. Conduite de Philippe II avec Elisabeth. Négociations de Cateau-Cambresis. Traité avec Elisabeth, qui abandonne Calais. Traité avec Philippe II. La France cede beaucoup ; on colore ces unions par deux mariages. Mort de Henri II. Son zèle outré & funeste. Mort de Paul IV, détesté à Rome. Pie IV.

CHAPITRE XII.

FIN du concile de Trente. — Sa discipline, rejettée en France. — Socinianisme, littérature, &c. 267

ON demandoit en France un concile national. Propositions faites au pape par Catherine de Médicis. Pie IV rassemble le concile de Trente. Ne pouvant y attirer les Protestans, il propose d'armer contre eux. Plaintes des

François contre le concile. Influence des légats & des Italiens. Beaucoup d'intrigues & de disputes. Décret proposé pour la réformation des princes. Opposition des François, à laquelle on a peu d'égard. Toutes les constitutions sur les immunités ecclésiastiques, confirmées. Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil. Sur le mariage. Sur la profession religieuse. Disputes sur la préséance. Etablissement des séminaires, utile, mais imparfait. Pie IV confirme le concile avec précipitation. Comment il fut reçu dans les états. Maximilien II demande le mariage des prêtres. Le concile & l'*index* ne font que choquer les Protestans. Origine du socinianisme, qui rejette les mysteres. Lélio & Fauste Socin, Gens de lettres de ce tems. Raphaël & Michel-Ange. Ramus persécuté par les docteurs. Imprudence des zélateurs passionnés.

ONZIEME ÉPOQUE.

GUERRES DE RELIGION EN FRANCE.

SOULEVEMENT DES PROVINCES-UNIES CONTRE PHILIPPE II. — L'ANGLETERRE FLORISSANTE SOUS ELISABETH.

Depuis l'an 1559, *juſqu'au regne de Henri IV.*

CHAPITRE PREMIER.

REGNE de François II. — Commencement des troubles de religion en France, 279

DEVOIR pénible & dangereux d'un hiſtorien. Factions à la cour de France. Catherine de Médicis. Les Guiſes. Les Bourbons. Montmorenci. Progrès du proteſtantiſme ſous le regne de François I. Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté. Supplice d'Anne du Bourg, ſous François II. On inquiétoit & irritoit les Calviniſtes. Conjuration d'Amboiſe. Aſſemblée où Coligni préſente une requête des ſectaires. Diſcours de deux évêques modérés. Plaintes & demandes de Coligni. Oppoſition des Guiſes. Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans. Procès de Condé.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de Charles IX. — Premiere guerre civile de religion, 288

CHARLES IX ſuccéde à François II. Politique de la reine mere. Changemens à la cour. Le chancelier de l'Hôpital. Edit de Romorantin. Diſcours du chancelier aux états. Point d'harmonie dans les états. Ordonnances qu'on fit alors. Colloque dangereux de Poiſſi. Audace de Lainez. L'évêque de Paris & l'univerſité contre les jéſuites. Le roi de Navarre ſe joint au triumvirat. Aſſemblée de magiſtrats, pour rétablir l'ordre & la paix. Le chancelier y parle en faveur de la tolérance. Edit modéré, enrégiſtré par force. Le maſſacre de Vaſſy arme les Calviniſtes. Premiere guerre civile, atroce. Siege de Rouen. Bataille de Dreux. François, duc de Guiſe, aſſaſſiné par Poltrot. Pacification favorable aux Calviniſtes. Le Havre repris aux Anglois.

CHAPITRE III.

MARIE Stuart, juſqu'à ſa priſon. — Révolte des Flamands. — Suite des guerres civiles en France, 299

PROGRÈS du calviniſme en Ecoſſe. Congrégation rebelle. Jean Knox, diſciple de Calvin. Eliſabeth ſoutient les Ecoſſois. Traité d'E-

dindourg. Changement de religion. Marie Stuart attaquée par le fanatiſme. Elle épouſe Henri Darnley, & s'en repent. Meurtre de Rizio. Meurtre du roi. La reine épouſe Bothwel, perd la couronne. Elle ſe ſauve en Angleterre, où Eliſabeth la déteſtoit. Sage gouvernement de cette princeſſe. Philippe II veut en vain ſoumettre à l'inquiſition Naples & Milan. Sédition dans les Pays-bas. Conférence de Bayonne, qui alarme les Proteſtans. Mort de Pie IV. Zele violent de Pie V. Perſonnages qu'il fait brûler comme hérétiques. Ordonnance contre les courtiſanes. Révolte des *Gueux* en Flandre. On y envoie le duc d'Albe. Jugement de l'inquiſition d'Eſpagne. Les comtes d'Egmond & de Horn, exécutés. Nouvelles guerres de religion en France. Trois batailles perdues par les Calviniſtes. Bataille de Jarnac. Traité de Saint-Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils deſirent. Une ſage indulgence eût épargné de grands maux.

CHAPITRE IV.

GUERRE fameuſe avec les Turcs. — Pie V. — La Saint-Barthelemi. — Fin de Charles IX, 311

DISGRACE du chancelier de l'Hôpital, pour une bulle de Pie V. Bulle *In cœna Domini.* Guerre avec les Turcs. Siege de Malthe. Mort de Soliman. Les Turcs prennent l'iſle de Chypre. Ligue de Pie V contre eux. Bataille de Lépante gagnée par don Juan d'Autriche. Alliance que le pape propoſe aux Arabes & aux Perſans. Contradiction remar-

quable. Pie V fait un grand duc de Toſcane. Fauſſes raiſons pour autoriſer cette démarche. On continue de forcer les conſciences. Mariage du roi de Navarre avec la ſœur de Charles IX. Lettre à l'amiral de Coligni. Soupçons des Proteſtans. Maſſacre de la Saint-Barthélemi. Cette barbarie autoriſée & célebrée. Les Calviniſtes deviennent plus redoutables. Mort de Charles IX.

CHAPITRE V.

COMMENCEMENS du regne de Henri III. — Continuation des troubles dans les Pays-Bas, 322

Henri III perd bientôt ſa réputation. Faction des politiques. Le roi de Navarre uni au duc d'Alençon. Mort du cardinal de Lorraine. Fauſſeté de ſon zèle. Cinquieme édit de pacification, le plus favorable aux Calviniſtes. Philippe II, principale cauſe de tous les maux. Les Mauriſques perſécutés & rebelles. Le duc d'Albe continue ſes cruautés. Révolte entiere des Hollandois. Gouvernement de Réqueſens. Don Juan d'Autriche lui ſuccéde. Les Flamands ſe refugient en Angleterre.

CHAPITRE VI.

NAISSANCE de la ligue. — Philippe II s'empare du Portugal, & perd les Provinces unies, 329

DÉBAUCHES & hypocriſie de Henri III. Confrairies de pénitens. Naiſſance de la ligue. Les

confédérations des Proteſtans, moins étranges. Etats de Blois. Le roi ſe déclare chef de la ligue. Encore un édit de pacification. La conduite du roi annonce de nouveaux troubles. Quatre princes déchirent les Pays-bas. Sébaſtien, roi de Portugal tué dans une expédition d'Afrique. Le cardinal Henri lui ſuccéde. Après la mort de Henri, Philippe II s'empare de cette couronne. Têtes illuſtres miſes à prix. Union d'Utrecht, qui ne pouvoit ſe ſoutenir par elle-même. Les états-généraux déclarent Philippe II déchu de la ſouveraineté. Philippe, ſe fondant ſur une diſpenſe du pape, rendoit caduc le ſerment de ſes ſujets. Fin malheureuſe du duc d'Anjou. Il avoit été ſur le point d'épouſer Eliſabeth. Aſſaſſinat du prince d'Orange.

CHAPITRE VII.

La ligue éclate contre les Bourbons. — Excès de Sixte-Quint. — Procès de la reine d'Ecoſſe. — Eliſabeth triomphe de l'Eſpagne, 341

Les ligueurs ſe déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne. On conſulte le pape Grégoire XIII, avant de ſe révolter. Fin de ce pontificat. Sixte V. Le cardinal de Bourbon ſe déclare chef de la ligue. Traité de Nemours, à l'avantage des ligueurs. Bulle de Sixte-Quint contre les Bourbons. Proteſtation de Henri IV affichée à Rome. Sentimens du pape ſur ce prince & ſur Eliſabeth. La bulle excite une double guerre civile. Politique d'Eliſabeth à l'égard de la reine d'Ecoſſe. Elle la retient priſonniere. Mouvemens en faveur de Marie. Les

Catholiques ſont des complots, & en ſont punis. La doctrine du tyrannicide réduite en pratique. Parry veut tuer la reine. Ballard & Babington ſuivent ſes traces. Procès de Marie Stuart. Sur quelles preuves on la condamne. Diſſimulation hypocrite d'Eliſabeth. Marie eſt exécutée. Eliſabeth ſoutient les Provinces-unies. Les Anglois deviennent redoutables ſur mer. Sixte-Quint donne l'Angleterre au roi d'Eſpagne. Flotte invincible pour la conquérir. Prudence & courage de la reine dans le péril. L'armément eſpagnol eſt preſque détruit. Comment cette nouvelle eſt reçue en Eſpagne.

CHAPITRE VIII.

LIGUE des Seize. — Aſſaſſinat des Guiſes. — Fin de Sixte Quint, 355

LIGUE des Seize à Paris. Henri III obligé de faire la guerre à ſon héritier. Le duc de Guiſe triomphant. Demandes ſéditieuſes des princes Lorrains. Inquiſition, & concile de Trente. Guiſe, maître de la capitale. Edit de réunion dicté au roi. On veut lui impoſer des obligations encore plus dures. Il fait aſſaſſiner le duc & le cardinal de Guiſe. Il retombe dans ſa foibleſſe. Mort de Catherine de Médicis. Fanatiſme des Seize. Le parlement conduit en priſon. Réconciliation des deux rois. Monitoire de Sixte V. Il eſt publié dans quelques villes. Siege de Paris. Le roi aſſaſſiné par Jacques Clément. Mort de Sixte-Quint. Traits de ſon pontificat. Projet ſur Naples. Mépris pour Henri III. Mot d'Eliſabeth ſur ce pape. Urbain VII & Grégoire XIV.

Fin de la Table des Matières du ſeptieme Volume.